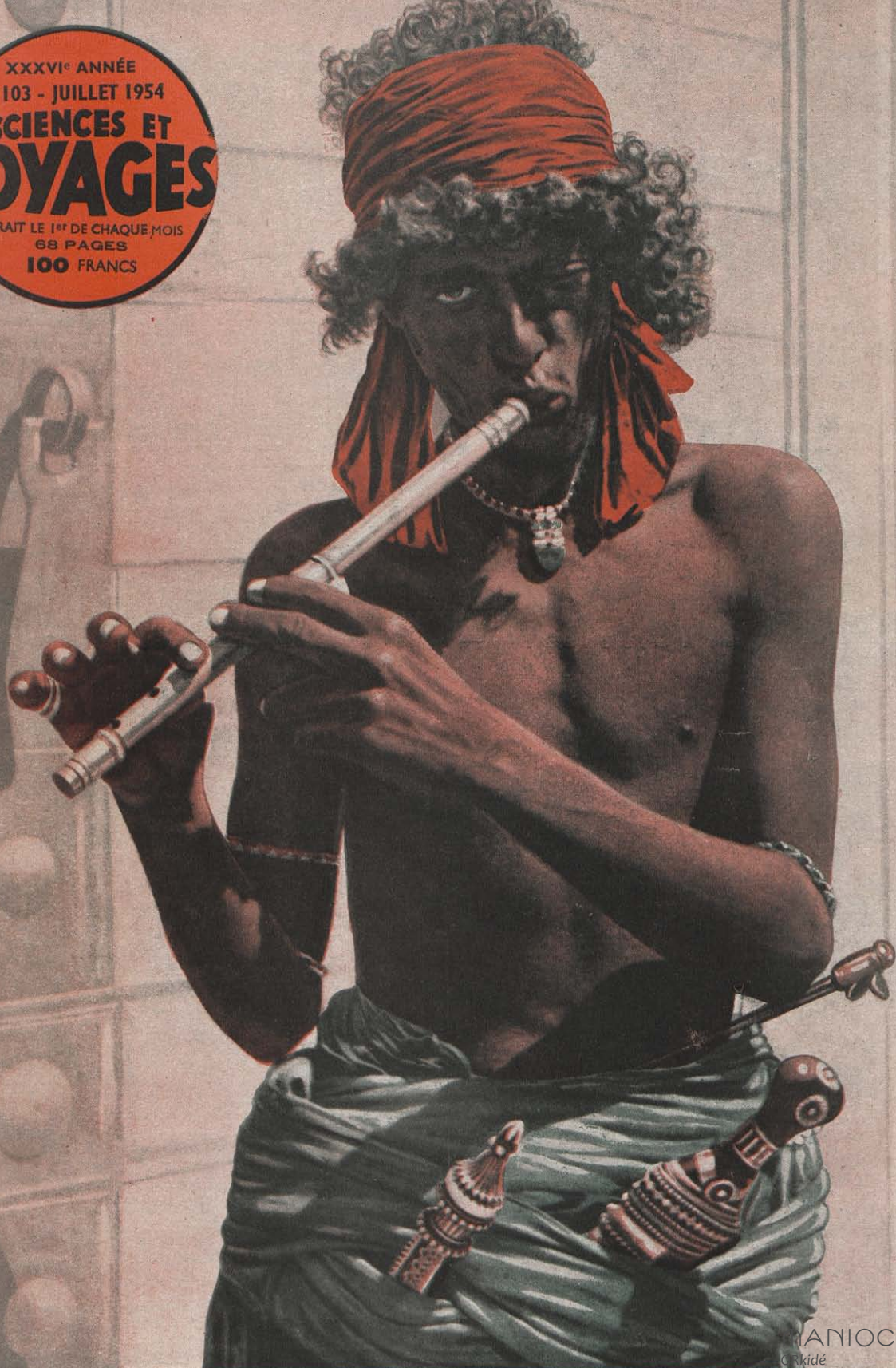


XXXVI<sup>e</sup> ANNÉE  
N° 103 - JUILLET 1954  
**SCIENCES ET VOYAGES**  
PARAIT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS  
68 PAGES  
100 FRANCS



MANIOC.org  
© kidé

15 REPORTAGES — 105 PHOTOS

M  
MAME  
W

Vient de paraître :

COLLECTION « DÉCOUVERTES »

LUEURS

SUR LES

**SOUCOUPES VOLANTES**

par Aimé MICHEL

L'auteur a travaillé en collaboration avec les Services Français spécialisés de la météorologie et de l'aviation et a déposé, comme le dit PARIS MATCH, une extraordinaire montagne de documents

Format 17,5 x 21,3  
Jaquette couleurs vernie.

**570** francs

Du même auteur :

**MONTAGNES HÉROÏQUES**

Dans la même collection :

Fernand LOT

**LES ANTIBIOTIQUES, MÉDICAMENTS MIRACLES**

(Vient de paraître.)

Léon POIRIER

**24 IMAGES A LA SECONDE**

Pierre FROMENTIN

**RECHERCHES DES PREMIERS HOMMES**

**TOURS MAME** 6, Rue Madame  
PARIS

**AVEC LE TRAIN**

VOUS FAITES

*Bon voyage*

**\* et vous voyagez A PRIX RÉDUIT**

- 20 à 40% de réduction avec
- le billet de famille
- le billet de groupe
- le billet de congé annuel
- le billet touristique

Et n'oubliez pas

**LA CARTE 1/2 TARIF**  
(valable 1, 3, 6 mois ou un an)

**"Un billet aller et retour pour le prix d'un billet simple"**

**RENSEIGNEZ-VOUS**

# C'est par centaines de mille

que se comptent aujourd'hui les élèves des écoles par correspondance. Ils obtiennent de remarquables succès dans les examens et concours, surtout s'ils s'inscrivent à l'École Universelle, dont le prestigieux enseignement permet de faire chez soi, à tout âge, les études les plus variées, d'obtenir en un temps record tous diplômés ou situations. L'enseignement étant individuel, vous avez intérêt à commencer vos études dès maintenant. Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse :

- Br. 89.261 : **Toutes les classes, tous les examens : Second degré, de la 6<sup>e</sup> aux classes de Lettres sup. et de Math. spéc., Baccalauréats, B.E.P.C., Bourses, entrée en sixième. — Premier degré, de la section préparatoire (classe de onzième) aux classes de fin d'études, et aux Cours complémentaires, C.E.P., Brevets C.A.P. — Classe des Collèges techniques, Brevet d'enseignement industriel et commercial, Bacc. techn.**
- Br. 89.264 : **Licence es Lettres (tous Certificats) : Propédeutique, Agrégations Littéraires et C.A.P.E.S.**
- Br. 89.271 : **Enseignement supérieur : Droit (Licence et Capacité); Sciences (P.C.B., S.P.C.N., M.P.C.), Bourses de Licence, Professeurs (Lettres, Sciences, Langues, Profess. pratiques), Inspection primaire.**
- Br. 89.269 : **Grandes Ecoles et Ecoles spéciales : Polytechnique, Ecole Normale sup., Chartes, Ecoles d'Ingénieurs, Militaires, Navales, d'Agriculture, de Commerce, Beaux-Arts, Administration (E.N.A. France d'Outre-Mer), Ecoles professionnelles, Ecoles spéciales d'Assist. sociales, Infirmières, Sages-femmes.**
- Br. 89.274 : **Carrières de l'Agriculture : Régisseur, Directeur d'exploitation, Assistant, Mécanicien agricole, Géomètre (dipl. d'état); Floriculture, Cult. potagère, Arboriculture, Viticulture, Élevage, Radiés-thésie.**
- Br. 89.262 : **Carrières de l'Industrie et des Travaux publics : Électricité, Mécanique Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Mètre (Béton armé, Chauffage, Froid, Chimie, Dessin industriel, etc...), C.A.P. et B.P.; Préparations aux fonctions d'ouvrier spécialisé, agent de maîtrise, contremaître, dessinateur, sous-ingénieur; cours d'initiation et de perfectionnement toutes matières.**
- Br. 89.265 : **Carrières de la Comptabilité et du Commerce : Employé de bureau, Aide-Comptable, Sténodactylographe, Employé de Banque; Publicitaire, Secrétaire de Direction; C.A.P., B.P., Diplôme d'Etat d'Expert-Comptable. — Préparations à toutes autres fonctions du Commerce, de la Banque, de la Publicité, des Assurances, de l'Hôtellerie.**
- Br. 89.276 : **Carrières administratives : Ecole nationale d'Administration.**
- Br. 89.268 : **Les emplois réservés aux militaires de terre et de mer, victimes de guerre, veuves et orphelins de guerre.**
- Br. 89.278 : **Orthographe (élémentaire, perfectionnement); Rédaction (courante, administrative, épistolaire); Calcul extra-rapide; Dessin; Écriture, Calligraphie.**
- Br. 89.263 : **Carrières de la Marine Marchande : Officier au long cours (Élève Officier, Capitaine); Lieutenant au cabotage; Capitaine de la Marine Marchande; Patron au bornage; Capitaine et Patron de pêche; Officier mécanicien 6<sup>e</sup> 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> classe; Officier mécanicien de 3<sup>e</sup> classe; Certificats internationaux de Radio de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> classe (P.T.T.).**
- Br. 89.266 : **Carrières de la Marine de Guerre : Ecole Navale; Ecole des Élèves Officiers; Ecole des Élèves Ingénieurs mécaniciens; Ecole du Service de Santé; Commissariat et Administration; Ecoles de Maistrance; Ecoles d'Apprentis marins; Ecoles de Pupilles; Ecoles techniques de la Marine; Ecole d'application du Génie Maritime.**
- Br. 89.273 : **Carrières de l'Aviation : Ecoles et carrières militaires; Élèves pilotes; Élèves radionavigants; Mécaniciens et Télémécaniciens; Aéronautique civile; Fonctions administratives; Industries aéronautiques; Hôtesses de l'Air.**
- Br. 89.270 : **Radio : Certificats internationaux, Construction, Dépannage de poste.**
- Br. 89.267 : **Langues vivantes (cours de début et de perfectionnement); Anglais, Espagnol, Italien, Allemand, Russe, Arabe. — Français (élémentaire et supérieur) pour les étrangers de langue anglaise, allemande, italienne; Examen de la Chambre de Commerce britannique de Paris. — Toutes carrières du Tourisme.**
- Br. 89.299 : **Piano, Violon, Harmonium, Flûte, Clarinette, Accompagnement, Accordéon, Banjo, Chant, Solfège, Harmonie, Contrepont, Fugue, Composition, Instrumentation et Orchestration (symphonie et musique militaire); C.A. à l'éducation music. dans les établissements de l'Etat. Professeurs libres, Admission à la S.A.C.E.M.**
- Br. 89.295 : **Initiation au dessin, Cours universel, Anatomie, Composition décorative, Figurines de mode, Illustration, Caricature, Publicité, Reliure; Peinture, Pastel, Fusain; Professeurs et enseignement supér.**
- Br. 89.300 : **Carrières de la Couture et de la Mode : Coupe, Couture (Flou et Tailleur), Lingerie, Corset, Broderie; Professeurs officiels; Préparations aux fonctions de Seconde main, Première main, Vendeuse-Retoucheuse, Modiste, Coupeur hommes, Chemisier, etc. — Enseignement ménager : Monitorat et Professorat.**
- Br. 89.297 : **Secrétariats (Secrétaire de Direction, Secrétaire particulier, Secrétaire de médecine, d'avocats, d'hommes de lettres, Secrétaire technique); Journalisme; l'Art d'écrire (Rédaction littéraire) et l'Art de parler en public (Éloquence usuelle).**
- Br. 89.292 : **Cinéma : Technique générale, Décoration, Maquillage, Photographie, Prise de vues, Prises de son.**
- Br. 89.287 : **L'Art de la Coiffure et des soins de beauté.**
- Br. 89.290 : **Carrières féminines.**

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements; n'hésitez pas à nous écrire. Nous vous donnerons tous les renseignements et conseils qu'il vous plaira de nous demander.

**DES MILLIERS D'INÉGALABLES SUCCÈS**

remportés, chaque année, par nos élèves, dans les examens et concours officiels prouvent l'efficacité de l'enseignement par correspondance de

**L'ÉCOLE UNIVERSELLE**

59, boulevard Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>) — 11, place Jules-Ferry, LYON  
Chemin de Fabron, NICE (A.-M.)

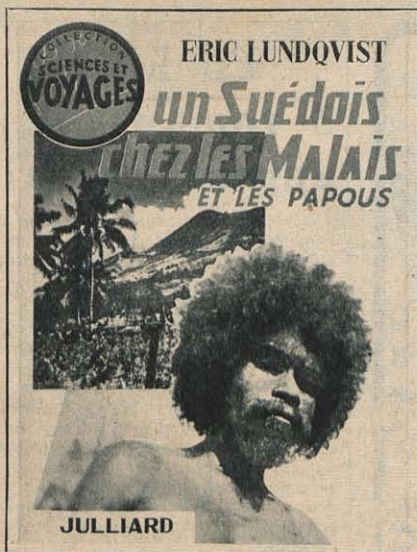
MANIOC.org  
ORkidé

24-1685

Un nouveau livre dans  
 la collection **" SCIENCES et VOYAGES "**  
 lancée par  
 LES ÉDITIONS RENÉ JULLIARD  
 et  
 LA REVUE SCIENCES et VOYAGES

Le succès de la revue " SCIENCES et VOYAGES " répond à la curiosité du public pour notre globe : rien que la terre, mais toute la terre, tous les peuples, avec leurs mœurs encore si diverses. Ce que les voyageurs ou les savants n'ont pas toujours la place de dire dans un reportage, ils viennent le donner ici, sous forme de livre. La collection SCIENCES et VOYAGES sera aussi vivante et authentique que la revue qui lui donne naissance. Elle ne négligera pas non plus l'exploration scientifique, en s'attachant, de préférence, aux sciences de la vie et à certaines techniques, comme l'aviation, en rapport direct avec les voyages.

30 photos hélio



Prix : 780 francs.

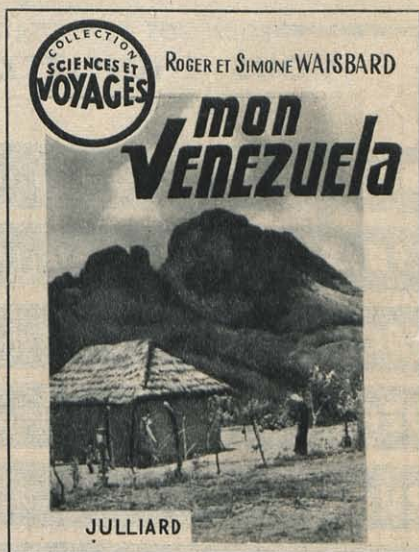
Inspecteur des Eaux et Forêts pour le compte du gouvernement hollandais, Lundqvist revient à Java après la guerre mondiale pour retrouver sa femme, une Malaise, qu'il a dû abandonner en 1945. Il a déjà vécu longtemps en Extrême-Orient et, en raison de ses compétences professionnelles, comme de ses connaissances approfondies de la langue malaise et des mœurs indigènes (il s'est même converti à l'islamisme), il est à nouveau désigné comme expert pour la réorganisation des exploitations par les autorités de Java. Mais les perturbations profondes apportées par la guerre le poussent à quitter ce pays pour aller exercer ses fonctions en Nouvelle-Guinée.

Lundqvist nous conte divers épisodes de ses aventures : à Java, en pleine guerre civile; en Nouvelle-Guinée, parmi les Papous. En jeep, à pied, en bateau, seul ou en groupe, il cherche de nouvelles expériences, de nouveaux horizons où mieux connaître les hommes, auxquels il est vite lié. Sa sympathie pour les indigènes est souvent payée de retour; il nous fait pénétrer dans leur intimité et procède parfois à de suggestives incursions dans leur subconscient. C'est pourquoi nous nous trouvons ici en présence d'une évocation d'une profondeur et d'une pénétration rarement atteintes.

NOTA

L'auteur décrivant librement les mœurs et coutumes indigènes, ainsi que le comportement des combattants pendant la guerre de Java, L'OUVRAGE N'EST PAS À METTRE ENTRE TOUTES LES MAINS.

DÉJÀ PARU DANS LA MÊME COLLECTION



Prix : 600 francs.

Au programme de la collection :

- |  |  |
|--|--|
| Norman Lewis : LA TERRE D'OR (en Birmanie)       | E. Aubert de la Rüe : DEUX ANS AUX ILES DE LA DÉSOLATION |
| Edmond Blanc : L'AVIATION SUPERSONIQUE           |  |
| D <sup>r</sup> Claudie Fayein : MÉDECIN AU YÉMEN |  |
| Attilio Gaudio : A TRAVERS L'AFRIQUE BLANCHE     |  |

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

## DESSINEZ

TOUT FACILEMENT avec l'appareil « REFLEX », AGRANDIT - RÉDUIT. (Notice n° 9 gratuite.) Écrire : S. V. FUCHS, Constructeur à THANN (Haut-Rhin).

KAYAKS  
**HART** PLIANTS  
MONOPLACES ET BIPLACES

MAISONS D'ARTICLES DE SPORT ET GRANDS MAGASINS



demandez le catalogue, en vous référant de cette revue, aux dépositaires ou au fabricant

**LA NAUTIQUE SPORTIVE**

80, Rue des Archives, PARIS III - Tel. : ARC. 93-50

## VOUS TENEZ DES VIES

### DANS VOS MAINS...

Selon que vous savez ou non ce qu'il faut faire ou ne pas faire **EN CAS D'ACCIDENT**

l'issue sera fatale ou l'attente possible.

Pour être un "secouriste" utile, lisez :

### LES SOINS D'EXTRÊME URGENCE

par le Docteur LE COUDRAY

Un volume clair, instructif et pratique

125 pages : 100 francs.

Ajoutez, pour frais d'envoi, 25 francs à votre mandat ou chèque postal (C. C. P. Paris 259-10), adressé à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris-10<sup>e</sup>.

Aucun envoi contre remboursement.

### " COLLECTION SCIENCES ET VOYAGES "

Collection complète Sciences et Voyages n° 1 à janvier 1953, dont 25 volumes reliés. État neuf. M. PROUST, 210, r. Saint-Martin, PARIS. T. P. R.

### SITUATIONS

Pour vous créer une situation dans la Radio (techniciens-opérateurs, etc.), suivez les cours de l'École Centrale de T. S. F. et d'Électronique, "Pépinière des Radios français", 12, rue de la Lune, à Paris (2<sup>e</sup>).

Cours du Jour, du Soir et par correspondance. Demandez le « Guide des Carrières n° VS 47 », adressé gratuitement.

## LIVRES NEUFS EN SOLDE

provenant des meilleurs éditeurs  
**LIQUIDÉS A DES PRIX DÉRISOIRES**  
Depuis 50 fr. le volume (valeur 250 à 500 fr.)  
Demandez notre très important CATALOGUE de 64 pages  
contenant plus de 6.000 titres TOUS GENRES  
Envoi contre 2 timbres.  
**LIBRAIRIE FONTENEAU (S. V. 3) POITIERS**

### Voulez-vous que l'on vous propose une situation de premier plan ?

On n'ira pas vous chercher. Faites un bout du chemin. Appliquez la MÉTHODE PELMAN dans votre profession: 250.000 chefs d'entreprises ont besoin d'hommes ayant l'esprit ainsi que l'envergure et le caractère pelmanistes.

Sans engagement pour vous, demandez la documentation gratuite SV. 2 sur la célèbre MÉTHODE PELMAN par correspondance (joignez 30 fr. en timbres pour frais d'envoi sous pli fermé).

INSTITUT PELMAN  
176, bd Haussmann  
PARIS-8<sup>e</sup>

POUR VOS SONORISATIONS DE FILMS

## VOUS CHOISIREZ OLIVER

parce que :

**MAGNETOPHONE** construit pour cet usage

**LIAISON** purement électrique

**FACILE** à monter sur le projecteur

**DEPART** en synchronisme sans repère

**PURETÉ** absolue de la musique

**CONSERVATION** parfaite du synchronisme

**AUCUN RISQUE** d'abîmer le film



EN VENTE CHEZ LES REVENDEURS SPÉCIALISÉS

**OLIVÈRES** 5, Avenue de la République  
Tél. : OBE. 19-97 - 44-35 Paris-XI<sup>e</sup>

Notice sur simple demande

## En lisant 3 romans, il a appris l'anglais

Des études ont prouvé que, pour lire l'anglais, il suffit de connaître 2 980 mots différents (ceux du langage courant).

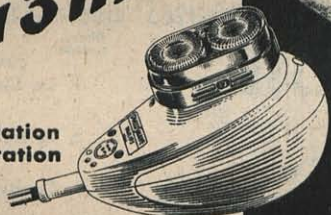
Aujourd'hui, les voici contenus dans trois passionnants romans d'aventures spécialement choisis. Rien à apprendre. Il suffit de lire. Chaque mot est numéroté avec, en marge, son sens, sa prononciation et des commentaires. Le lecteur traduit les premières phrases, s'intéresse au récit, veut connaître la suite et, ainsi, apprend l'anglais tout seul, facilement, sans fatigue. Par la répétition, les mots se gravent dans la mémoire, les tournures deviennent familières. Les trois romans terminés, le lecteur possède à fond l'anglais.

Profitez aujourd'hui de cette nouvelle méthode. Son prix est incroyablement bas : 1 500 francs seulement les trois volumes illustrés totalisant 752 pages. Envoi rapide contre mandat adressé aux Éditions des Mentors, Service VO-3, avenue Odette, n° 6, Nogent-sur-Marne (Seine), ou versement au C. C. P. Paris 5474-35. Remboursement garanti à toute personne non satisfaite qui réclamerait dans les huit jours.



**Parfaitement rasé  
en 2 ou 3 minutes**

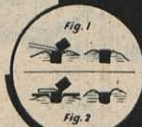
sans irritation  
sans vibration



### Le Rasoir Philishave Philips

#### ● rase de plus près

Une lame ordinaire ne peut que décapter le poil (risque de coupure si l'on appuie). (Fig. 1)  
Au contraire le peigne ultra-mince du Philishave protège la peau et aplatit les petits monticules qui séparent les poils, les dégageant jusqu'à la base. (Fig. 2)



#### ● s'affûte automatiquement

Les lames du contre-peigne s'alignent elles-mêmes en effleurant à grande vitesse le peigne en acier spécial extra-dur. (Fig. 3)



#### ● est pratiquement inusable

Le moteur est robuste et puissant. Le mouvement rotatif parfaitement régulier évite toutes vibrations et secousses, causes d'usure.

Demandez une démonstration

**PHILIPS** 6.950<sup>fr.</sup>

DANS LE MONDE ENTIER, IL Y A D'AVANTAGE D'HOMMES QUI SE RASENT AVEC UN PHILISHAVE PHILIPS QU'AVEC N'IMPORTE QUELLE AUTRE MARQUE DE RASOIR ÉLECTRIQUE

## SOMMAIRE

PAGES

MON ÉQUIPE ANTIPALUDIQUE AU LIBAN	par le Dr G. Gramiccia.	7
A TRAVERS LES FORÊTS DU MOYEN-CONGO	par Pierre Paillard.	10
A MALOLÉ, CHEZ LES PÈRES BLANCS DU TANGANYIKA BRITANNIQUE	par Henri Vignes.	11
UN CHEF FRANÇAIS A TAHITI	par Sam.	21
DU TCHAD A LA MECQUE	par Fernand Daumont.	25
L'EMPOISONNEMENT DES FLÈCHES CHEZ LES LOBIS	par Albert Robillard.	26
A TRAVERS L'HADRAMAOUT INDOMPTÉ	par Harold Ingrams.	28
ICE CREAM! ICE CREAM!	par M. H. Lelong.	39
AVEC LES ORPAILLEURS DE GUYANE	par Bernard Quris.	41
LA PRODIGIEUSE PAGODE DE SHWEDAGON A RANGOON	par Norman Lewis.	48
LE MOIS AÉRONAUTIQUE	par Edmond Blanc.	51
DANS LA ROME DES CÉSARS	par Lucien Marcellin.	52
PEUPLES DE LA FORÊT DE L'INDE : LES BAÏGAS MAGICIENS		58
... LES SYMPATHIQUES MARIAS	par le Dr Verrier Elwyn.	61

## SCIENCES ET VOYAGES

Revue paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : Henri SCHALIT.

DIRECTION - RÉDACTION - ADMINISTRATION

43, rue de Dunkerque, PARIS (10<sup>e</sup>) - Téléphone : TRUDAINE 09.92 et la suite.

Toute la correspondance doit être adressée au directeur.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

### ABONNEMENTS :

En cas de changement des prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence des sommes figurant à leur crédit.

### ÉDITIONS

	ORDINAIRE (1)	DE LUXE	ORDINAIRE	DE LUXE
France	Un an : 1.100 fr.	1.375 fr.	Un an : 1.200 fr.	1.450 fr.
	6 mois : 550 fr.	700 fr.	6 mois : 600 fr.	755 fr.
			Étranger	

(1) Un supplément de 50 francs devra être ajouté à ces prix pour ceux de nos abonnés qui désirent recevoir *Sciences et Voyages*, édition ordinaire, à plat, sous pochette.  
C. C. P. 259-10.

PUBLICITÉ : J. BONNANGE - 62, r. Violet, PARIS (15<sup>e</sup>) - Tél. : VAU. 15.60

Le précédent numéro a été tiré à 76.296 exemplaires.

MANIOC.org  
ORKidé

Un passionnant « condensé » scientifique  
dans un langage clair et facile :

# L'ORIGINE DU MONDE

Le tour des théories de l'Antiquité à nos jours,  
en quatre-vingts pages,

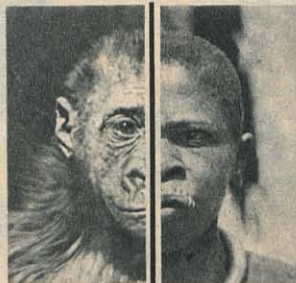
par Fernand LOT

- I. — LES MYTHES DES PEUPLES PRIMITIFS.
- II. — LES COSMOGONIES BABYLONIENNES ET ÉGYPTIENNES.
- III. — LA GENÈSE.
- IV. — VISIONS HINDOUES.
- V. — LA GENÈSE PERSANE.
- VI. — CONCEPTIONS GRECQUES.
- VII. — LES TEMPS MODERNES. DESCARTES. SWEDENBORG.
- VIII. — BUFFON, KANT.
- IX. — LE SYSTÈME DU MONDE SELON LAPLACE.
- X. — LES THÉORIES DE JEANS.
- XI. — LA THÉORIE DE WEIZSACKER.
- XII. — LES PLANÈTES JUMELLES DE DAUVILLIER.
- XIII. — L'ATOME PRIMITIF DE GEORGES LEMAITRE.

PRIX : 100 FRANCS

Ajoutez 25 francs pour frais d'expédition et adressez commande à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris-Xe, par versement à notre compte chèque postal : Paris 259-10, en utilisant la partie « correspondance » de la formule du chèque. Aucun envoi contre remboursement. (Les timbres et chèques bancaires ne sont pas acceptés.) Ou demandez-le à votre librairie, qui vous le procurera. (Exclusivité Hachette.)

## Où passe la ligne entre L'ANIMAL et L'HUMAIN ?



Pour connaître les réponses de l'expérience à cette passionnante question

LISEZ

### JUSQU'OU LE SINGE EST-IL UN HOMME ?

de René THÉVENIN

Vous y apprendrez, présentées par un ami éclairé des bêtes et illustrées de frappantes photographies, les étonnantes observations faites sur le comportement des singes les plus « humains » (des races anthropoïdes) jeunes et vieux, mâles et femelles, dans la Nature comme dans la compagnie de l'homme.

Un volume de 96 pages illustré de 28 photographies :  
120 fr.

Ajoutez la somme de 25 francs pour frais d'expédition à votre chèque postal (C. C. P. 259-10) adressé à la "Société Parisienne d'Édition", 43, rue de Dunkerque, Paris-10e, ou demandez-le à votre librairie, qui vous le procurera. (Exclusivité Hachette.)

## des DISQUES sensationnels pour les jeunes COLLECTION "JEUNESSE"

LES PLUS BEAUX CONTES  
racontés à nos enfants par nos  
PLUS GRANDS ARTISTES



SOUS  
la direction artistique  
de MAURICE JACQUEMONT

Les contes de Perrault, d'Andersen,  
de Grimm et les meilleurs contes  
de la littérature universelle paraîtront  
dans cette collection.

LE DISQUE 30 cm 78 TOURS  
670 fr.

Expédition par deux disques minimum. Port en sus :  
— 70 fr. et 20 fr. par disque supplémentaire. —

### Liste des 10 disques actuellement en vente

Disques  
numéros

1. **Le Chat Botté** (2 faces)  
par Jean DEBUCCOURT  
de la Comédie-Française.
2. **La Barbe Bleue** (2 faces)  
par Jean DEBUCCOURT  
de la Comédie-Française.
9. **Cendrillon** (2 faces)  
par Suzanne FLON
10. **La Belle au Bois Dormant**  
(2 faces)  
par Suzanne FLON
- CONTES D'ANDERSEN
4. **La Petite Fille aux Allumettes**  
(2 faces)  
par Annie DUCAUX  
de la Comédie-Française.
5. **L'Ange** (1 face) et **La Comète**  
(1 face)  
par Fernand LEDOUX  
de la Comédie-Française.
- CONTES DE GRIMM
8. **Jeannot et Annette** (2 faces)  
par DUSSANE  
de la Comédie-Française.
- CONTES POPULAIRES
3. **Mélusine** (2 faces)  
par Annie DUCAUX  
de la Comédie-Française.
6. **L'Enfant Prodiges** (1 face) et  
**La Couverture coupée** (1 face)  
par Fernand LEDOUX  
de la Comédie-Française.
7. **La Princesse au pois** (ANDERSEN)  
(1 face) et **L'Oiseau de l'Éternité**  
(1 face)  
par DUSSANE  
de la Comédie-Française.

En vente chez tous les bons marchands de disques ou adressez commande à la "Société Parisienne d'Édition", 43, rue de Dunkerque, Paris-10e, par versement au compte chèque postal Paris 259-10, en utilisant la partie "correspondance" de la formule du chèque. Aucun envoi contre remboursement.

# MON ÉQUIPE ANTIPALUDIQUE AU LIBAN

par le Dr G. GRAMICCIA  
de l'Organisation mondiale de la Santé.

Déterminer l'extension du paludisme, circonscrire ses zones endémiques, identifier les espèces d'anophèles responsables de sa propagation, établir le processus exact de cette dernière, enrayer la transmission du paludisme par des pulvérisations systématiques d'insecticides à action rémanente : autant d'aspects de la lutte antipaludique qui, pour être efficace, doit être menée dans autant de secteurs, par autant de commandos sanitaires dûment qualifiés dans leurs domaines respectifs.

Au Liban, où une équipe antipaludique

est actuellement à l'œuvre, le personnel de celle-ci est souvent fort dispersé : dans la каза (1) d'Hermel, à 170 kilomètres de Beyrouth, P. C. de l'équipe, on procède à une enquête épidémiologique. Dans un village-témoin syrien, à 130 kilomètres, une infirmière est en train d'établir l'indice mensuel de morbidité. Dans la каза de Merjeyoun, à 250 kilomètres de là, l'ingénieur sanitaire dirige des opérations de pulvérisation. Dans un circuit de quelque 400 kilomètres, l'entomologiste contrôle soigneusement les stations fixes de cap-

(1) Каза : district.

ture d'anophèles. Le chef de cette équipe dispersée, s'il ne tenait qu'à lui, s'adonnerait aussi volontiers, quelque part, dans la nature, à tel ou tel travail pratique... Il n'est malheureusement que trop souvent cloué à son bureau par d'autres besognes : dresser des plans, grouper des observations, rédiger des rapports pour l'O. M. S., le F. I. S. E., l'Assistance technique ou le Gouvernement ; affronter les multiples obstacles de la bureaucratie d'État, insister pour que les voitures soient réparées, le personnel payé, les crédits engagés...

UN paludologue ou son homologue libanais, un inspecteur sanitaire ou une infirmière, un ramasseur d'insectes,

un chauffeur forment le groupe qui s'apprête à mener son enquête sous la conduite d'un paludologue libanais, le Dr J. Sayegh.

## Les bandits nous respectent.

Départ à 8 heures en « Land Rover ». Les routes sont assez bonnes, on roule à belle allure. 170 kilomètres jusqu'à la каза d'Hermel. On emprunte le col de Dahr el Baidar, à 1 600 mètres, qui franchit la chaîne du Liban. Arrivée à 11 heures. Mission : trois jours d'inspection dans seize villages.

Cette région n'a pas notre prédilection : elle a ses bandits, qu'il vaut mieux éviter. Le groupe a été arrêté trois fois déjà — fusils braqués sur lui. Ils semblent toutefois maintenant nous connaître, nous ménager.

Premier village : Bouaida. Leur torride. Temps sec. Le moukhtar (chef du village) nous invite chez lui. Sa maison, comme toutes celles de ce village, est faite de terre. Les murs intérieurs sont blanchis à la chaux. Chacun s'assoit sur des nattes à même le sol.

Un gosse, sur l'injonction du moukhtar, conduit le ramasseur de moustiques dans tout le village : celui-ci tient à inspecter les gîtes à moustiques, à recueillir les spécimens d'anophèles dans les habitations, les écuries, les caves.

## Un enfant de soixante-quinze ans.

On demande au moukhtar des renseignements sur la population, les conditions d'habitat et

de salubrité, les plus fréquentes maladies, les données de l'état civil (rares, sinon inexistantes). Puis l'inspecteur sanitaire fait le tour du village pour contrôler les dires du moukhtar, vérifier ses premières informations.

Celui-ci est invité à réunir les enfants de moins de dix ans pour la visite médicale. Les choses alors se gâtent ! Le premier « gosse », le plus souvent, est un vieillard de soixante-quinze ans. Son cœur bat la breloque, il est affligé de douleurs aux genoux, réclame un peu de quinine. Et voici une mère de famille :

## « Pas bon, votre D. D. T. »

Ce village, l'an dernier, a déjà été traité au D. D. T. Aussi tout le monde en parle... et s'en plaint : « Pas bon du tout, votre D. D. T. D'ailleurs, vos hommes y mettent de l'eau. Les mouches pullulent et, la nuit, les moustiques ne piquent pas moins qu'avant... Et puis le paludisme est partout, chacun en a son compte. Donnons-nous plutôt un peu de quinine, histoire de nous soulager ! »

C'est qu'ils ignorent que la résistance des mouches au D. D. T. n'est pas particulière à Bouaida, qu'on l'observe partout ; ou que le D. D. T., avant usage, doit être mélangé à l'eau ; que les moustiques, notamment les *Culex*, peuvent piquer avant

son fils — deux ans à peine — à des boutons... La seule vue du médecin le terrorise : il hurle ! Des curieux s'approchent, chacun à va de son avis. Enfants et mouches s'agitent de plus belle...

Le Dr Sayegh, non sans prodiguer force propos rassurants, réussit enfin à réunir un certain nombre d'enfants — d'adultes aussi, ceux du moins qu'il soupçonne d'être atteints de paludisme. Il est maintenant très « entouré », à tout juste la place pour faire des frottis de sang, chasser les mouches qui en sont friandes, palper les rates.

Excellente occasion, aussi, pour répandre quelques élémentaires mais solides notions d'hygiène, définir le paludisme, expliquer comment l'équipe s'y prend pour en enrayer la propagation.

d'être tués par le D. D. T., ou encore que toutes les fièvres ne sont pas imputables au palu-

disme. Doutent-ils de l'utilité de nos travaux ? Il s'agit de leur montrer alors qu'ils n'ont pas été vains puisque les rates hypertrophiées, depuis notre première enquête, sont nettement moins nombreuses.

Chacun, d'emblée, est moins réticent, plus « acquis » à nos méthodes. On procède alors à la distribution de médicaments aux malades, de lait et de vitamines aux enfants. Le temps pour le paludologue de contrôler les observations du ramasseur d'insectes et de l'inspecteur sanitaire, et l'on s'apprête déjà à gagner le prochain village...

Dans deux jours, on regagnera Beyrouth et l'on examinera frottis et moustiques, et classera les observations recueillies.

## L'ingénieur sanitaire.

Le chef de l'équipe antipaludique a remis à M. G. Sultan, l'ingénieur sanitaire, des cartes détaillées du pays où figurent les zones dont les habitations



Le Dr Gramiccia prélevant quelques gouttes de sang sur l'oreille d'un petit garçon du village d'Amscharerfa, en Syrie, à la frontière du Liban.



M. Garrett-Jones, entomologiste de l'équipe antipaludique, n'hésite pas à descendre au fond d'un puits étroit, de huit mètres de profondeur, pour y recueillir les larves d'anophèles, qui vivent dans l'eau, et les moustiques sur les parois.

doivent faire l'objet de pulvérisations au D. D. T. (dose : 2 grammes par mètre carré). Pas moins de 120 000 personnes seront ainsi protégées cette année.

M. Sultan, qu'assiste un collègue libanais, dirige un véritable commando sanitaire : 5 surveillants, 20 chefs de groupe, 80 ouvriers, 1 secrétaire, 1 magasinier, plusieurs mécaniciens et autant de chauffeurs. Il dispose d'un camion, de 3 fourgonnettes, de quelques bicyclettes, de pompes à pulvérisation et d'ustensiles divers — pour ne rien dire des imposantes quantités de D. D. T.

Aujourd'hui, dernières pulvérisations dans la caza de Tyr, à 80 kilomètres au sud de Beyrouth. A 7 h. 30, le magasinier distribue le matériel aux hommes. Chaque surveillant reçoit la liste des villages où ses groupes feront aujourd'hui leurs pulvérisations. Puis on s'entasse dans les voitures. Tant pis pour les retardataires : ils perdront une journée de salaire !

Le chef de chaque groupe évalue rapidement les surfaces à traiter, la quantité de D. D. T. qui s'impose. Il dénombre les habitations et les personnes ainsi protégées. Quatre hommes, dans chaque groupe, procèdent aux pulvérisations. Un cinquième dilue le D. D. T. dans une quantité d'eau prescrite au préalable et remplit inlassablement les pompes vides. Le surveillant, de son côté, parcourt la région à bicyclette : façon comme une autre de surveiller le travail de ses hommes.

L'ingénieur sanitaire enfin, soucieux de laisser à l'administration libanaise, après le départ de l'équipe internationale, un personnel parfaitement qualifié, contrôle constamment les opérations, note les réactions de l'habitant,

s'assure que toutes les précautions sont prises pour protéger aliments et animaux domestiques contre l'effet toxique de l'insecticide.

*« Les faits abondent, qui démontrent de façon probante qu'un investissement dans les campagnes antipaludiques rapporte, à coup sûr, plusieurs fois sa valeur, en restituant des terres à l'agriculture, à l'exploitation du bois et à celle du sous-sol; en augmentant le revenu de chaque individu par une action qui contribue à prévenir les maladies débilitantes, l'hospitalisation et la mort prématurée; enfin, en supprimant les obstacles qui s'opposent à la construction de routes, de barrages et d'ouvrages d'art indispensables au développement économique. »*

Déclaration du Dr Paul Russell, de la Fondation Rockefeller, à la Conférence asiatique du Paludisme, Bangkok, septembre 1953.

**EN Thaïlande, 50 000 cas de paludisme ont été évités, en une seule année, à la faveur d'une action antipaludique entreprise dans une région qui compte quelque 280 000 âmes. Heureuse conséquence économique de cette action préventive : 175 000 journées de travail, dans cette seule région, ont été gagnées.**

**UNE vaste enquête a été faite dans divers groupes de la population d'une région irriguée de l'État de Mysore (Inde) avant, puis après une campagne antipaludique par pulvérisation de D. D. T. à effet rémanent dans les habitations.**

On a ainsi évalué à quelque 500 000 roupies les sommes économisées par 730 familles au cours d'une année de lutte antipaludique. Chaque roupie investie dans les opérations de pulvérisation de D. D. T. a permis à la zone traitée de réaliser, pendant l'année, un gain de 93 roupies. Il s'agit là, bien entendu, d'une évaluation faite par comparaison avec la zone non traitée.

**DEPUIS 1947, année qui marque le début de la campagne antipaludique, Ceylan a mis en irrigation 210 milles carrés d'une jungle naguère inhabitable. Quelque 90 000 personnes s'y sont établies à ce jour.**

**LA ville de Puli-Khumri, en Afghanistan, comptait avant les opérations antipaludiques 5 000 habitants. Ses usines de textiles produisaient alors 20 000 mètres par jour.**

Conséquence de l'action contre le paludisme : la population de cette ville atteignait, en 1952, 20 000 habitants. Quant aux mêmes usines, elles produisaient 35 000 mètres par jour.

On conçoit combien l'ingénieur sanitaire, s'il l'organise parfaitement, contribue à réduire sensiblement les frais d'une telle entreprise. Déjà, le coût des opérations antipaludiques au Liban n'est plus que le quart de ce qu'il était tout d'abord.

### L'infirmière va partout.

On a procédé dans six villages au recensement de la population. On a remis à chacun une fiche personnelle de santé, à chaque femme enceinte une fiche de maternité.

L'inépuisable infirmière, qu'accompagne souvent un inspecteur sanitaire, fait tous les mois le point de la situation dans ces villages. Tâche ingrate et difficile s'il en est, qui consiste à recueillir des chiffres pour établir les relevés mensuels de morbidité paludéenne et d'indice parasitaire des nourrissons. Et puis il y a les visites à domicile, dont s'acquitte avec une constante sollicitude l'infirmière libanaise, M<sup>lle</sup> Haddad. Voici la « Land Rover » qui emmène infirmière et inspecteur sanitaire à



M. G. Sultan, membre égyptien de l'équipe, examine les moustiques pris dans le piège conique posé sur un puits à Dedde. En variant les heures et époques des prises, on est parvenu à reconstituer les habitudes des moustiques et à détruire ceux-ci à l'état larvaire sans altérer l'eau.

Moukaïblé, un village de la caza d'Akkar, à quelque 120 kilomètres au nord de Beyrouth.

Force leur est pour l'atteindre de traverser une bande de territoire syrien : contrôle des passeports et bagages, supplication des préposés, en quête d'un peu de quinine et de D. D. T. Puis il faut abandonner la voiture sur la route : le village, haut perché, n'est accessible qu'à pied.

M<sup>lle</sup> Haddad, qui est ici la très bienvenue, va de maison en maison, s'entretient avec celui-ci, prodigue soins et conseils à celle-là, dispense fort opportunément d'utiles notions d'hygiène.

Vite un frottis de sang à ceux qui ont des accès de fièvre, puis on examinera au laboratoire les parasites du paludisme. L'infirmière n'oublie pas pour autant les nourrissons, elle prend un frottis de sang aux enfants de moins d'un an, remet au besoin à leurs jeunes mères vitamines et médicaments, 394 habitants, 56 familles et 15 enfants en bas âge sont ainsi passés au crible.

Mais, déjà, il faut gagner le prochain village : demain Mas-soudiyé, puis Maarbo, avant de regagner Beyrouth où l'on examinera les frottis et où l'on tirera les conclusions des données recueillies.

### L'entomologiste et l'anophèle.

M. Garrett-Jones, l'entomologiste de l'O. M. S., dirige une véritable expédition. Il dispose pour transporter tout son monde et son encombrant matériel d'une camionnette nettement plus spacieuse que la « Land Rover » — encore qu'à peine suffisante !



Son équipement est fort hétéroclite : tente de campement, pièges à moustiques, cages, microscopes, échelles de corde... A 8 heures tapant, entomologiste, inspecteur sanitaire et ramasseurs d'insectes se mettent en route, eux aussi, pour une tournée de trois jours.

On examine, en effet, toutes les quinze, les stations fixes de capture d'anophèles, réparties sur l'ensemble du territoire libanais. Les travaux de recherche, entre temps, occupent largement chacun.

Quelques questions ont grand besoin d'être éclaircies. Le chef de groupe, pour des raisons épidémiologiques, estime que le moustique **Anopheles claviger**, qui se reproduit dans les puits et ne pénètre guère dans les habitations, est bel et bien un vecteur du paludisme. Ce dont il voudrait à tout prix avoir la confirmation.

Comment s'y prendre pour enrayer dans les puits mêmes, sans nuire à la qualité de l'eau, la reproduction de ce moustique si peu casanier ? Quel est, au juste,

le comportement de cet anophèle qui échappe ainsi aux pulvérisations de D. D. T. auxquelles on procède dans les seules habitations ?

On choisit pour effectuer ce genre de recherches le village de Deir Billé, dans la **caza** de Koura. Il est fortement impaludé et particulièrement exposé au fâcheux **Anopheles claviger**, qui y prédomine.

L'eau y est rare — si rare que les femmes, lorsqu'elles vont puiser aux puits, se surveillent mutuellement : gare à celle qui emporte plus que sa ration ! L'espèce **Anopheles claviger**, chose étrange, n'en prolifère pas moins dans ces puits.

Les habitants nous reçoivent avec le légitime sourire de ceux qui ignorent les motifs de tant d'intérêt pour ce misérable moustique : « En voilà qui ont du temps à perdre ! » Personne, bien entendu, ne fait obstacle aux travaux de quelques inoffensifs et braves hurluberlus en quête de renseignements sur les mœurs et coutumes du moustique...

### Pièges à moustiques.

On dispose dans les puits des pièges appropriés où l'on observera aisément les mouvements des moustiques aux différentes heures du jour et de la nuit. On recueille bientôt dans l'un de ces pièges les moustiques qui sortent du puits, dans un autre ceux qui tentent d'y pénétrer. Toutes les deux heures, on examine les moustiques ainsi capturés.

M. Garrett-Jones, de son côté, a recours à une échelle de corde pour s'introduire dans un puits et recueillir, muni d'un aspirateur, les moustiques qui se reposent sur les parois. Les ramasseurs en font autant dans

d'autres puits, dont plusieurs desservent des habitations où l'on a signalé des cas de paludisme.

Le groupe a-t-il enfin réuni un nombre suffisant de spécimens ? On se met alors à les disséquer sous microscope afin de déterminer s'ils sont infectés.

Pas de chance aujourd'hui ! Sur 54 moustiques ainsi disséqués, aucun n'est reconnu positif. Voilà qui ne nous avance pas beaucoup et ne nous autorise pas à mettre définitivement en cause le présumé coupable, l'**Anopheles claviger**. Force nous est de remettre les recherches à demain...

### Mazout et D. D. T.

Ailleurs, les puits d'un village ont été soumis à divers traitements antilarvaires, dont aucun n'altère la qualité de l'eau. Mais encore faut-il savoir lequel de ces traitements permet d'éviter, à coup sûr, la reproduction des moustiques. L'inspecteur sanitaire s'est donc muni d'un long bâton et d'un filet, qu'il plonge dans l'eau du puits pour en ramener, après chaque plongée, des larves qu'on dénombre exactement.

On constate alors que la meilleure méthode est celle qui

consiste à pulvériser sur l'eau une infime quantité de mazout et de D. D. T. Plus la moindre larve dans les puits ainsi traités.

Puis, la nuit venue, on dresse la tente, où s'installent M. Garrett-Jones et l'un de ses collègues. Il n'est pas question pour eux de dormir : toutes les deux heures, on va jeter un coup d'œil sur les pièges, on y prélève les moustiques capturés, on les dénombre, on les identifie. Le temps de s'assoupir et l'une de ces sales bêtes se charge bien de vous réveiller...



Aspersion de D. D. T. dans un intérieur libanais typique.



Le Dr Gramiccia et son assistante, Miss Haddad, demandent leur chemin à un cavalier. La population — y compris les bandits — a compris l'utilité du travail antipaludique et accueille l'équipe avec sympathie.

## SCIENCE-ÉCLAIR

● Parmi ceux que joue notre atmosphère, un des rôles les moins connus du grand public est celui de calorifuge pour notre globe. Essentiellement perméable à la cha-

leur solaire, elle absorbe, au contraire, et retient à peu près complètement la chaleur rayonnée par la terre. Si bien que, d'après les calculs du physicien anglais Langley, sans cette atmosphère, nous en serions à  $-200^{\circ}$ , quand le thermomètre indique  $+15^{\circ}$ .

● Le « pouvoir couvrant » du blanc de titané est quatre fois celui de la céruse, si pronée des peintres, ce qui veut dire qu'à poids égaux le premier de ces blancs « couvre » une surface quatre fois plus grande que le second.

# A TRAVERS LES FORÊTS DU MOYEN-CONGO DES GORGES DE DIOSSO AU MAYOMBÉ

Notes de voyage de Pierre PAILLARD

(Photos de l'auteur.)

**D**IOSSO est un petit village du Moyen-Congo situé à quelque 30 kilomètres au nord de Pointe-Noire et lié dans son passé traditionnel à Loango, capitale déchue du Kouilou-Niari, vaste région boisée s'étendant entre les quatrième et cinquième parallèles, au sud de l'équateur. Pointe-Noire en est le chef-lieu. Loango était, au début de ce siècle, le port principal le plus ancien de toute la côte, sous domination française, comprise entre l'estuaire du Congo et l'Ogooué.

Libreville a pu, au Gabon, garder sa prédominance, malgré la création de Port-Gentil. Loango n'a vu qu'accentuer sa décadence par l'établissement de Pointe-Noire en 1923, mieux située, et dont l'étonnante prospérité commença le jour où l'arrière-pays lui fut ouvert avec le Congo-Océan, qui relie aujourd'hui la capitale de l'A. É. F. au grand port en moins de douze heures. Pointe-Noire est l'un des quatre ports de l'Afrique noire française où les paquebots peuvent aller à quai sans encombre ; les trois autres étant Douala, Conakry et Dakar.

Comme dans toute ville d'Afrique, les communications se font avec l'intérieur par un service, en principe régulier, de camions. Bien entendu, ceux-ci concernent pour ainsi dire presque uniquement les autochtones. L'Européen est censé avoir une voiture... ou

profiter de celle du voisin ; certains se jugeraient déclassés dans ce côtoiement avec les indigènes.

Amateur de pittoresque et désireux de voir

les gorges de Diosso, je me trouvais un matin de juin 1952 sur la place du village.

## Sur le « pata-zolé ».

Le départ de ces camions, appelés « pata-zolé », a lieu sous les frais ombrages de maniguiers centenaires. Le mot pata-zolé pourrait se traduire approximativement par véhicules « prix unique ». A l'origine, il pouvait s'expliquer, mais désormais ce n'est plus qu'un paradoxe, puisque bien entendu le prix varie suivant la distance effectuée par le voyageur. Ce sont de vieux Ford ou P-45, qui ont tôt fait de se démanteler, car, dès la sortie de Pointe-Noire, la piste est criblée d'anfractuosités et transformée en véritable marigot à la saison des pluies.

(Alors, il n'est pas rare de voir deux ou trois véhicules l'un derrière l'autre, le premier s'étant embourbé depuis plusieurs heures et les deux autres ne pouvant le doubler, vu l'exiguïté de la piste, tandis que la cargaison s'est philosophiquement dispersée dans les « matitis », les broussailles, en attendant le départ. Les plus malins profitent d'ailleurs de ce petit intermède pour faire prospérer leurs affaires.)

Mais ce matin le temps est au beau. Le ciel rose est parsemé de par de rares nuages floconneux. L'aigle pêcheur fait sa tournée matinale et décrit de larges cercles, alternant battements d'ailes saccadés et vols planés.

Sur la place, de nombreux groupes font la conversation avant d'aller au travail. Ce sont de véritables grappes humaines, gesticulantes et hurlantes, que les camions des compagnies de navigation vont amener à pied d'œuvre pour le déchargement des cargos. Les indigènes s'acquittent parfaitement de ce travail. D'ailleurs, dès Tabou pour les cargos et Sassandra pour les paquebots, des équipages noirs remplacent les Européens pour tous les travaux pénibles.

Je grimpe à l'arrière d'un « pata » d'un jaune-citron un peu défraîchi... et cherche, dans une demi-obscurité, une place parmi un monceau de manioc roulé dans des feuilles de bananiers. La cuvette remplace la typique calebasse ; j'en vois de toutes les tailles. Sur les banquettes, trois « matitis » plutôt plantureuses regardent d'un œil bienveillant leur progéniture piailler en chœur... Ils sont drôles ces petits, avec leurs cinq mèches amoureusement ficelées qui se dressent sur un crâne rasé. Les pagnes sont bariolés et montrent les prodiges d'imagination des teinturiers belges pour faire de leurs cotonnades les plus voyantes qui soient. Une vieille fume sa pipe et m'envoie des coups de coude, plus, de temps à autre, des bouffées de fumée âcre...

*En 1952, parmi bon nombre d'autres voyages, j'ai accompli un itinéraire de 500 kilomètres, qui m'amena — ayant Pointe-Noire comme base — d'abord vers Diosso, dont les gorges uniques en font un site grandiose et pittoresque, puis, en poussant au delà du Kouilou, jusqu'à la Noumbi.*

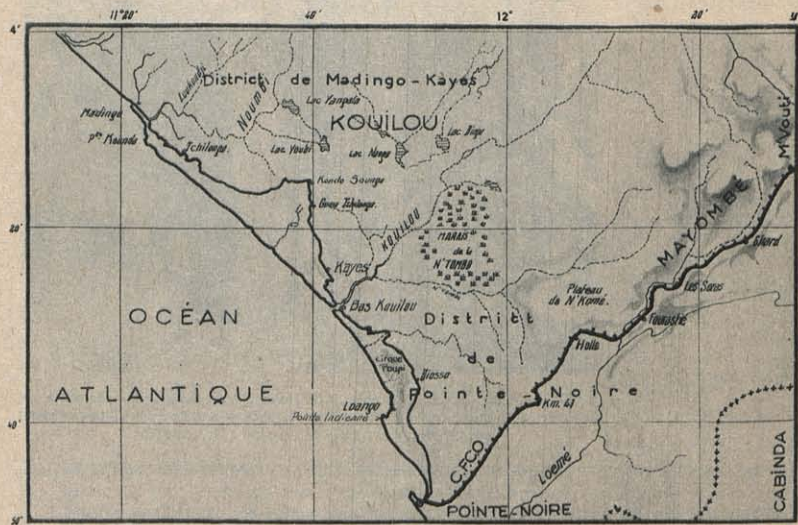
*J'ai choisi de décrire cette région, qui peut donner un aperçu de deux genres de groupements végétatifs distincts :*

— *le littoral, avec ses savanes côtières et forêts secondaires ;*

— *le Mayombé, avec sa grande forêt primaire.*

*J'étais seul, ne prenant de guide que sur le terrain même.*

*Point n'est donc besoin de grands moyens pour arriver à lier connaissance avec la forêt. Mais celle-ci n'accorde de faveur à personne.*



DE LA NOUMBI AU MAYOMBÉ

Mon itinéraire au Moyen-Congo de Juin 1952.

aux moments où elle dévisage le « Mundélé », le Blanc prenant le véhicule réservé au Noir.

### Compagnons de voyage.

Un coup de sifflet, c'est le démarrage. Le « receveur » est un superbe athlète dont le maillot de corps en lambeaux fait ressortir le jeu des muscles. Je remarque chez lui, comme chez une bonne partie des coureurs de brousse, de larges cicatrices aux jambes. Souvenirs d'une chute sur des racines coupantes, ou des estafilades de lianes urticantes qui ont fait boursouffler la plaie.

Le véhicule cahote à droite et à gauche, de telle manière qu'une demi-douzaine de bouteilles roulent bientôt sur le plancher en cognant les pieds d'un peu tout le monde. Je suis assis en face d'un vieillard dont les cheveux, crépus et blancs, contrastent avec le visage couleur de café. Il est vêtu avec dis-

tinction. Sans doute un chef de village. Son air franc et ouvert m'inspire confiance. (La jeune génération aurait plutôt tendance à moquer l'Européen ; une minorité le verrait même avec animosité.)

Une jeune fille, peut-être même une jeune mariée, qui se tenait debout avec une camarade, cramponnée à la barre transversale, lâche prise et vient atterrir sur mes genoux. Son noir d'ébène m'a sans doute caché une rougeur aux joues. Tous les voyageurs se tournent alors vers moi. Je prends un air faussement détaché et regarde la vannerie qui isole la toiture, le temps de voir disparaître entre les interstices une énorme araignée, dont le corps vert me fait penser à une bille de jade.

De temps en temps, une branche sèche gifle la toiture de zinc avec un long crissement, et aussitôt mes compagnons de voyage de s'enfourer la tête entre les genoux...

### Diosso s'anime à l'arrivée du camion.

Après maints arrêts ponctués de coups de sifflet, de longs palabres allant jusqu'aux coups et de tourbillons de poussière ocre, c'est l'arrivée en fin de matinée à Diosso. Sous les ombrages d'une double haie de palmiers, le village s'étend à droite et à gauche de la piste qui va à Bas-Kouilou.

Une trentaine de paillotes... pas mal de « commerçants » qui vendent des bananes par tas de cinq et qui triturent des arachides avec des mains d'une propreté douteuse. D'autres ont le monopole de la bière généralement surchauffée (mais, il faut le dire aussi, parfois fraîche, un tonneau rempli de glace venue d'où ne sait où faisant office de réfrigérateur).

À l'arrivée du pata-zolé, il y a toujours beaucoup de monde, les uns venant en curieux, les autres aidant au déchargement du poisson à demi séché, une nuée de mouches profitant de l'occasion. Mais bientôt, de tout cet attroupeement digne d'un technicolor, il ne reste plus rien que la piste vide, le « pata » ayant disparu derrière un mamelon chauve en direction de Pointe-Noire.

La piste, qui s'élargit pour permettre aux camions de faire un demi-tour, constitue la place du village. En face de l'école en « dur », au toit de tôle ondulée, se trouve une maison plus importante que les autres, où je lis sur une pancarte, tracé par une main malhabile : « Infirmerie », avec une grosse croix rouge. C'est somme toute l'hôpital de brousse. Il ne semble pas y avoir de nombreux « clients ». J'entends plusieurs femmes qui hurlent à fendre l'âme... Ce sont des pleureuses qui assistent à une cérémonie. À en juger par l'écho des lamentations, le défunt devait être d'importance.

Diosso ne voit que rarement des Européens. Ceux-ci préfèrent chasser dans le district de Kayes — vers les lacs Nanga et Dinga, — la pintade ayant tendance à avoir plus d'amateurs que le buffle nain. Celui-ci, qui n'a que 1<sup>m</sup>20 au garrot, a un joli pelage roux ; ses cornes n'ont jamais un écartement supérieur à 40 centimètres et se rejoignent presque à leur sommet. C'est un adversaire redouté de tous les chasseurs de la région.

— La maison du roi des Villis est dans les

environs, mais il n'est pas souvent là, me dit le jeune guide, que j'ai sélectionné parmi une douzaine d'autres « volontaires »...

Aussi je n'irai pas rendre visite à ce vénérable personnage.

### Une vision grandiose et un zoo en liberté.

La vue qui s'offre à moi est vraiment grandiose : face à l'Océan, deux grandes dépressions parallèles, longues, chacune, de plus de 3 kilomètres, larges de 800 mètres, et d'une profondeur telle que la flèche de Notre-Dame ne dépasserait pas de ce gouffre végétal. La deuxième faille se trouve près du village de Bilala. Depuis Loango, la piste n'a cessé de monter pour atteindre son maximum vers Diosso à 127 mètres, la vue plongeant alors vers l'Océan à plus de 30 kilomètres.

Masquée par les radiations solaires, j'entrevois la Pointe indienne, qui protège Loango. Elle se trouve à quelque 10 kilomètres des gorges ! Celles-ci se raccordent, en falaises déclinantes, avec la plage sablonneuse. (Les gorges de Diosso se dénomment aussi cirque Poupi. La majeure partie de la région s'étendant de Pointe-Noire à la Noumbi date du



Extrémité orientale des gorges de Diosso, où l'on pourrait cacher Notre-Dame de Paris.

Pliocène, c'est la série des cirques et des plaines. Au Gabon, il se trouve un phénomène géologique similaire : le cirque du grand Ban-Ban, près du lac N'Daminzé.)

Au creux de ces gigantesques effondrements, une véritable serre tropicale, la végétation se trouvant protégée des tornades et bénéficiant des eaux d'écoulement. Le degré hygrométrique est très élevé.

Les environs immédiats de Diosso n'étant



Mayombé : le viaduc du km. 119. Les coteaux surplombant la voie sont sujets à de fréquents éboulements en saison des pluies, entravant ainsi toute circulation.

pas excessivement boisés, tous les oiseaux s'y réunissent et en font une volière perpétuelle. De bon matin, et à la tombée de la nuit, des bandes jacassantes de petits perroquets verts s'envolent pour faire le tour de leur domaine, rasant les hautes murailles latéritiques. Des pies volettent d'arbre en arbre, sans doute pour propager la nouvelle que Dame biche aurait fait des infidélités à son mari le grave Situtonga. Des arbustes ploient sous le poids d'une bande de singes argentés à la recherche d'un déjeuner. Et là-haut, tout là-haut, dans le ciel embrasé, l'aigle maritime, qui a élu domicile pour une saison dans les hautes frondaisons inaccessibles.

#### Descente vers la rivière.

Je choisis le premier. Je regarde au loin les grimpeurs, qui ont l'air de faire du sur-place. J'aperçois même deux femmes (les hommes ne portant rien...) avec des Calebasses que je suppose pleines, l'eau étant nettement plus fraîche dans la rivière que drainent nombre de sources.

Ce qui est moins sûr, c'est qu'après cette ascension, entrecoupée de nombreuses pauses, l'eau ne se soit échauffée passablement. Du moins a-t-elle le privilège d'être plus pure qu'en haut...

Les oiseaux nous accueillent avec une cacophonie infernale. Le fond atteint, l'amplitude des cris, qui m'arrivaient en haut comme voilés, est ici à sa juste valeur. Encore la forêt ne forme-t-elle qu'un noyau, entouré par un amas d'éboulis parsemés de nombreux pics et arêtes déchiquetés, donnant l'impression d'un paysage lunaire. Sapés par d'innombrables saisons des pluies, ces pitons schisteux, effilés et rongés à l'extrême, tenant en équilibre par on ne sait quelle force mystérieuse, finiront par s'écrouler.

Au cours des millénaires, les forces érosives ont trouvé un terrain propice à leurs actions destructrices. Le sol, en grande partie sablonneux et latéritique, miné par des infiltrations souterraines, glissa en langues gigantesques vers l'Océan, faisant ainsi place à d'énormes cratères, sans cesse modifiés.

Casimir m'entraîne dans un chemin que la végétation luxuriante rend impraticable à la

Mon regard se promenait sur les cimes des arbres d'un vert sombre, quand je fus secoué par la manche : mon guide, Casimir, pointait son index vers de petits points qui gravissaient lentement sur un sentier à flanc de paroi, juste en face de moi, à près d'un kilomètre. Sans ces points mouvants, je n'aurais jamais pu déceler la moindre sente perdue dans ce chaos. Je n'ai guère que deux moyens pour descendre ; un petit sentier presque à la verticale, mais heureusement creusé en tranchée, ou un détour de plusieurs kilomètres qui m'amènerait à la plage. Dans ce dernier cas, la pénétration se ferait en sens inverse.

saison des pluies. On m'a annoncé de l'antilope, du crocodile et même du chimpanzé comme hôtes de ces parages.

#### Foisonnement végétal.

Comme prévu, je suis debout avec l'aube. Les perroquets ont repris leurs vols d'entraînement, et les passereaux (1), par milliers, chantent la gloire du jour nouveau.

Nous commençons par un bain de pieds prolongé, pas tellement désagréable une fois la fraîcheur de la nuit disparue. En effet, pour gagner la plage, à 4 kilomètres à vol d'oiseau, il en faut facilement 6 ou 7 à suivre la rivière à gué, jusqu'à la mince savane côtière.

Sur la mousse, couverte d'une multitude de gouttelettes de rosée, scintillantes comme des diamants, un magnifique papillon « Urania » semble se reposer, les ailes légèrement entr'ouvertes. Je le prends délicatement : il est mort, la fraîcheur de la nuit l'a tué.

Nous approchons de l'endroit cité la veille par nos hôtes comme recelant des crocodiles. Sachant que ces habitants de la forêt ne sont jamais bien dangereux, je ne juge pas nécessaire de sortir du cours d'eau où nous patageons ; je n'en rencontrerai d'ailleurs pas un seul. Casimir m'indique aussi qu'il n'y a pas de poisson.

(1) Astrild en deuil, aux longues rectrices moirées, et bataillons de bengalis, si légers qu'ils se posent sur les herbes sans les faire plier.

Mais nous pressons le pas pour joindre un petit groupe de cahutes que mon jeune guide m'a indiquées comme gîte de nuit. La gent volatile cesse peu à peu ses ébats, sauf les habitués perroquets et quelques rapaces nocturnes. Nous arrivons à la rivière qui fait une anse, propice rassemblement des femmes qui bavardent tout en faisant une lessive plus que sommaire. La véritable raison de leur présence au marigot est la corvée d'eau. Je trouve deux vieilles qui, pour une fois, auraient mieux fait de cacher leurs charmes évanouis.

L'une d'elles fume la sempiternelle pipe et me regarde aussi calmement que si j'étais un habitué de ces « bas-fonds »...

Après un repas où la patate douce et le poisson ont place prédominante, je suis conduit à mon lit, en l'occurrence un épais tas de feuilles de bananiers, assez moelleux pour me permettre de passer une bonne nuit — n'était une invasion de moustiques qui gâche tout.

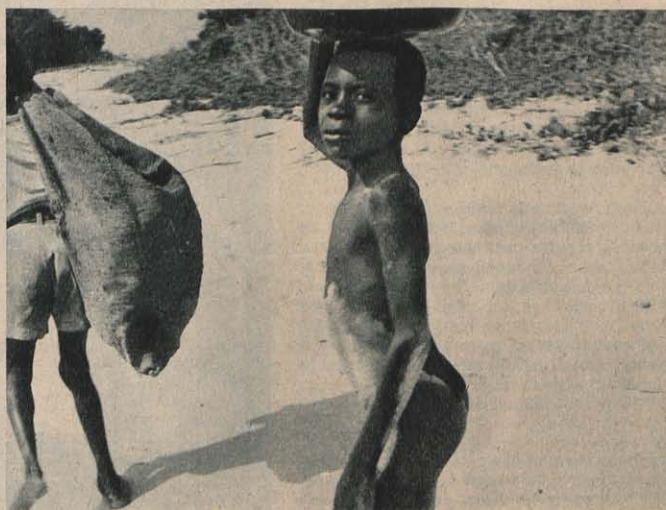
En ce cas, je ne vois pas en quoi aurait pu consister le plat de résistance de ces sauriens, déjà suffisamment disproportionnés avec leurs frères des grands fleuves.

Au-dessus de nous, le feuillage se rejoint pour former une voûte compacte qui ne laisse filtrer que de minces rayons de soleil. La végétation, basse, se compose surtout de fougères arborescentes et d'ombellifères d'où jaillissent, par-ci par-là, de rares orchidées. De grosses bulles de gaz s'échappent de la vase pour venir crever en surface. Des colonies d'hydromètres s'ébattent avec la cadence d'un ballet d'opéra. Les essences sont variées à l'infini, des euphorbes aux podocarps qui frôlent la rivière de leur feuillage vert éclatant. Au loin, dans la savane côtière, des acacias parasols, isolés sur de petites buttes, semblent lancer un appel désespéré à l'Océan et mettent à la saison des pluies une note écarlate dans cette débauche de verts.

Les bambous ont aussi leur place ; ils nous entourent d'épais rideaux, comme pour mieux nous cacher les secrets de la forêt. Ils sont chétifs à côté de ceux de l'avenue du Général-de-Gaulle à Pointe-Noire, plantés par les Européens pour assécher le marais de la Tchiboko



Casimir avec sa sœur et son petit frère.



Le « sciuscià » de Pointe n'est yêtu que d'un rayon de soleil...



Les conséquences des tornades : des géants abattus.



Palétuviers de la lagune Maloonda, à la frontière du Cabinda.

et maintenir le sol sur lequel la ville a été en grande partie construite.

### De la forêt à l'Océan.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi que nous quittons le labyrinthe des galeries forestières pour déboucher dans la plaine littorale. Un effondrement sinueux, nettement plus large que le cours actuel, indique la limite des hautes eaux pendant la saison des pluies. Le sol est spongieux et, à plusieurs reprises, je m'enfonce jusqu'aux genoux dans un potopoto de boue argileuse et rougeâtre. Le meilleur moyen est encore de rester au milieu du cours d'eau, qui, bien que s'élargissant de plus en plus, ne prend pas de fond. Les galets amassés par le courant offrent une résistance plus convenable à nos poids.

Casimir me fait signe d'arrêter et me montre des traces, très nettes, d'antilopes, certainement du matin même, car le fond n'est pas encore rempli de cette eau suintante qui aurait indiqué une piste ancienne. J'en vois de petite taille, de ces traces, mais d'autres n'ont rien à envier aux sabots des buffles. L'allongement des sabots et le grand développement des onglons rudimentaires marquent l'adaptation aquatique de cette antilope, qui se nourrit le plus souvent de roseaux et de papyrus. Je n'ai aucun doute quant à son identité, ayant déjà vu à Dioso de magnifiques peaux brun rouge, tachetées et striées de blanc.

Le situtonga, ou « guib d'eau », passe pour être très rare. Cela tient surtout au fait qu'il se cache toute la journée dans les halliers les plus épais et même, le plus souvent, dans l'eau d'un marigot impénétrable, ne laissant dépasser que la tête ou même seulement le mufle, en cas de danger... Les chasseurs locaux n'arrivent à le traquer que la nuit, avec l'aide de chiens, lorsqu'il traverse la savane, où nous sommes. Alors il n'a pas à se cacher, car, avant d'arriver à son repaire, le situtonga marche toujours dans l'eau, ne laissant subsister aucune trace. Mais je n'aurai pas la chance d'en voir un. (Je me consolerais en achetant à Dioso une paire de cornes à un chasseur. Celles-ci sont torsadées et peuvent atteindre 80 centimètres chez les individus âgés.)

Pour une fois, c'est moi qui désigne à Casimir des manguiers, rabougris, sans doute à cause de la proximité de l'Océan. Tous les Européens ne s'habituent pas aux mangues, qui ont un

arrière-goût de benzine ; elles pourrissent en masse sous les arbres. Mais à Paris ce sont des fruits « exotiques », dits « de luxe ». Il pousse aussi un genre d'arbrisseau à baies acides et rafraîchissantes, compromis entre groseilles et olives... Je ne connais que le nom indigène de ces plantes.

Nous arrivons bientôt sur la plage, blanche et rectiligne, bordée d'écume grisâtre. L'Océan m'apparaît d'un vert glauque. Plusieurs cabanes de pêcheurs sont dispersées au milieu du bush xérophylle. Un jeune homme me présente sa pêche : un requin marteau qui a mordu au filin. Ce sont les plus féroces habitants des mers tropicales, mais ils font les délices des populations côtières.

Je resterai deux jours au bord de l'Océan, bercé par la houle. L'apport indigène à mon menu s'est composé de petits crabes blancs qui abondent sur la côte.

### Retour à Dioso avec les villageois endimanchés.

Puis c'est le retour à Dioso par le chemin des écoliers, c'est-à-dire par Bilala. C'est dimanche ; les villageois, qui en semaine sont vêtus de loques, ont mis chapeaux mous et lunettes de soleil... Ces dernières sont d'un grand « chic » ; même sans verre, c'est la monture qui compte... pourvu qu'elle soit blanche !

Ils ont pris le pata-zolé en direction de Pointe-Noire pour « faire faraud » aux deux grands bals indigènes : le « Palladium » et le « Congo-Bar ». La perspective d'une agréable soirée arrosée de bière fraîche leur donnait du courage pour affronter 30 kilomètres dans la poussière. Les femmes, elles aussi, auront choisi leurs plus beaux atours ; boubous parsemés d'as de cœur et de pique, larges comme la main, et madras multicolores qui donnent heureusement une allure plus féminine aux crânes rasés et aux visages poudrés.

Avant de quitter Dioso, je suis l'invité de Casimir. Je le récompense en le photographiant avec sa grande sœur et son petit frère. C'est un gentil garçon qui fréquente l'école : une nouvelle génération se prépare ici, peut-être moins « typique », mais qui saura mettre en valeur les immenses possibilités de son pays.

Sur la piste, un troupeau de chèvres naines, appartenant aux Haoussas musulmans, les plus habiles commerçants de l'A. É. F., bous-

cule tout ce qu'il rencontre, moi compris. Mais les cabris tachetés, qui peinent à l'arrière pour rejoindre, sont adorables. Au loin, le soleil couchant dore les contreforts, où se célébraient il n'y a pas si longtemps de sanglants sacrifices.

### Le problème du bac.

Je reprends un pata-zolé brimbalant adapté aux plus longs voyages, qui m'amènera à 55 kilomètres au nord de Pointe-Noire. Les clients sont rares après Dioso, et je n'ai pour compagnons de voyage que deux Balalis amenant des fûts de mazout pour la pinasse qui remonte tous les mois jusqu'à Kakamoéka.

Après avoir traversé de vastes savanes herbeuses, j'arrive en vue de Bas-Kouilou, terminus des « transports en commun ». Au bord du fleuve, large d'environ 250 mètres, se trouvent un baraquement (plutôt qu'un « bungalow »), habité par deux Européens, et un grand nombre de pailotes. La présence de Blancs s'explique par le futur établissement d'un pont qui enjambera le Kouilou, ce qui permettra de joindre sans transition Pointe-Noire à Kayes. Le Kouilou, avec 500 kilomètres de cours, est l'un des principaux fleuves du Moyen-Congo.

Actuellement, un bac-moteur de 5 tonnes transporte les véhicules sur l'autre rive. Les passagers — et les piétons — prennent de grandes pirogues, qui font un service bi-hebdomadaire. J'attends depuis plusieurs heures pour traverser, mais en vain, aucun indigène ne voulant prendre la responsabilité de m'amener sur l'autre berge, de peur que sa faible pirogue ne soit emportée par le courant, très dangereux à cet endroit, vers la barre qui ourle la côte d'une haute ceinture argentée.

C'est l'arrivée de deux missionnaires de Loango qui me tire de l'impasse. Ils ont un « pick-up ». De Soto ; il leur faut donc le bac-moteur. De plus, ils sont connus dans la région... Les préposés au bac veulent bien alors quitter l'ombre fraîche de leur case pour affronter un soleil de plomb. Il s'agit, pour le chauffeur, de « bien viser », afin d'atteindre sans encombre le milieu du bac ; deux montants d'un écartement standard permettent aux quatre roues de reposer. Souvent il arrive que deux roues dérapent... Alors c'est la catastrophe !

Le bac fait un grand détour pour compenser la déviation due au fort courant. Des Européens qui se trouvent au milieu du Kouilou



Les Européens qui vont à Brazzaville regardent Girard comme toutes les autres stations, d'un œil vague, et encore quand ils la voient... Combien ont eu l'idée de descendre en plein Mayombé pour voir un peu plus que des coteaux boisés, monotones et pourris ?...

ne peuvent qu'engager la conversation et, quand nous descendons, les missionnaires et moi sommes déjà des amis. Ils est décidé que je profiterai de leur voyage à Tchilonga, où une église de brousse vient d'être créée. Le plus jeune des deux est en bleu de mécano, maculé de cambouis, et parle la plupart des langues de la région (1). Le Père Supérieur qui l'accompagne est un noble vieillard à la magnifique barbe blanche. Il semble avoir soixante-dix ans, mais les fièvres et le climat malsain ont certainement creusé et buriné ses traits avant l'âge.

(1) Le « bavili » étant la langue d'origine. Mais, de nos jours il se fait un grand brassage de races, les indigènes de l'intérieur sont attirés vers la côte ou vers les grands centres ; ce sont les Bacounis, Baloumbos, Balalis Babambés.



Les plantes semblent deviner que pour elles l'obscurité est l'antichambre de la mort, et, pour parvenir jusqu'à la lumière, dans cette course à la vie, dans un appui mutuel, elles s'agrippent aux troncs monstrueux pour s'élever. Mais le pied du voyageur s'enlise dans la pâte molle des troncs pourris abattus par les tornades.

## Missionnaire et mécanicien.

Nous nous engageons sur une piste en rondins pour éviter les enlissements.

... Vingt minutes plus tard, nous sommes à Kayes, avec ses palmiers à huile et ses cocotiers ployant sous la brise. Après une halte chez la femme de l'administrateur, nous quittons cette majestueuse colline d'où l'on peut apercevoir au loin l'Océan scintillant. Nous passons en trombe les villages de Goma Tchilonga, puis de Kondo Sounga, où toute la marmaille amassée sur piste pousse des « You ! You ! » de joie au passage des prestigieux « Mundelés » !

Nous arrivons à Tchilonga à la tombée de la nuit, non sans quelques arrêts dus aux copieux saupoudrages du moteur par le sable de la piste. Je ne puis m'empêcher de faire la remarque que tous les villages assez importants que j'ai traversés sont semblables à s'y méprendre.

Tchilonga, à 70 kilomètres au nord de Bas-Kouilou, tout comme Dioisso, a une double rangée de palmiers ombrageant la piste. Les paillotes, elles aussi, sont disséminées dans la verdure. Toutefois, une différence, explicable étant donné l'éloignement : pas d'école, ni d'infirmerie. Les villageois eux-mêmes sont

plus sommairement vêtus. La plupart n'ont jamais été à Pointe-Noire. Je reste stupéfait en voyant un « Ford » à benne qui se trouve déjà au village.

— C'est le camion dont nous nous servons pour transporter les pierres depuis la côte, pour l'érection d'une église plus convenable, en dur, me dit le Père polyglotte.

» Nous l'avons laissé là pendant deux semaines ; il avait calé, et il nous fallait des pièces de rechange que nous nous sommes procurées à Pointe-Noire. »

D'ailleurs, je vois aussitôt le Père disparaître à moitié dans le moteur, aidé des plus fervents de ses catéchumènes... A Tchilonga, je crois que l'auto-école a le pas sur l'école !...

Il fait nuit noire quand je me dirige vers le « lit picot » qui m'est réservé, conformément à l'hospitalité de la brousse ! J'entends des bruits de voix confus ; c'est sans doute le Supérieur, si avare de paroles en toute autre occasion, qui sermonne le chef de village pour qu'il accélère la construction d'une petite école de brousse à Tchissamanou, à laquelle les enfants de plusieurs villages pourront se rendre, tout au moins pendant une partie de l'année.

## Dans les palétuviers de la Noubi.

Le lendemain matin, levé avant le jour, je distingue dans la pénombre un monceau de pierraille, à côté du camion. Je comprends ainsi pourquoi le Père a voulu réparer dès son arrivée. Pour ne pas perdre de temps, et bien que l'obscurité soit complète, il est parti chercher sa cargaison précieuse dans la carrière au bord de l'Océan, employant pour l'occasion comme main-d'œuvre toute la jeunesse du village, trop heureuse de faire un tour et de traverser de nuit la fameuse « prairie natronée », contenant des sels de natron, où les buffles se donnent rendez-vous...

Quittant la piste principale, je m'engage aussitôt dans le sous-bois clairsemé en direction de la Pointe Kouanda. En saison sèche, la savane donne plutôt l'impression de steppe morne et désolée, bien qu'au creux de chaque vallonnement une abondante végétation annonce un cours d'eau. Des hérons au cou noir, auxquels se mêlent des pintades, s'en-

volent lourdement des halliers embrasés pour aller chercher refuge dans la forêt.

La Noubi s'annonce par un sol franchement marécageux. Des palétuviers se multiplient en un enchevêtrement inextricable, emmêlant leurs racines qui sont comme de gigantesques serpents venus boire à la rivière. De petits crabes (1), qui ont la particularité d'avoir une pince plus développée que l'autre, se chauffent au soleil. Au loin, un crocodile disparaît sous une anfractuosité de racine. Une mouche noire à l'allure parfaitement inoffensive se pose sur mon bras ; la tsé-tsé. L'influence maritime se fait encore sentir plusieurs kilomètres en amont. Un dépôt boueux sur les racines, à plus d'un mètre au-dessus du niveau actuel, montre les effets de la marée haute.

La Noubi va se perdre à une centaine de kilomètres, bien au-delà du lac Yangala. Un bac permet d'atteindre l'autre rive, d'où la piste continue sur Dendé et Bougou.

## Okoumés et chimpanzés.

A plusieurs kilomètres en retrait, je trouve des okoumés gigantesques. L'« angouma » des indigènes d'ici élance son tronc énorme, d'un seul jet, droit jusqu'aux maîtresses branches qui se séparent de lui à 25 ou 30 mètres du sol. Sa hauteur totale atteint souvent 45 mètres. Son bois est rose et parfumé. Dans l'ébénisterie, il remplace avantageusement l'acajou.

Trop bien — ou trop mal — placés, ces « Aukoumea klaineana »... Ils auront tôt fait d'être débités et amenés à la côte par des tracteurs G. M. C. De grandes pancartes de signalisation indiquent aux cargos le lieu où sont entassées les énormes billes. Elles seront ensuite tirées vers le large, par train de flottage de 30 ou 40 ; outre l'okoumé, plus de trente-cinq espèces sont utilisées. Les chantiers les plus proches sont à la Konkouati et à Mikendama.

Je suis surpris par la tombée soudaine de la nuit. Le crépuscule n'existe pour ainsi dire pas ici. J'installe ma tente sous un noyer du

Gabon qui, avec son tronc tordu, a une allure d'ancêtre.

Le jacassement maintenant bien connu des perroquets me tire d'un sommeil lourd. Je reprends le chemin de Tchilonga en faisant un détour par la Loukondji. C'est peu de temps avant d'arriver au village que je me trouve soudain nez à nez avec une dizaine de chimpanzés qui me paraissent énormes... Ils traversent la piste avec autant de sécurité que s'il n'y avait personne... un vieux mâle me faisant toutefois face. Ce qui frappe surtout, c'est leur pelage noir, beaucoup plus fourni que tous ceux que j'avais eu l'occasion de voir dans les parcs zoologiques.

J'arrive à Tchilonga à l'heure de la sieste. La chaleur est étouffante, et le village semble mort. Mais je vais de surprise en surprise, je retrouve le Père G..., un tas de palmes sur le dos, qui, sans répit, prépare un autel de verdure, amoureusement décoré pour sa messe

(1) Potamons, sesarmes et sarmates : leur habitat s'étend à tout le bassin du Congo.

du lendemain matin. Il me montre alors une bible, traduite en différents dialectes du Moyen-Congo. De sa cantine, il tire un napperon de dentelle, qui transformera en un autel merveilleux les quatre planches posées sur deux tréteaux ; puis une étoile scintillante avec ses ors et argents, qui fascinera le regard des Noirs de la forêt.

Je ne pourrai assister à cet office. En effet, le Père m'apprend qu'un G. M. C. des chantiers de la Konkouati va passer à Tchilonga, en direction de Pointe-Noire, pour ramener dans une semaine 4 000 litres d'essence... Je vois que les okoumés vendent chèrement leur vie !

Je vais donc quitter les missionnaires. A l'heure fixée, le camion arrive et je monte à l'avant, coincé entre la portière et la femme du chauffeur indigène, que celui-ci n'oublie jamais d'emmener avec lui dans tous ses déplacements... A l'arrière, juchés sur les fûts vides, une dizaine de gaillards, à moitié nus, profitent de l'aubaine qui les conduira vers la Civilisation.

### Pointe-Noire-Brazzaville : le train du Far-West.

Sitôt rentré à Pointe-Noire, je repars. Je me trouve sur le quai, littéralement perdu au milieu des boubous et ballots de toutes sortes... Un chien étique traverse la voie quand arrive le « Diesel », auquel sont accrochés une dizaine de wagons. Les trois quarts sont en bois, du genre Far-West, avec plate-forme à l'avant et à l'arrière, tous disposés à recevoir des grappes de voyageurs. Il y a quatre classes, mais j'ai pris une deuxième pour plus de sûreté. Je m'apercevrai par la suite que ce jour-là elle ne faisait qu'un avec les premières et les suivantes !... Avec moi, il y a trois autres Européens plutôt mal en point dans cette cohue : un adjudant aviateur, sa belle-mère... et un missionnaire. Les deux premiers vont à Brazzaville, le troisième à Fourastie, au km. 78. Nous préférons monter dans le même compartiment.

Il n'y a pas cinq minutes que le train est arrivé à quai, qu'il est bondé. Je supposerais volontiers qu'il y a des resquilleurs. Notre wagon a été occupé en même temps que nous par une foule d'individus de tous âges. Cela ne m'étonnerait pas non plus que des évolués ayant pris des deuxièmes se retrouvent dans le fourgon... J'aime mieux ne pas penser aux banquettes de cuir des wagons métalliques.

Quand le train s'ébranle... un monde fou reste sur le quai ! Venaient-ils accompagner leurs amis qui partaient ?... Étaient-ils des curieux ?... Ou pensaient-ils tenter le « tout pour le tout », c'est-à-dire voyager en fraude ? Le fait est que nombre d'entre eux semblaient avoir démenagé leur maison !

Le train prend de la vitesse, et l'on commence à voir d'immenses étendues boisées, d'où s'échappent les hautes frondaisons des kapokiers, avec une multitude de petites termitières sur les coteaux. La voie est maintenant unique. L'horaire est calculé pour que, si deux trains se croisent, l'autorail ayant la priorité, l'omnibus se gare à la plus proche station, où il peut y avoir plusieurs embranchements, surtout si un chantier forestier est proche. Aujourd'hui, l'autorail de Brazzaville est annoncé. Comme nous avons dépassé les gares de Saint-Paul et de Patra (1), la plus



Les pitons schisteux jettent, sur un ciel voilé de vapeur plombée, le diorama de leurs profils déchiquetés.

proche station est Holle, au km. 59 ; nous devons y attendre vingt minutes qu'il arrive. Pendant ce temps, de jolies fillettes vendent des bananes et quelques bouteilles de bière plus ou moins fraîche... et donnent en « matabich » (1) une poignée d'arachides, qui ne sont pas recommandées pour calmer la soif !...

Le Père sue à grosses gouttes et penche sa longue barbe par la fenêtre pour acheter une canette. L'aviateur est dans les nuages, sans doute en train de survoler à basse altitude les troupes d'éléphants en Oubangui, tandis que sa belle-mère déclame contre ces « sales Noirs » qui la bousculent dans le couloir ! Je prends une photo de tout ce monde pittoresque... Mais comme l'astre du jour a plongé derrière la forêt... le résultat est resté sur l'objectif. Devant la gare — longue de cinq mètres, large de trois — il y a un Européen assis, les pieds posés sur une chaise. Son air absent m'intrigue vraiment, d'autant plus que, tel qu'il est habillé, il peut être présentable à une soirée à Paris...

### Incidents nocturnes.

Un coup de klakson, l'autorail débouche à 80 à l'heure, s'arrête trente secondes, puis redémarre.

Et, à son tour, notre train s'enfonce dans les premiers contreforts du Mayombé (2) pour arriver à Fourastie. C'est là que le Père blanc

rencontrèrent. La traversée du Mayombé nécessite 12 tunnels et 47 viaducs.

On a donné à deux gares les noms de prospecteurs, tués à l'époque héroïque du Congo-Océan, alors que leur Decauville fut écrasé par un train venant en sens inverse. Ces deux hommes s'appelaient Patra et Holle.

(1) Cadeau, pourboire.  
(2) Le Mayombé est le plus redoutable obstacle naturel que le C. F. C. O. ait à franchir. C'est un des contreforts primaires des monts de Cristal, granitique et schisteux, des séries quartzo-schisteuse et cristallophyllicienne. Il est bordé, au nord et à l'est de M'Vouti, par la série du Kundelungu.

Des pêcheurs vivent sur les plages, près de la lisière de la forêt. Celui-ci a pêché un requin marteau (*Sphyrna zygaena*). Ce squale a la particularité d'avoir une tête formée de deux excroissances cartilagineuses, qui portent les yeux.

descend. Il a l'air vraiment heureux de pouvoir recélébrer « sa » messe ici, son séjour à l'hôpital de Pointe-Noire l'en ayant privé pendant de longues semaines.

L'obscurité est telle que je distingue à peine les contours de la grande forêt. Sur le quai, les torches projettent des ombres fantastiques. Le train est une escale de lumière, autour duquel une foule de Noirs viennent s'agglomérer, comme des phalènes attirés par les lampes-tempête.



(1) Le C. F. C. O. a vingt ans... C'est en effet au printemps de l'année 1934 que la ligne entra en exploitation complète de Pointe-Noire à Brazzaville. La victoire des Blancs sur la forêt date à vrai dire du 7 septembre 1933, quand les deux galeries du côté de M'Vouti et du côté de Mindouli se

Soudain, j'aperçois une tache claire... comme surgie d'un autre monde ; un Européen harassé monte dans notre compartiment, un fusil de chasse et un Mas 36 en bandoulière. Il est accompagné de sa femme et de sa petite fille, qui dort dans les bras d'un boy ; trois pisteurs s'occupent de ses bagages... ou plutôt devaient, car, dix minutes après le départ du train, l'un d'eux, l'air très gêné, vient annoncer que les cantines « elles sont restées aux Saras »... Je passe sur ce qui s'en est suivi. Je croyais bien que la sonnette d'alarme allait être tirée ! Ces pauvres pisteurs eurent leur châtement au passage des tunnels (il y en a trois) ; ils se penchèrent au ras du plancher et eurent un air si affolé qu'ils arrivèrent à dérider leurs patrons.

### Les oiseaux de Girard, porte de la forêt.

Je descends, il fait nuit noire. Non sans palabre, je me fais conduire chez le chef du village, qui se fera un plaisir de me loger... On me conduit par un terrain tellement accidenté que je crois être en montagne. Je

n'ai aucune idée de ce que peut être le paysage. Le lendemain matin, je suis abasourdi de voir le relief tourmenté qui m'entoure. Girard donne l'impression d'être au fond d'une cuvette surplombée par des pains de sucre de 100 ou 200 mètres, couverts d'une épaisse végétation. Le village est dispersé aux flancs de coteaux abruptes. Des oiseaux de tous coloris volent d'arbre en arbre, striant la brume matinale de jaunes, de verts, de rouges sang et de bleus métalliques.

Autant de couleurs, autant de bruits — même plus, car on entend ceux que l'on ne voit pas. Au loin résonne une sorte de glou-glou, qui s'accélère comme celui d'une bouteille qui se vide... Plus près, un petit oiseau blanc et noir éclate de rire... Un autre imite à s'y méprendre le grincement de la poulie d'un puits. Mais les plus curieux, ce sont deux espèces de « merles métalliques » aux yeux rouges, qui semblent faire un duo en anglais, en produisant un son nasillard : « Will you ?... Aoh yes !... Will you ?... Aoh yes !... »

Je remarque en outre des perroquets gris, des tourterelles et des souimangas, petits

oiseaux charmants. Tous restent en lisière de la grande forêt, comme une volée de moineaux qui n'oseraient s'aventurer dans une cathédrale.

Je suis décidé à m'engager aujourd'hui dans le Mayombé. Plutôt que de me voir partir seul, mon hôte m'accompagne avec son frère...

Aussitôt, je prends contact avec le décor par une suite de montées et de descentes à pic.

### La grande forêt du Mayombé.

Les arbres ici sont plus massifs, plus tourmentés qu'ailleurs. Des racines aériennes énormes courent sur le sol, cherchant à s'y cramponner. A cela se mêlent des lianes plus grosses qu'un bras, de même consistance que les racines, s'enchevêtrant en un réseau inextricable. La forêt équatoriale est loin d'être un sujet de carte postale. Les fleurs sont rares et le ciel souvent couleur de plomb. Parfois le regard porte loin, toute végétation basse étant comme étouffée. Des nappes d'eau boueuse, gluante, stagnent aux creux des vallons.

Je demande s'il y a des antilopes ; mes guides me répondent affirmativement ; mais je suppose que c'est pour me faire plaisir — les Noirs étant d'un naturel peu contrariant... S'apercevant de mon incrédulité, ils se mettent en chœur à imiter le cri de l'antilope femelle, susceptible d'attirer le mâle. Ils se pincet le nez et se donnent de petits coups du tranchant de la main sur la pomme d'Adam... Le résultat est un long cri guttural qui résonne en écho sous le dôme de verdure : le silence implacable de la forêt ne se fait que mieux sentir par la suite. S'agirait-il pour eux du fameux bongo, l'insaisissable « antilope rouge » ?

Les ravins sont parsemés d'immenses arbres écroulés, la plupart arrachés par la tornade. Un cri déchirant me fait sursauter : une antilope égorgée ? Un singe « moustac » attaqué par un aigle ?... Tout simplement un petit calao noir au sommet des ramures, qui est content de voir luire le soleil...

Mes guides m'amènent dans une cuvette humide, où la petite flore semble prendre sa revanche : bananiers sauvages, verveines grimpantes à fleurs rouges, ochnacées croulantes de grappes jaunes, strophantus et calladiums au feuillage gonflé de sève, hibiscus polychromes, orchidées cramoisies et papyrus qui frangent un marigot, où planent plutôt qu'ils ne volent de grands papillons hesperus, d'un brun mordoré, taché de jaune. Un touraco, perché sur une salsepareille, semblable à un liseron géant, tourne vers nous sa curieuse tête huppée.

### Le gorille abattu.

On me montre sur l'humus des déjections de gorille... Comme toujours, je reste sceptique, à tort peut-être, car l'endroit pourrait expliquer la présence de ces gros anthropoïdes. Nous trouvons un gîte de chasse. Simple toit de feuilles de bananiers sur une armature de bambou. Il tombe fort à propos,

(Suite page 20.)



Le colosse de la forêt fut doué de son vivant d'une telle force que celle-ci ne semble pas l'avoir encore abandonné après sa mort. Contrée inhumaine où tout semble être à une échelle gigantesque, depuis les araignées crabes jusqu'aux okoumés de 50 mètres de haut.



# A MALOLÉ

## CHEZ LES PÈRES BLANCS DU TANGANYIKA BRITANNIQUE

Reportage d'Henri VIGNES

(Photos de l'auteur.)

J E croyais avoir quitté le monde francophone au Caire. Le quadrimoteur de la B. O. A. C., qui s'envolait vers Nairobi, comme le moteur de la *Central African Airways* qui devait me déposer à Lusaka, terme de mon voyage, appartenait indiscutablement à l'univers anglais.

Aussi ne fus-je pas peu surpris, à l'arrêt de Kasama (première escale en Rhodésie du Nord), d'entendre émerger du brouhaha britannique des réclamations françaises ! Et plus surpris encore de constater qu'elles jaillissaient d'un groupe de religieux à longues soutanes blanches, venus accueillir deux des leurs que j'avais à peine remarqués à l'autre bout de la carlingue.

### « Allez voir les Pères Blancs... »

Mais, déjà, on appelait les passagers qui continuaient le voyage. Et, tandis que l'avion pivotait sur lui-même, pour se placer dans l'axe de la piste, je regardais les missionnaires vêtus de blanc s'éloigner, seuls êtres humains sur la route qui menait à l'invisible Kasama.

— Ce sont de braves gens, vint me dire le capitaine du bord, qui me savait Français

et voulait m'être agréable. Au début, ils venaient tous de France ; ils ont déjà fait du très bon travail...

Pour mon voisin britannique, il ajouta avec un bon gros rire : « Connaissez-vous la définition du Tanganyika ? Un lac investi par les Pères Blancs ! (*A lake surrounded by White Fathers!*)

Quelques jours plus tard, à Lusaka, capitale de la Rhodésie du Nord, le fonctionnaire anglais avec qui j'élaborais un programme de travail dit :

— Il serait bon que vous alliez voir les Pères Blancs de Kasama. Ils vous expliqueront mieux que quiconque les problèmes du pays.

Et, la semaine d'après, je retrouvai le petit aérodrome, tiré au cordeau dans la brousse, avec l'adolescent anglais qui en assurait le fonctionnement. Je retrouvai aussi le délectable climat, dont la douceur ensoleillée m'avait ravi à ma première escale. C'était en octobre (1), la saison sèche tirait à sa fin. Encore un mois qui deviendrait de plus en plus chaud avec des ciels immenses où s'accumuleraient chaque jour des montagnes de nuées et puis, en

(1) Octobre 1952.

novembre, ce serait la période des pluies avec ses déluges quotidiens et ses moiteurs nocturnes.

### Brise... et poussière.

— Dommage que vous ne soyez pas venu en juin, m'avait-on cent fois répété. A l'été de l'Europe, correspond ici, sur les hauts plateaux de l'Afrique centrale, une fraîcheur lumineuse qui vous pénètre en radiations de jeunesse. Il n'y a pas climat plus sain, plus revigorant au monde.

— Je trouve ce mois d'octobre fort agréable.

— Oui, les brises réussissent à dissiper les premières touffeurs de notre été austral.

Je sentais en effet ces brises bénéfiques filtrer par tous les pores épanouis de ma peau pour instiller au plus profond de tout mon être une exaltation sans cesse renouvelée. Cette jouissance animale était, il faut bien le dire, le seul agrément du paysage de brousse dans lequel file la route qui relie l'aérodrome à Kasama.

Brousse beaucoup plus semblable à un interminable taillis de chez nous qu'aux luxuriances tropicales qu'on pourrait attendre. C'est là un autre effet du climat tempéré des hauts plateaux : la végétation y est ramenée à l'échelle de l'homme.

Quant à Kasama, capitale de la province du Nord, c'est un semis de bungalows autour d'un agrégat administratif, bourgeoisie artificielle peuplée de fonctionnaires (moins de 200 Blancs) et de quelques mercantis. On y trouve golf et piscine, mais pas encore l'électricité...

De Kasama, une camionnette devait me conduire à Malolé. Soixante kilomètres d'une route hérissée de pierrailles éclatées, et plus souvent transformée en coulée de poussière où l'on enfonçait jusqu'à mi-jantes. A la saison des pluies, la poussière devient fange. Ce jour d'octobre, elle bondissait en tourbillons acres pour aller saupoudrer jusqu'aux plus hautes branches de la forêt. Forêt interminable, grise devant nous des poussières précédentes, chavirant derrière dans les bouillonnements du sillage. Forêt sempiternellement semblable à elle-même, faite des mêmes arbres poudreux, des mêmes herbes jaunies, des mêmes buissons dénudés par la sécheresse. Forêt

Dans la brousse des hauts plateaux rhodésiens.





La « Mission » de Malolé comprend une église, une maison d'habitation pour les Pères Blancs, quelques communs et les cases de quelques fils de guerriers devenus fervents zélateurs.

vide, sauf à une ou deux clairières où se groupent quelques huttes indigènes, cendrées, elles aussi, et peuplées d'êtres gris. Parfois des rocailles mêlées d'épineux boursoufflent le sous-bois ; leur chaos paraît pittoresque.

#### Une petite France — sans Français.

Et puis, tout d'un coup, la forêt s'ouvre en une clairière plus vaste ; la route, devenue nette entre des gazons ras, file droit au travers d'une oasis de bananiers et de manguiers qu'éclairait des jacarandas mauves et des massifs fleuris. L'univers cendré de la brousse disparaît derrière les vertes splendeurs de ce grand verger. Voici un bâtiment de briques et de tuiles rouges, une église, des cases indigènes, une grande place de terre battue, des jardins, des pelouses, des ruisseaux... Des ruisseaux aux berges soignées, des pelouses tondues, des jardins aux allées ratissées, une place balayée, des cases en bon ordre, une église à clocher pointu, un bâtiment à véranda fraîche où un profond siège de rotin m'attendait entre de frais volubilis.

C'était Malolé. Plus précisément l'« École » de Malolé. La « Mission » se trouve à 2 kilomètres, après une petite rivière sinueuse, au bout d'une allée bordée d'eucalyptus, dont les longs fûts verticaux projettent haut dans le ciel leurs fines ramures en élans qui prennent, dans cette ambiance nouvelle, des significations confusément religieuses.

C'est que Malolé a été et demeure avant tout un acte de foi, initié il y a cinquante années à peine par des Français. Et c'est une ambiance indiscutablement française que j'y retrouvai.

Le Père Blanc qui m'accueillit employa un français authentique jusque dans son accent légèrement rocailleux comme celui de Bourgogne, jusque dans son argot jovial. Pourtant il était né en Hollande. Les autres Pères Blancs professeurs de l'École venaient des États-Unis d'Amérique, du Canada (Canada Français, il est vrai), de Hollande encore. Il y avait même un Allemand, le Frère Christophe, lourd, épanoui comme un buveur de bière munichoise. Le seul Français de naissance, le Supérieur, se trouvait, à cette époque, à Paris. (Tous

ces missionnaires professeurs s'expriment entre eux en français. Pourtant, ils font leur cours en anglais et ils utilisent souvent, avec les indigènes, le *chibemba* (qu'ils parlent avec la plus parfaite aisance).

#### D'anciens guerriers restés courtisois.

Les classes se terminèrent peu après mon arrivée. Hors des longs bâtiments de brique jaillirent des hordes de négrillons et d'adolescents qui, après quelques minutes d'effervescence sur la grande place de terre battue, s'égaillèrent dans la brousse.

— Ce sont nos élèves, dirent les Pères. Ils regagnent leurs villages, qui sont parfois très éloignés. Savez-vous que certains de ces enfants parcourent matin et soir une vingtaine de kilomètres par des sentiers souvent malaisés, quelquefois dangereux, car il y a encore des lions et des léopards ? Mais ils tiennent à venir : ils sont avides d'apprendre...

Après un goûter frugal, nous primes le chemin de la mission. Les indigènes rencontrés pliaient le genou en une génuflexion gracieuse qui, me dirent les Pères, était leur salut depuis toujours, et non une habitude nouvelle prise dans l'église.

— *M'paloni*, lançaient avec un sourire hommes, femmes et enfants épanouis.

— *M'paloni*, répondaient les missionnaires, qui ajoutaient à mon intention : Les Babembas sont un peuple extrêmement poli. Cruel aussi et sanguinaire. Un peuple de guerriers que les Anglais redoutaient il y a cinquante ans. Il a fallu qu'un Français, le Père Dupont, ouvre le pays...

Et l'on me raconta la prodigieuse histoire du Père Dupont, qui, par son audace, son activité, son dévouement aux malades, s'était acquis le respect de ce peuple farouche, avait installé un poste et, finalement, obtenu la soumission du pays babemba à l'autorité britannique.

Les Babembas sont un peuple difficile. Anciens guerriers habitués à une longue période de domination sur les peuplades vassales, dédaigneux du travail de la terre, tourmentés au fond d'eux-mêmes par des relents de vieilles turbulences, ils acceptent, certes, les missionnaires, mais les conversions demeurent rares.

Naturellement polis, amicaux, parfois

avec quelque condescendance, patients à la manière de lions domptés la veille, ils laissent ces « *bwanas* » dont ils ne comprennent par les mobiles se dépenser pour eux sans que l'idée les effleure que tout cela ne leur est pas obligatoirement dû et qu'ils pourraient faire eux-mêmes un effort pour améliorer leurs conditions de vie. Routines au jour le jour, cultures primitives de la « *cas-sava* » (manioc) nécessaire à leur alimentation, paresse séculaires de temps en temps secouées par l'envie d'une bicyclette ou d'un phonographe, la vie végétative des Babembas se déroule, morne, sans but apparent.

— Ils nous réservent des surprises, murmura un des Pères Blancs, qui pensait peut-être aux Mau-Mau du Kenya voisin.

#### Activité... et déceptions.

Néanmoins, Malolé continue la tâche commencée il y a cinquante ans par le Père Dupont. Le Père Prieur — un Français du Midi — maigre, nerveux, disert, dirige la mission. A ses côtés, sont un très vieux missionnaire (Français également) qui a passé près d'un demi-siècle dans le pays, un tout jeune Père venu depuis peu de ses Flandres natales et un prêtre indigène qui commence à baragouiner le français. Ils ne parcourent plus la brousse comme naguère en lentes expéditions à pied. Ils filent par les sentiers à bicyclette, voire même à motocyclette. Leurs tournées durent souvent plusieurs jours ; ils visitent les villages éloignés, prêchent, baptisent, marient, ravivent l'ardeur des catéchumènes, ce qui ne va pas,



Les missionnaires de Malolé et l'auteur.



Le Tchiti Mkoulou (à droite) et son premier ministre.

on s'en doute, sans fatigues ni surtout sans déceptions.

Malgré leurs déboires, les Pères Blancs conservent une bonne humeur inaltérable. Rien ne semble pouvoir les décourager, et leurs réunions sont toujours sonores d'éclats de rire et de bonnes histoires.

Ils connaissent le pays infiniment mieux que les autorités britanniques, mieux même souvent que les chefs indigènes, dont ils suivent tous les démêlés et apaisent les colères. Querelles de famille, combinaisons, projets, tentatives de toutes sortes, succès, échecs, ils savent tout, interviennent chaque fois qu'on le leur demande, encouragent, guident, déconseillent, parlant les divers dialectes locaux avec une agilité de langue qui émerveille les indigènes eux-mêmes.

Les Pères de l'École se consacrent à leurs élèves, attentifs à les aiguiller dans les voies convenables. Quelques-uns des plus âgés seront instituteurs, d'autres moniteurs dans des ateliers de village, d'autres s'en iront dans les mines de cuivre du Nord en qualité d'ouvriers qualifiés, de contremaîtres ou de bureaucrates...

Détail amusant, dans ce petit univers qu'ils ont reconstitué à Malolé, les Pères professeurs semblent s'être appliqués à y faire revivre quelque chose de leurs génies nationaux : le Hollandais a créé un extraordinaire réseau d'irrigation, l'Américain se passionne pour les machines des ateliers, un des Canadiens traque dans la forêt, interminable comme celles de son pays natal, gazelles et léopards en maraude, le Français — le Supérieur — a écrit un traité de la langue *chibemba* qui fait autorité en la matière.

#### Sa Majesté Tchiti Mkoulou, gentleman-farmer.

— Allons voir notre voisin Tchiti Mkoulou, dit un matin le Père Prieur. C'est le Grand Chef des Babembas. Tchiti Mkoulou, c'est-à-dire Tchiti le Grand, est un titre comme l'étaient César ou Auguste pour les Empereurs romains. Le premier Tchiti qui mérita d'être appelé « Mkoulou » conduisit, il y a plus de deux siècles, le grand exode des Babembas venus du Congo et devint le héros

national ; je vous raconterai plus tard sa fabuleuse histoire.

« ... Aujourd'hui, nous allons rencontrer le trente-quatrième Tchiti Mkoulou. Ne vous attendez pas à trouver un roi nègre emplumé et tatoué au milieu d'une cour pittoresque. C'est plutôt une sorte de gentleman-farmer plus soucieux de ses récoltes que de ses sujets. Pourtant il « règne » théoriquement sur un territoire vaste comme le tiers de la France... C'est un païen, illettré, mais non stupide. On ne sait pas très bien quel jeu il joue, quoiqu'il ne cache guère qu'il n'aime pas les Anglais. Quant à nous, les missionnaires, il nous laisse toute liberté... Sans doute parce qu'il ne peut faire autrement... »

Tandis qu'il discourait de la sorte, le Père revêtait par-dessus la blanche soutane un cache-poussière gris serré par une ceinture de gros cuir. Un casque de motocycliste, dont la jugulaire imposait à la barbe une déviation fort amusante, compléta l'équipement. La puissante moto pétarada, puis, lancée de main de maître, fonça par le petit chemin de terre à une allure qui me parut excessive. Mais le Père tenait bien la machine malgré orniers, bosses et mattes ligneuses.

De Kasama à Malolé, la route mérite son nom malgré ce que j'en ai dit plus haut. Après la mission, elle n'est plus qu'un couloir dans une brousse qui tente insidieusement de l'étouffer. Le passage des ruisseaux et rivières — peu larges en saison sèche — se fait sur des madriers ajustés à la diable. Je dus descendre de la moto et passer à pied, tandis que le Père, crispé sur son guidon, s'appliquait à ne pas dérapier.

— Heureusement que j'ai l'habitude, riait-il après chacune de ces délicates manœuvres. En saison des pluies, ces ponts sont submergés et parfois emportés. Le Grand Chef est alors pratiquement isolé dans sa « capitale ».

#### Un premier ministre moderne.

La « capitale » parut bientôt, ramassis de huttes et de paillotes, dans une vaste clairière mal défrichée. L'arrivée de la moto y provoqua un grand effarement de volailles et de négrillons qui giclèrent de partout comme d'une fourmilère en émoi :

— *M'paloni!* piaillaient-ils en claquant des mains en signe de bienvenue.

Et le Père, heureux, riait :

— *M'paloni, tata!* (Je te salue, ma mère !), lança-t-il plaisamment à une négrillonne de cinq ans. (Car c'est la suprême politesse en Oubemba de décerner le titre de « mère ».)

Le Tchiti Mkoulou était sur ses terres, occupé à surveiller le ramassage de la « cassava ». Son premier ministre dépêcha un grand escogriffe pour l'informer de notre visite. Ce premier ministre, jeune, intelligent, pondéré, parlait admirablement l'anglais et, pendant que le Père faisait rire les conseillers en leur racontant de bonnes histoires en *chibemba*, je pus m'entretenir avec lui. (« En fait, c'est lui, trouva le temps de m'expliquer le Père en français, qui règle toutes les affaires sous le couvert nominal du Tchiti. C'est un garçon d'avenir... Il ne nous est pas défavorable... »)

Le Tchiti parut bientôt. Grand noir au corps lourd et au visage empreint d'une certaine majesté, il portait ce jour-là un vieux pantalon de tennis délavé et un pull-

over collant vert tendre. Pieds nus, tête rasée, il s'avança lentement et répondit sans hâte au salut jovial du missionnaire.

Au milieu d'un groupe de cases où habitent ses épouses et leurs enfants, s'élève son « palais », c'est-à-dire la bâtisse dont il avait voulu faire son palais et qui semblait, ce jour où je la vis, définitivement abandonnée à l'état d'ébauche.

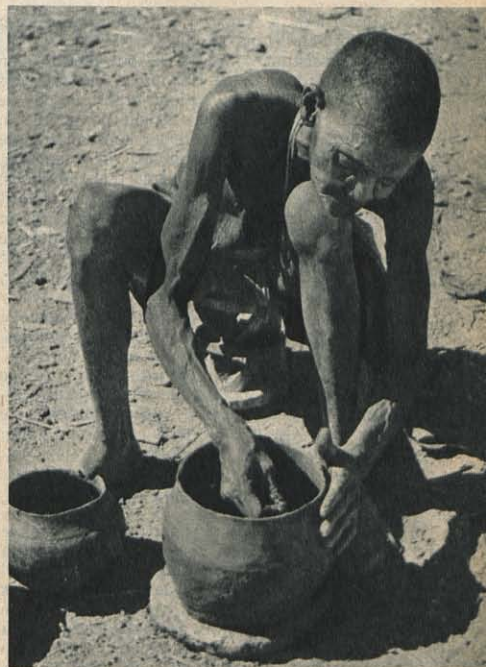
C'était une énorme maison basse aux murs de moellons coiffés de chaume. Le Tchiti avait revêtu de tuiles rouges, mais, ses architectes n'ayant pas construit une charpente assez solide, il avait dû se résigner au chaume traditionnel. Il exhala une fois encore son amertume à ce sujet.

#### Les « sous-développés » sont sceptiques.

L'intérieur était d'un entrepôt mal tenu plutôt que celui d'une habitation royale. Peu d'ouvertures aux murs, dont les moellons n'étaient recouverts d'aucun crépi. Sur le sol de ciment déjà craquelé, des nattes, de vieux sacs, des couvertures élimées, quelques escabeaux dont un était le trône, des caisses vides. Pénombre et poussière.

Le monarque et ses conseillers s'installèrent à croupetons pour m'entendre, car le missionnaire avait expliqué que je venais de ce pays inconnu qu'on appelle la France, envoyé par cette puissance mythique qu'on appelle l'Unesco.

Ce que j'avais à dire, le Père, qui traduisait, le connaissait déjà. Aussi, étant naturellement disert, se lançait-il en commentaires volubiles, sans proportion avec mes phrases françaises. Les auditeurs ponctuaient par des grognements sourds. On leur disait que l'Unesco s'intéresse aux populations dites « sous-développées » comme la leur et que des aides sont souvent



Cette vieille femme a connu le temps où les féroces Babembas coupaient nez et oreilles à leurs esclaves.



A l'école. Les Pères Blancs sont professeurs dans les plus hautes classes. Les petites classes sont dirigées par des instituteurs indigènes.

accordées à ceux qui veulent améliorer leurs conditions de vie.

L'assistance interpréta tout de suite en déclarant que les Babembas étaient très pauvres et qu'ils avaient grand besoin de tout. On s'enquit de savoir comment on pourrait faire se déverser une manne de bicyclettes, de gramophones, de vêtements, de « cassava », voire même d'automobiles. Quand le Père eut expliqué qu'il fallait « travailler » pour gagner tout cela, qu'on n'aurait rien sans effort personnel, alors le désenchantement remplaça l'avidité. Et l'un des conseillers, visiblement amer, remarqua :

— Qui nous prouve que le « Bwana » a dit cela ? Nous ne comprenons pas son langage. Et lui ne comprend pas le nôtre.

Mis en cause, le Père interprète rit, et je proposai en anglais de répondre directement à des questions posées dans cette langue. On s'émerveilla de m'entendre, mais nul ne me questionna.

#### Une atmosphère tendue.

Quelques jours plus tard, je retrouvai le Tchiti Mkoulou et son premier ministre à Kasama, où se tenait une session du Conseil provincial. Autour des fonctionnaires anglais étaient réunis les chefs, depuis le Tchiti jusqu'au plus modeste leader de la plus infime minorité. (Chacun de ces dignitaires porte un titre qui le situe très exactement dans la hiérarchie indigène. Ainsi, le Grand Chef porte le titre suprême de

# NOTRE GRAND CONCOURS AMATEURS DE REPORTAGE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉ 1954 (100.000 FRANCS DE PRIX)

## CONDITIONS GÉNÉRALES

Le concurrent ne devra pas être un journaliste ou écrivain professionnel. Le texte et les photos devront être **rigoureusement inédits**.

Les reportages ne devront pas nécessairement avoir été faits après la publication du présent règlement. Ils pourront lui être antérieurs, sous réserve d'être inédits et :

a. D'être conformes aux conditions du concours ;

b. De ne pas dater d'avant 1951.

Matériellement, le texte devra comporter entre quinze et trente pages dactylographiées à double interligne (ou leur équivalent en texte manuscrit **très lisible**). Chaque feuille ne sera **écrite qu'au recto**, le verso restant en blanc.

Les photographies obligatoirement jointes au texte seront au nombre d'une quinzaine et présentées sous forme de **positifs** de format 9 x 12 minimum. Les dessins ne seront pas admis. Ces photos devront avoir été prises par le **CONCURRENT LUI-MÊME** (ou une personne l'accompagnant).

### Il ne sera pas accepté de textes sans photos.

Le concurrent choisira son sujet, à volonté, dans les aspects de la nature (flore, faune, paysage), ou parmi les activités humaines (professions, vie domestique, vie sociale, etc...) qu'il peut observer, **sous la seule réserve qu'il s'agisse de faits curieux et peu connus**. (Les concurrents qui résident dans des pays exotiques auront, évidemment, la tâche facilitée.)

Le reportage devra toujours être un récit vécu, **rédigé à la première personne**. On évitera avec soin le genre « scolaire » et le style de rapport. De même les photos représenteront de préférence des personnages ou animaux en mouvement.

Le reporter retracera à la fois les détails significatifs et les observations générales intéressantes se rapportant à son sujet, en s'efforçant de les ordonner, mais sans leur faire perdre le caractère vivant du reportage documentaire.

Il évitera les sujets déjà traités récemment (depuis moins d'un an) dans SCIENCES ET VOYAGES ou s'en rapprochant beaucoup (les

Tchiti Mkoulou. Au-dessous de lui, se trouve le Mwamba...)

Ils étaient rangés par ordre d'importance entre les murs de la salle de conférence et des tables à tréteaux. Quelques-uns de ces chefs noirs portaient des costumes pittoresques. L'un d'eux, par exemple, avait une redingote d'officier de marine du siècle dernier. Quant au Tchiti, il paraissait souffrir énormément de ses chaussures de cuir. Sur une estrade garnissant le quatrième côté de la salle, trônait le Provincial Commissionner et ses adjoints anglais.

Les travaux du Conseil durèrent deux jours. Je n'en veux pas donner un compte rendu détaillé qui nous entraînerait trop loin dans les méandres et les marécages de la politique locale. Ce que je peux dire en quelques mots, c'est que Britanniques et indigènes s'affrontaient souvent en âpres controverses.

Dans cette atmosphère, que les événements du Kenya contribuaient à tendre, les Pères de Malolé poursuivaient sereinement leurs efforts.

meilleurs reportages doivent être, en effet, publiés dans notre revue).

Il évitera également, avec le plus grand soin, les jugements et considérations sur les régimes et les personnalités politiques.

## CLASSEMENT

Le classement sera fait par un jury présidé par le rédacteur en chef de *Sciences et Voyages* et composé des collaborateurs habituels de notre revue selon l'intérêt et la qualité des textes et des photographies.

## LES PRIX

1<sup>er</sup> prix ..... 50.000 fr.  
2<sup>e</sup> prix ..... 20.000 fr.  
3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> prix ..... 10.000 fr.  
Du 6<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> prix : 3.000 francs de livres.  
Du 11<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> prix : 1.500 francs de livres.

LES MANUSCRITS ET LES PHOTOS JOINTES DEVRONT NOUS PARVENIR AVANT LE 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1954.

Ils porteront, au début et à la fin, le nom et l'adresse du concurrent, ainsi que la date du reportage.

Les enveloppes seront adressées à SCIENCES ET VOYAGES (CONCOURS), 43, RUE DE DUNKERQUE, PARIS (10<sup>e</sup>).

Les concurrents désirant avoir un accusé de réception devront joindre à leur manuscrit une enveloppe timbrée à leur adresse.

## A TRAVERS LES FORÊTS DU MOYEN-CONGO, DES GORGES DE DIOSSO AU MAYOMBÉ

(Suite de la page 16.)

et je le fixe comme « camp de base », d'où je pourrai m'enfoncer plus en avant.

Je resterai cinq jours dans ce secteur à guetter en vain de problématiques animaux...

Ce n'est que le septième jour, après avoir compris qu'il me fallait chercher ailleurs, que je verrai ce monstre de la forêt qu'est le gorille : des chasseurs sont passés là et l'ont abattu. Assis et tassé sur lui-même, il donne une telle impression de force qu'il est difficile de le décrire. Son abdomen démesuré fait probablement près de deux mètres de tour. Son air de férocité est impressionnant.

Mon approvisionnement étant presque épuisé, il me faut songer au retour. Les interminables descentes et remontées recommencent. Cette fois, je trébuché presque à chaque pas. Le pied glisse sur l'épaisse litière de feuilles mortes et s'enlise dans la pâte molle des troncs pourris. Mes guides sont passablement aigris.

Girard est atteint à la nuit, après quatre jours de marche forcée. Au loin, un flot d'étincelles, accompagné de leurs d'incendie, jaillit au milieu des palmiers. La locomotive du train de marchandises souffle, avant d'attaquer la rampe qui l'amènera à M'Vouti. Vision fantastique au milieu de la grande forêt primaire.



Cette belle pirogue double décorée de palmes, pareille à un flot flottant, a figuré aux fêtes du 14 juillet 1953. A l'arrière-plan, on voit l'escorteur « La Moqueuse », dont les coups de canon scandent les réjouissances.

# UN « CHEF » FRANÇAIS A TAHITI

## TOURISME ET FESTIVITÉS

vus par SAM, le « CUISINIER-TROUBADOUR »

**« Sciences et Voyages » a déjà eu l'occasion de présenter à ses lecteurs Sam, le cuisinier-troubadour dresseur de coqs savants. Il est aussi voyageur et reporter à ses heures, comme le montre l'article ci-dessous où l'hôtellerie, la cuisine et les danses de Tahiti sont jugées cependant d'un œil professionnel.**

**L**A cartomancienne, à qui j'avais, par hasard — n'y croyant guère, — abandonné la main en mars dernier, avait vu juste :

« Vous irez prochainement au bout du monde. Je vois pour vous un grand voyage ! » Je n'y pensais plus quand me parvint, quelques jours plus tard, une lettre timbrée de Tahiti dans laquelle le président du Syndicat d'Initiative m'assurait de la joie qu'il aurait à me voir participer aux fêtes du 14 juillet, uniques au monde, voyage qui me permettrait en outre d'étudier le problème hôtelier local.

Mes coqs savants, passagers clandestins.

Ébloui par cette invite inattendue, je n'hésitai pas et nous partîmes, ma femme et moi, sur un nouveau paquebot des Messageries Maritimes, le S/S *Tahitien*, qui inaugurerait la ligne. N'ayant pas reçu l'autorisation du gouverneur des E. F. O. d'embarquer mes coqs savants, j'enfreins la consigne et réussis à passer clandestinement ce farceur de Boniface, qui se mettra à pousser un cocorico dont il a le secret — heureusement assourdi par la boîte en carton le renfermant — juste devant le douanier de service, lequel, n'étant pas d'un naturel curieux sans doute, ne s'informe pas. (A Alger, l'autorisation est arrivée, et Julien et moi, la troupe prendront l'avion pour me rejoindre.)

La traversée du Pacifique est marquée par la fête de la ligne, qui comporte des épreuves plutôt salées, comme la tasse magistrale que nous avons bue, ma femme et moi. Pour son premier voyage, le *Tahitien*, reproduction miniature, est baptisé en grande pompe et avec tout le cérémonial

adéquat. Neptune est là, trident en main, une belle barbe qui flotte au vent, entouré de la reine, des tritons, des ondins et de tous les dignitaires avec leurs attributs en contreplaqué ou en carton. Des gendarmes d'occasion fouillent le bateau pour jeter dans la piscine — badigeonnés à souhait d'une colle dont on garde longtemps le souvenir... sur les cheveux — les récalcitrants. On y fourre aussi le maître d'hôtel tout habillé de son bel uniforme amidonné. Ma poule savante, Rosalie, s'emploiera de son mieux et pondra son œuf à l'heure méridienne pendant que Julien, délaissant pour une fois son « petit Raphaël », chantera les délices de l'eau de mer et aura droit à la tasse et... au diplôme... J'oubliais aussi les sauvages — les bons — dont la charmante occupation consiste à vous maintenir sous l'eau jusqu'à étouffement... partiel, heureusement !

De jeux en attractions, de cinéma en messes basses (il y a plusieurs dimanches dans une traversée comme celle-ci), on finit par découvrir un beau jour une terre Puka-Puka, premier atoll des Touamotou,



La somptueuse délégation de Bora-Bora (l'île d'Alain Gerbault) aux fêtes « du juillet » (la fête nationale dure un mois). Alternativement, une file de femmes, gracieuses, et une d'hommes, magnifiques athlètes.

flot de corail avec son rideau de cocotiers émergeant des flots. Nous apercevrons beaucoup de ces îles basses les jours suivants. Le lagon de certaines renferme les fameuses huîtres perlères et d'autres sont infestées de requins.

#### Visions enivrantes...

Enfin, un matin, montées du fond de l'horizon maritime, les découpures grandioses des hautes montagnes de Tahiti apparaissent, légèrement estompées par la brume. Nous restons béats d'admiration, et lorsque, enfin, nettoyé de ses vapeurs par le soleil matinal, nous voyons le mont Orohena, le géant de l'île, se dresser tel un dieu bienveillant, majestueux et solennel, nous pleurons tous d'émotion. Mais déjà des pirogues montées par des indigènes chantant au son de la guitare et du tam-tam viennent nous escorter jusqu'au quai, où toute l'île nous attend. Il faudrait être insensible au charme de cette île bénie, exutoire suprême de tant de lassitudes et de désillusions qui cherchèrent l'apaisement dans ses sous-bois traversés d'eaux vives et de soleil, pour résister à l'émotion qui nous étreint. Des danseuses, sur le quai, exécutent maintenant une *upa-upa* pendant que déferle une véritable marée humaine sur le navire. On vous couvre de couronnes, de colliers de fleurs odorantes, enivrantes même, et on vous embrasse sans même vous connaître.

multicolores d'une étincelante beauté. Muni de lunettes spéciales, on bascule la tête en avant dans son eau limpide. Et on contemple, émerveillé. Combien de fois suis-je resté dans ces eaux peu profondes, même près du récif, et y ai-je admiré ces paysages sous-marins madréporiques et qui figurent des volcans en éruption, des mamelons touffus, des parterres de fleurs, de mousses, qui semblent sortir d'un autre monde ou d'un conte de fées, des châteaux de corail aux jardins magnifiques dont la floraison a les couleurs de l'ivoire, mauve, rose, rouille, violet, et ces grottes surmontées de fougères, ces cavernes hérissées d'oursins aux antennes démesurées, ces palais des mille et une nuits d'où sort toute une joaillerie de poissons aux couleurs chatoyantes : blanc, bleu foncé, bleu clair, vert, jaune, rouge, tachetés, marbrés, bariolés, diaphanes, à rayures, zébrés, à queue effilée, avec des aigrettes!

... Et, lorsque la pirogue vous ramène à la rive, le soir, vous assistez au plus féérique coucher de soleil qu'il soit possible d'imaginer ; le disque rouge plongeant derrière Moorea, l'île sœur, après avoir accroché à chaque pic des rayons dont les couleurs semblent être empruntées à une palette surnaturelle.

#### ... Et problèmes terre à terre.

Arrachons-nous à ces visions majestueuses pour examiner, plus prosaïquement, quelque chose que je connais bien : le problème hôtelier. Il reste beaucoup à faire dans ce domaine. Un hôtel nouvellement construit (en dur) avec une trentaine de lits, sans restaurant, puis quelques autres franchement secondaires, certains sans eau courante, deux « auberges » en dehors de la ville avec quelques bungalows et, ma foi, c'est tout. Il est d'ailleurs difficile de dormir dans quelques-uns de ces hôtels en bois sonores comme des grosses caisses et dont les cloisons n'atteignent pas toujours le plafond. Les jours d'arrivée d'un bateau, la promiscuité est intolérable et mieux vaudrait installer son lit dans une ménagerie.

Je ne décrirai pas ici les beautés de la nature tahitienne, mais je veux dire seulement un mot de celles du lagon, gigantesque vivier naturel qui fourmille de poissons



Couple de purs Tahitiens derrière le comptoir de sa baraque, qui a eu un grand prix de décoration aux fêtes du 14 juillet.

Quant à la cuisine, elle est mi-française, mi-chinoise. Entre ces deux cuisines réputées comme les premières du monde, on pourrait croire à une émulation, à un duel pacifique, à des combats culinaires. Hélas ! cela n'est point ; l'opinion ici est unanime, on mange mal. Cependant, j'y ai fort honnêtement déjeuné, chez une brave Tahitienne, aux environs de Papeete : poisson cru, crabes farcis, poulet qui n'était pas « de brousse » et des beignets de banane fort agréables. Je me souviens également d'un repas parfait pris à Taravao chez le Chinois [en compagnie du metteur en scène Holland (1)]. J'y ai vu travailler le maître du lieu, un Céleste, osseux et maigrriot, qui s'agitait comme un diable au milieu d'un univers de bols, de terrines, de soupieres, de « culs de poule », remplis de farces compliquées, de copeaux de poulet, de petits carrés de ceci, de cela, des languettes de légumes, et même une espèce de « julienne » de viande qui pouvait être du chien, le tout trituré d'une main experte. J'y ai mangé des chevrettes (grosses crevettes) au carry, un poulet à la noix de coco, qui étaient succulents. Mais de tels endroits sont rares...

La cuisine tahitienne indigène nous réserve aussi quelques bons plats généralement assaisonnés au lait de coco. J'ai expliqué déjà comment se prépare le four tahitien, qui est sans doute l'un des modes les plus curieux pour cuire les aliments — les aliments des indigènes s'entend. Mais, si ceux-ci vivent pour rien ou presque, en se contentant des produits que leur dispensent une nature généreuse et un lagon poissonneux, il n'en est pas de même pour tout le monde, et la vie est très chère à Tahiti, où le « franc Pacifique » est à 5,50.

Voici quelques aperçus de prix en « francs Pacifique » : 2 carottes = 10 fr. ; 2 navets = 5 fr. ; 3 brins de poireaux = 5 fr. Un bottillon de 12 haricots verts = 5 fr. (avec fils ; sans fils = prix doublé) ; 80 fr. Pacifique une douzaine d'œufs. Par contre : 45 fr. la livre de beurre.

(1) Qui a réalisé la première ascension de l'Orohena et un superbe document en couleurs.



La nuit, sous l'éclairage artificiel, les danses prennent un caractère plus étrange.

La question du personnel est très délicate, tant dans le domaine privé que chez les professionnels. Il n'y a pour ainsi dire pas de personnel spécialisé dans l'hôtellerie : deux cuisiniers, peut-être deux filles de salle pour tout le pays. Les autres sont engagés comme ça, au petit bonheur ; le service est inconnu ; c'est peut-être pour cela. Chez les particuliers, c'est autre chose ; à l'arrivée d'un bateau, les servantes aux yeux veloutés, à la chevelure lâchée, envahissent le bar, la cambuse, les coursives, en vue de conquêtes provisoires. Elles sont désintéressées, mais toujours sensibles au petit cadeau : robe, chapeau, cigarettes.

#### Les fêtes du 14 Juillet.

Comme du carnaval de Nice, on en parle des mois à l'avance, mais si, à Nice, tout est concentré dans la ville pour la réalisation du programme, ici chacun s'y prépare à des dizaines, voire des centaines de kilomètres,

tels ces fameux danseurs de Bora-Bora, qui gît à près de 200 milles de Tahiti. Chaque district envoie ses meilleurs éléments, et, pendant des mois, ce sont les répétitions nocturnes, le soir, au clair de lune, près du rivage, sous les cocotiers.

Depuis quelques semaines, aux environs de Papeete, on entend le tam-tam trouant la nuit silencieuse, prélude aux magnifiques fêtes qui vont se dérouler trois semaines durant. On fait la toilette de la ville, chacun repeint sa maison ou sa boutique ; même les Chinois, qui poussent ces petites voitures chargées d'ice cream, de cocos, de pastèques, d'oranges, etc., et qui n'ont jamais entendu parler ni de la prise de la Bastille, ni de la Révolution française, barioient leur éventaire de rouge vermillon, de bleu outremer, et poussent le « patriotisme » jusqu'à peindre les roues en blanc.

Le programme des fêtes s'étale sur des affiches de deux mètres de haut, et ce 14 Juillet tahitien me paraît être une bonne occasion de s'amuser plus qu'une célébration. Il y a bien la revue officielle : prise d'armes, défilé des troupes, bataillon du Pacifique, sociétés sportives ; le gouverneur salue tout ce monde qu'on croirait trempé dans un bain d'amidon, tant les uniformes sont rigides... comme ceux qui les portent, mais en deux heures tout est bâclé.

Autrement pittoresque est l'arrivée des groupes de danseurs et danseuses des lointains districts dans leurs costumes poly-nésiens. La plupart sont habillés du *moré* (jupe frangée faite avec l'écorce de purau trempée longtemps dans l'eau et battue ensuite pour en séparer les fibres, tel du raphia)... Ces morés, riches en couleurs, sont couverts de coquillages et de guirlandes d'escargots de mer minuscules. Certains portent des plastrons, des écharpes délicatement décorés, des diadèmes, également en fibre, aux plumets multicolores. Les femmes à la chevelure soyeuse et qui retombe en souples cascades sur des épaules nues, bien arrondies, portent un soutien-gorge végétal avec des petites cocardes bleu et rouge. D'autres arborent des paréos aux grandes fleurs blanches ou des costumes de feuilles artistiquement incrustés. Tous les insulaires, à l'allure martiale, marchent pieds nus, et des gaillards aux corps cuivrés,



On voit ici l'auteur vêtu d'une superbe chemise très tahitienne, devant une baraque.



Un groupe de musiciens de la splendide troupe de Bora-Bora. Leur jupe est faite de l'écorce de « burau », trempée et battue pour en séparer les fibres, et richement colorée. Plastrons, ceintures et bandeaux sont décorés de coquillages.

à la musculature herculéenne, ferment la marche, portant des pirogues chargées de fruits, de volailles, de petits cochons noirs, etc., qu'ils vont déposer aux pieds du gouverneur (on se croirait revenu au temps de Bougainville).

#### Des baraques magnifiées par les palmes.

Pendant que s'amoncellent les régimes de bananes et de *féi* (bananes à cuire dont la peau est d'un bel orangé et qui font tache sur des rideaux de fougères, parmi des cocos verts), les cocos verts, les montagnes de fruits, les volailles, les cochons noirs (lesquels, d'ailleurs, passeront le temps des discours à dévorer goulument les bananes), le « tavana » (gouverneur) échange avec le « chef » des paroles de bienvenue ; une danseuse lui offre un moré que celui-ci revêt aussitôt, et la toque de fibre végétale qui le couronne lui donne un air de roitelet des temps révolus. Les réjouissances commencent sur une volée de coups de canon envoyés par l'escorteur *La Moqueuse*, ancrée dans la baie. La fête est partout, et tout autour de la place et quai de l'Uranie, d'innombrables stands sollicitent la foule. (Un mot sur ces originales constructions provisoires qu'on dénomme officiellement « les baraques » : le terrain sur lequel elles ont été édifiées a été mis aux enchères quinze jours auparavant, et certains emplacements atteignent jusqu'à 40 000 fr. Pacifique : 220 000 fr. métré.) Il est vrai que les loyers sont si chers ici !

Aussitôt les formalités terminées, tout ce que compte Papeete de tôles ondulées, planches vermoulues, de caisses à savon, de cartons, de vieilles carcasses de bois, tout ce qui peut se clouer, se déverse, invraisemblable bric-à-brac, sur le chantier, et chacun, avec des pointes récupérées, s'acharne à monter sa baraque. Quelques « gros » emploient des « travailleurs » et sont mieux équipés, mais la majeure partie se débrouille ainsi.

Ces hideux enclos, grâce au miracle du cocotier, sont transfigurés du jour au lendemain. Des équipes de femmes et d'enfants en ont tressé les longues palmes et en ont artistiquement tapissé les cloisons. Les toits de tôle ondulée en sont couverts, et des guirlandes, des banderoles, des frises leur font une belle parure. Les pieux, les arbres, dont certains sont fichés dans les enceintes, sont enveloppés d'entrelacs de palmes ; des bananiers ornent les entrées comme d'harmonieux portiques, des régimes de *féi*, des fleurs qu'on dirait de cire, des *uru*, ces beaux fruits de l'arbre à pain avec lesquels on a envie de jouer aux boules ; des fruits de pandanus cloutés comme des pommes de pin voisinent avec des oranges enfermées dans une gaine végétale comme dans une muselière. On a envie de manger la « baraque ». Quelle émulation parmi ces tapisiers, ces architectes de la verdure. Une commission décerne des prix... 8 000 fr. Pacifique au premier (44 000 fr. métré), mais, tous les samedis, il faut renouveler ce décor végétal et chacun rivalise d'ingéniosité florale.

Voilà maintenant toute une succession de bars, garages de vélos, restaurants, loteries, une grande roue, un manège de chevaux de bois, d'immenses bals. Pour la première fois, on trouve les autos électriques entièrement fabriquées par un artisan habile avec des moyens de fortune (c'est un essai, car, sur six engins, je n'en ai jamais vu fonctionner plus de deux).

Ma baraque personnelle annonce : « Sam et ses Coqs savants ». Toute l'île connaît maintenant Julien, à qui j'ai réussi à apprendre quelques notions de tahitien : *hoe*, *piti*, *toru* (un, deux, trois) ; *amou* ! (mangez) ; *aia amou* ! (ne mangez pas) ; *tamaro* ! (essuyez-vous), etc. Souvent les cordes cèdent ; tous les « tamaris » (enfants) voulant toucher Julien, qui, lui, très digne, s'envoyait après chaque séance son petit Raphaël et chantait à la cantonade.

#### Concours de chants.

J'ai refait avant de partir le tour de l'île avec le metteur en scène Hollande, et tout le long des 120 kilomètres du parcours les gosses sortant des cases me montraient du doigt : Julien ! Tamaro ! Amou ! Sam ! et tous de s'esclaffer de ce bon et large rire qui fait tant plaisir à entendre. On m'a volé un jour Boniface, mais c'était sans doute dans l'espoir d'en tirer quelque chose ; on m'a aussi volé, une fois, la caisse, mais c'était pour un autre motif.

Les fêtes commencent le 11, sans doute pour que chacun soit rodé pour le 14 ; ce n'est qu'une suite de concours : jeux divers, lancement du javelot (chaque concurrent doit atteindre de sa lance-pique une noix de coco fixée à un mât d'au moins 15 mètres et à 25 mètres de distance) ; courses de pirogues à voiles et sans voile, de natation, de bicyclettes, concours de pirogues fleuries ;



Germaine, la plus grande danseuse des îles, plus élancée que la plupart des Tahitiennes de pure race.

pour la première fois et grâce au dynamique président du Syndicat d'Initiative, M. Van Den Bræk, nous avons eu un sweepsteake fort bien réussi et enfin les danses, clou de ces fêtes extraordinaires.

Aux concours d'hyménées, les groupes comprennent jusqu'à quarante chanteurs, le front ceint de couronnes tressées, revêtus de costumes anciens qui seront primés aussi : ces indigènes célèbrent les légendes de leurs dieux, chants souvent nostalgiques avec des registres de six et sept voix. Ils chantent également l'amour, ses joies, ses peines, ses espoirs, ses regrets. D'autres groupes viennent chanter l'*Utié*, qui est une autre forme très ancienne des chants polynésiens, développé à voix aiguë par les femmes pendant que les hommes balancent leur corps en cadence. Leurs voix sont sourdes, rauques, mais unies en une sorte de refrain saccadé auquel un halètement guttural sert de base de soutien ; elles chantent la vie quotidienne avec ses travaux, ses désirs, ses plaisirs.

Un autre jour, nous assistons aux concours d'*otéa*, *aparima*, *paoa*, *upa-upa*. Les danseurs arrivent par groupes, précédés du drapeau (celui de Bora-Bora est fait en fibre végétale), suivis des musiciens, munis du *pahu*, long tambour taillé dans un tronc de cocotier sur lequel est tendue une peau de requin, et du *toéré*, morceau de bois dur (*tau*) fendu et qu'on frappe avec une baguette. Le chef donne le signal, et les groupes s'ébranlent. Dans l'*otéa*, suite de mouvements d'ensemble, les bras, les jambes, les mains décrivent des cercles, des courbes harmonieuses, sans déplacer le corps, sauf parfois des courtes virevoltes,



On se prépare à s'entasser dans le camion à trente ou quarante avec « barda » et provisions. Il faut une foi solide pour tenir...



## DU TCHAD A LA MECQUE

En camion et en avion, le pèlerinage se modernise.

presque sur place. La beauté de cette danse vient de la parfaite cohésion des danseurs et d'une grâce primitive aux gestes séculaires.

### Les danses imitatives et l'ardente « upa-upa ».

Les *paou* sont aussi claires et vivantes ; le chef se met au milieu du cercle formé par les danseurs, et chacun, en chantant, une touffe de moré entre les mains, dandine de la tête, se prosterne et fait mille gestes appropriés. L'écriteau porte maintenant *aparima*. D'autres groupes arrivent, et, au signal du chef, tous les danseurs semblent prendre leur essor ; la grâce et la souplesse de leurs mouvements rappellent celles d'un oiseau ; les mains, les doigts s'animent en de légères et curieuses figures. Tous ces corps, la plupart splendides, s'élèvent, s'abaissent, s'épanouissent au rythme cadencé des tam-tams, scandé par des voix mélodieuses. Ils miment tous les travaux du ménage, le séchage des filets, la préparation du coprah. D'autres interprètent le mouvement des payageurs avec l'alternance régulière de droite à gauche, mélodées traversées de cris d'appel, d'angoisse, qui font imaginer toute une flottille de pirogues flottant sur l'Océan. Quelquefois le chef, dans une mimique désordonnée, se livre à des singeries désopilantes, grimace, se convulsionne, se tortille, gambade autour des danseurs. Mais ceux-ci continuent leurs danses pendant que les musiciens frappent à une cadence soutenue leurs longs tambours.

Et voici la plus ardente des danses, la fameuse *upa-upa*. Du groupe des danseuses se détache une femme qui s'avance en ondulant des hanches, le haut du corps restant immobile, puis tout le groupe suit. Tous ces beaux corps mordorés, la chevelure lâchée, drapés dans leurs pagnes dont les fibres serpentent au moindre mouvement — comme des palmes dans le vent — s'agitent dans un frémissement continu. Les hommes se placent devant elles et leur donnent la réplique ; quelque chose de sauvage émane de ces êtres nus par le rythme effréné des tam-tams. C'est toute une parade amoureuse. Les bras dessinent des paraboles, les genoux des danseuses vont jusqu'à toucher terre. Il y a un synchronisme parfait même à l'instant où le rythme des tambours devient enragé ; on croirait alors les femmes envoutées, leurs hanches disloquées. Haletantes, elles quittent la piste comme dans un vertige, suivies d'acclamations frénétiques.

Après la distribution des prix, les indigènes s'égaillent dans la ville et dansent devant les boutiques ; le soir, on les retrouve dans les bals populaires, et souvent ivres, femmes comprises. Les derniers jours, ils vendent leur moré pour se faire un peu d'argent, car tout y passe, et ce monde aimable regagnera son district ou ses îles, où l'on parlera pendant des semaines du « Juillet ».

### « Marourou a vau. »

... Le bateau quitte la passe ; sur le quai, toute la foule est encore là, et le *Marourou a vau*, ce chant d'adieu si triste, nous parvient encore comme un effluve. Nous jetons, par tradition, notre dernière couronne à la mer — tradition qui veut que, si elle regagne la rive, nous reviendrons aussi... Et, ma foi, oui, elle en prend le chemin, envoutée comme nous le sommes tous.

C'EST l'époque des grands pèlerinages : mars, avril, mai, juin. La route Fort-Lamy, Abéché, Adré, El Obied est sillonnée en tous sens de camions, transportant d'innombrables pèlerins. Après des milliers de kilomètres, ils touchent la terre promise et se dirigeront vers le sanctuaire de la « Pierre noire », à laquelle tout musulman désire accéder, au moins une fois dans sa vie.

Pendant mon voyage à Abéché et retour (1 800 kilomètres), que de camions j'ai pu rencontrer, en marche ou au repos. L'aspect des voyageurs est inénarrable. Tassés, pilés, ils sont vingt-cinq, trente, plus peut-être, hommes, femmes et quelques enfants, chacun avec sa natte, sa couverture, sa guerba d'eau, son sac de garfa et ses provisions de route. C'est un échafaudage instable où des corps se cramponnent de tous côtés. Lorsque l'on prend conscience des cahots de la piste et des trous de sable, on

se demande comment il ne se produit pas plus d'accidents.

Les pèlerins mettront des jours pour accomplir cette première partie de voyage... si tout va bien... Puis ce sera le chemin de fer jusqu'à Saoukine pendant deux jours et demi. Un bateau les portera sur l'autre rive de la mer Rouge à Guida et enfin, après de nouvelles heures de camion, ils seront déposés dans la cité sainte.

\*\*\*

Le pèlerinage lui-même comporte un minimum de jours de prières. Le neuvième jour, le fidèle se rendra à la montagne Arafat, à pied, et se plongera quelques heures dans une méditation profonde. Le dixième jour sera pour lui fête et libations.

Pendant cette période, il devra accomplir une visite à Médine à pied (ou, pour les paresseux, en camion).

Ça c'est un voyage, un vrai. Moins méritoire cependant que celui du pauvre hère qui va et revient à pied, travaillant là, pour aller plus loin. Il mettra toute une vie s'il le faut, car il sait qu'au paradis d'Allah il aura la meilleure place.

Ce sont surtout les Haoussas et les Marocains, que rien ne rebute, qui entreprennent de paires randonnées. Mais la Foi même se modernise. On ne voit plus guère de pèlerins à pied, tant musulmans sur le chemin de La Mecque, que chrétiens sur ceux des grands centres religieux de Saint-Jacques de Compostelle et de Saint-Siméon le Stylite.

Maintenant la *Société U. A. T.* a des avions qui assurent le transport des pèlerins de Fort-Lamy, aller et retour, pour 90 000 francs. Ce mode de locomotion ne peut être que l'apanage des riches commerçants arabes, fezzannais ou autres. Aux yeux d'Allah, quelle sera la valeur de ce pèlerinage-éclair, et quelle place leur sera réservée ? *That is the question*, diraient les Anglais.

FERNANDE DAUMONT.



Cet homme accomplit pour la seconde fois le grand pèlerinage. Aura-t-il double place au paradis d'Allah ?



Voici des pèlerins qui campent à M'Goura.

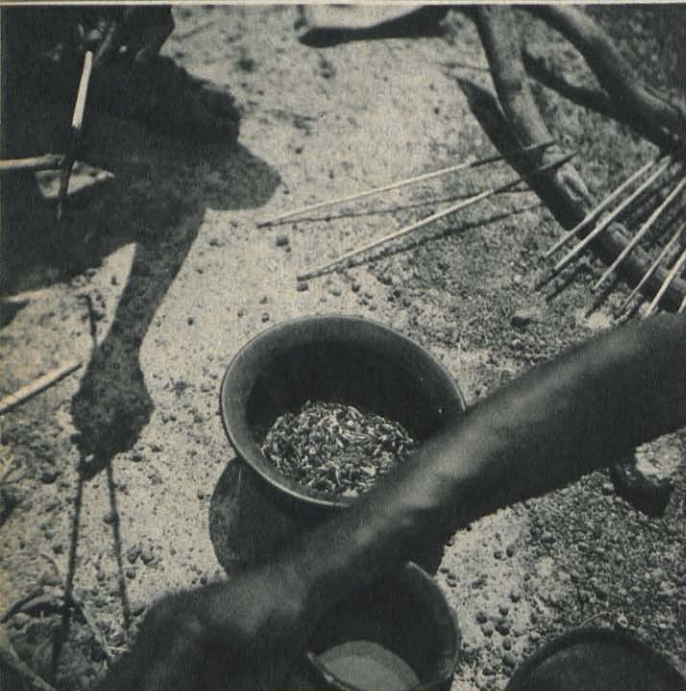
Un buisson de strophantus,  
dont les graines contiennent  
le poison.



## L'EMPOISONNEMENT DES FLÈCHES CHEZ LES LOBIS

par Albert ROBILLARD

(Photos de l'auteur.)



Les graines de strophantus macèrent avec divers ingrédients dans l'eau d'un marigot sacré.

L'ARC est encore l'arme des Lobis de la Haute-Volta, en A. O. F. Les règlements de comptes entre familles ne sont pas rares. Il s'agit le plus souvent de rapt de femmes ou de querelles pour un bout de terre. Les flèches (théoriquement réservées à la chasse) entrent, alors, en action.

### Au cours d'une promenade...

Les flèches, malgré l'adresse proverbiale des Lobis, ne seraient pas toujours dangereuses, n'était le poison dont elles sont enduites. Ce dernier agit plus ou moins rapidement, selon l'endroit du corps touché. Si le poison est frais, le blessé peut mourir en l'espace de dix minutes. Les centres nerveux sont rapidement atteints, la paralysie terrasse le malade.

J'eus l'occasion, au cours d'une promenade aux environs de Gaoua, dans cette brousse où poussent nérés et karités, où courent des kobs, d'assister à l'une de ces séances d'empoisonnement de flèches.

Je marchais le long d'un sentier lorsque j'aperçus, sous un fromager, cinq hommes à croupetons, paraissant se livrer à un labeur étrange. Intrigué, je décidai de m'approcher. Il s'agissait d'empoisonneurs de flèches.

Un instant surpris par l'apparition inopinée d'un blanc, les hommes cessèrent tout travail et s'apprêtèrent à « plier bagages ». J'eus grand mal à les convaincre de mes intentions pacifiques. Ils reprirent finalement leur tâche, un instant interrompue, sans plus s'occuper de ma présence.

### La préparation du poison.

Auprès d'eux, quelques récipients étaient posés à même le sol. Voici quel est le processus de ces opérations.

A l'intérieur d'une poterie largement évasée macèrent des graines de strophantus dans un liquide paraissant être de l'eau. Les Lobis recueillent la mixture dans unealebasse. Sur un feu de bois chauffe un fragment creux de poterie. L'un d'eux, le chef — un prêtre fétichiste très probablement, — verse un peu de mixture dans celle-ci. Après quelques minutes, trois ou quatre peut-être, le liquide s'épaissit pour prendre une consistance sirupeuse. Le poison est prêt.

Sa teinte rappelle celle du goudron. Il suffit maintenant de l'appliquer le plus rapidement possible sur les flèches. Chacune d'elles, prise séparément, est enduite de poison à l'aide d'une palette de bois. Fait curieux, celui-

ci est appliqué non pas sur la pointe, mais à partir de la dernière barbe, tout autour de la ligature fixant le fer dans la tige. Les flèches sont ensuite exposées au soleil. Les pointes placées sur un morceau (ou deux) de bois pour éviter tout contact avec la terre. Lorsque le poison est parfaitement sec, la même opération recommence une seconde et une troisième fois. La partie empoisonnée prend alors un aspect laqué noir.

Les flèches sont prêtes... pas tout à fait. Il faut à présent sacrifier deux poulets blancs pour satisfaire les dieux. Le prêtre les extrait, tout ébouriffés, d'un sac fait d'une peau de civette recousue dans sa forme primitive. Les volatiles sont égorgés au-dessus des flèches alignées sur le sol et le sang dispersé dessus et sur les récipients.

Désirant en connaître plus long, je pose des questions, mais les réponses sont ambiguës. Visiblement, mon indiscret indispose ces gens. Le soir, un Européen de Gaoua, vieux colonial, comble mes désirs.

La base du poison, le strophantus (une apougnacée), pousse en buissons près des maisons — la plante est soigneusement entretenue. Mais aux graines de strophantus on ajoute d'autres ingrédients qui sont aussi des poisons : des sucres d'euphorbe, des racines d'afzélia, mais aussi des substances magiques, notamment de l'eau provenant de la Volta — le fleuve sacré — ou d'un autel des dieux. Des piments, des têtes de vipères cornues, de la viande pourrie sont fréquemment ajoutés au strophantus.

Après un mois, le poison perd beaucoup de sa virulence, mais, selon son mode de préparation — chaque Lobi a sa recette, — il demeure souvent dangereux au delà de cette période, par la gangrène qu'il peut provoquer.

### L'arc et les flèches.

Les flèches, longues de 30 à 40 centimètres, sont légères. Leur portée est pourtant assez grande. Elles sont confectionnées avec des tiges de graminées rigides et parfaitement droites. La pointe, hérissée de trois à quatre barbes, est faite avec du fer obtenu dans les hauts fourneaux primitifs de la région de Diébougou, ou Korkogo. La provision de flèches, une vingtaine, est rangée dans un solide carquois en peau d'antilope ou de bœuf.

L'arc est taillé dans une branche d'afzélia ; la corde est constituée par une longue lamelle de rotin. Les liens sont découpés dans une peau d'antilope. Un bruiteur, sorte de grelot en bois, orne le corps de l'arc. Il n'existe



On enduit chaque flèche de poison (qui cuit dans un fragment de poterie) à l'aide d'une palette de bois.



Le séchage du poison a lieu après le passage d'une couche.

pas de fabricants spécialisés d'arcs. Chacun fait son arme et ses flèches. Il est très rare de voir en brousse, ou même à Gaoua, Kampti ou Batié, un Lobi non armé ; chacun est porteur

d'un fusil à pierre ou d'un casse-tête, ou le plus souvent d'un arc, parfois les trois à la fois.

Les Français ont interdit le port de l'arc sur les marchés. Sage précaution ; en effet, les libations

trop abondantes de dolo, la bière de mil, déclenchaient des volées de flèches. Un administrateur eut même un jour l'idée de faire arracher (?) les buissons de strophantus. Il n'y eut plus officiellement

de plants, mais tout, en fait, continua comme avant.

Un usage périmé, par contre, semble celui de l'incendie de l'habitation d'un ennemi à l'aide de flèches enflammées.

## SCIENCE-ÉCLAIR

L'ivoire végétal, ou « corozo », est la substance des graines d'un palmier, le « phytelephas », commun en Colombie et à l'Équateur.

Autour du centre du système — mal défini — auquel il appartient, notre soleil fait un tour — son an à lui — en 22 268 000 de nos ans à nous.

Contre les piqûres, si dange-reuses et si douloureuses, des scorpions, les autochtones de l'Amérique du Sud n'emploient jamais que leur « chique ». Moins de dix minutes après l'application de cette chique sur la blessure, toute douleur aurait disparu. Tout danger aussi.

Le plus réfractaire des matériaux connus est le silicate de zirconium, métal dont l'oxyde est le « zircon » des joailliers. Ce zircon ne fond qu'à 2 550°, ce qui n'est déjà pas mal, mais il faut 300 ou 400° de plus pour provoquer la fusion du silicate.

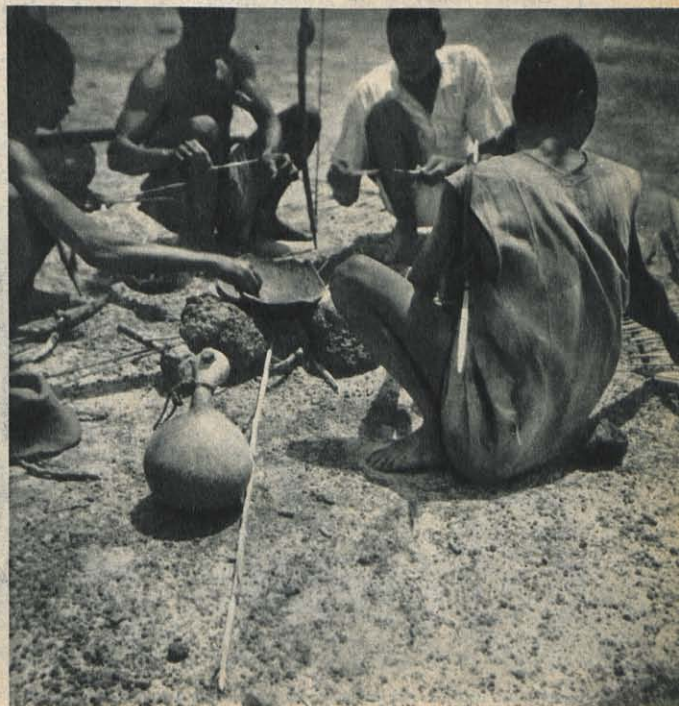
Le coton donne de quatre à cinq fois plus de fibres en terrain irrigué que sur les sols où il ne l'est pas.

Le registre audible de l'oreille humaine est beaucoup plus étendu qu'on ne l'imagine. Il va, en effet, de la fréquence 16 seulement, dans le grave, à celle de 25 000 dans l'aigu.

On ne connaît que 25 comètes à retours périodiques, et leur révolution la plus longue — celle de Halley — est de soixante-quinze ans.

À la sortie des cornues où on le fabrique, le coke incandescent contient quelque 350 000 calories par tonne, chaleur longtemps perdue, mais qu'on récupère jalousement aujourd'hui en lui faisant vaporiser de l'eau.

L'eau de mer étant imbu-vable, comment se désaltèrent les oiseaux qui, comme l'albatros, passent des jours ou des semaines sans toucher terre ?



Une troisième et dernière couche est passée.

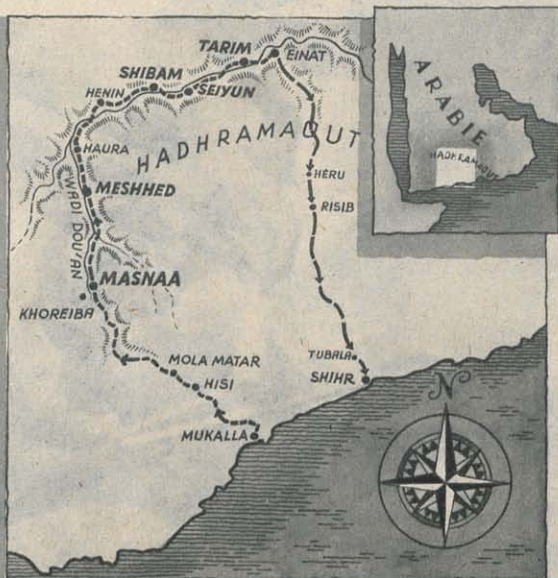
Dans l'Extrême-Sud de l'Arabie

# A TRAVERS L'HADRAMAOUT INDOMPTÉ

Ses gorges, ses gratte-ciel de boue  
et ses palais des mille et une nuits

Journal de voyage d'Harold INGRAMS

(Photos de l'auteur.)



Harold Ingrams est un fonctionnaire du Colonial Office britannique qui, un peu avant la dernière guerre, a été chargé d'une mission auprès des tribus belliqueuses de l'Hadramaut, région de la côte sud de la péninsule arabique, faisant administrativement partie du « Protectorat d'Aden ».

Nommé « conseiller-résident » auprès des sultans de Mukalla et Seiyun, il voyagea dans des contrées sauvages, toujours assisté de sa femme, Doreen Ingrams. Mais il fut accueilli aussi dans des cités à gratte-ciel de boue séchée et

dans des palais où habitent de riches Seiyids et, notamment, des marchands multimillionnaires enrichis à Singapour ou Java et revenus prendre une retraite dorée au pays de leurs ancêtres.

Le récit qu'on va lire, extrait des notes de voyage d'Harold Ingrams, commence au moment où la caravane, partie de Mukalla sur la côte — où le régent sultan Salim l'a munie d'une escorte bédouine commandée

par Saïd, sympathique joueur de flûte, arrive dans la vallée profonde (wadi) de Dou'an, près de la ville du même nom. Elle atteindra ensuite Shibam, Seiyun et Tarim. Harold Ingrams sera le PREMIER EUROPEËN pénétrant en pays Sei'ar, où les guerres de tribus persistent encore à ce moment.

Ce récit est précédé d'un bref commentaire géographique et historique sur l'Hadramaut, « pays de la Genèse ».

## I. — LE PAYS DE LA GENÈSE

Le pays vers lequel nous avons fait route a été longtemps, à mes yeux, le plus ancien du monde. Il se peut qu'à strictement parler ce ne soit pas exact, mais, depuis que j'en suis revenu, cette impression n'a fait que se fortifier en moi.

A contempler l'immensité de ses plateaux arides et ses abîmes terrifiants, profonds, abrupts, j'avais l'impression de me trouver seul au sommet du monde des tout premiers âges. Au risque de me laisser ramener assez loin en arrière, j'aime à croire que cette terre n'a probablement guère changé depuis que les dernières périodes glaciaires ou pluviales l'ont ainsi sculptée ; car la Nature n'a guère tenté de l'habiller de ces couleurs tendres sur lesquelles nos yeux ont coutume de se délasser dans des régions plus favorisées.

Aussi férus que nous soyons de géologie, aussi attachés à la théorie de l'évolution que nous puissions l'être, lorsque nous pensons aux commencements de notre monde, le souvenir du « Livre de la Genèse » nous vient automatiquement à l'esprit. Or, dans l'Hadramaut, la Genèse est toujours présente. Lorsque je me trouvais pour la première fois sous le firmament au sommet des arides hauteurs éocènes des steppes de l'Hadramaut, les paroles bibliques me revinrent à l'esprit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »



L'auteur est assis entre sa femme et son ami Hassan, d'origine persane, qui a tenu à l'accompagner dans son voyage et dont il sera question à plusieurs reprises dans le récit. Le paysage (région de Darfat) donne une idée des régions arides parcourues en dehors de la zone plus fertile des wadis.

Voici une porte dans un mur d'enceinte, telle qu'on en voit communément à l'entrée des villes de l'Hadramaout.



### Légende et histoire.

Dans l'Hadramaout, on vit au beau milieu de la Genèse; exactement comme si les Bédouins avaient entrepris d'y monter l'histoire de la création et du peuplement du monde.

Après nous avoir dit qui étaient les fils de Jectan, la Bible s'abstient de préciser ce qu'il en advint.

En fait, le premier historien venu vous dira, s'il est sérieux, que tout cela est absolument légendaire; le spécialiste de la mythologie prétendra que je ne l'ai pas exposé avec tout le sens critique désirable, ni même d'une façon exacte. L'historien affirmera qu'à la lumière des inscriptions relevées en Arabie méridionale la légende et la tradition sont apparues comme étant dénuées de fondements. Le mythologue vous fera peut-être remarquer que, même si vous identifiez l'île de Socotora comme étant l'« Ile des Bienheureux », l'histoire du Déluge n'est qu'une interpolation introduite dans l'épopée de Gilgamesh. Mais ce qu'ils peuvent penser et déclarer n'a aucune importance du moment où vous vous rendez compte que les géants étaient les ancêtres de ce peuple; que tous ces Arabes le croient et qu'il est extrêmement important, à leurs yeux, d'être les descendants de Jectan.

C'est, de loin, beaucoup plus important que les vérités oubliées que sont les anciens royaumes d'Ausan, de Cataban, de Saba, d'Himyar, de Reidan avec leur trinité, oubliée elle aussi, de Sin, de Shems et d'Athtar, et leur langue qui a sombré également dans l'oubli. Ce qu'ils ont construit existe encore et tient toujours; c'est l'œuvre des fils d'Ad, qui lui-même vécut 1 200 ans et engendra 4 000 fils et filles.

« Et lorsque les fils d'Ad eurent disparu »,

*me dit l'historien de l'Hadramaout, « on vit surgir dans la vallée les fils d'Hadramaout, lui-même fils de Catan (Hazarmaveth, fils de Jectan). Il s'appelait en fait Amr, mais on l'avait surnommé Hadramaout, ce qui signifie « La mort est présente », en raison des temps troublés où il vécut. »*

Survinrent alors les tribus de Kinda, descendant, par Kahlan, de Ya'aroub, frère de Hazarmaveth. Les tribus d'Hadramaout et

de Kinda se battaient constamment, mais finalement ce furent celles de Kinda qui l'emportèrent, et les tribus d'Hadramaout devinrent des Bédouins. Les rois Kinda régnèrent pendant de nombreux siècles jusqu'à l'arrivée de l'Islam. Le prophète Allah envoya une mission qui réussit à convertir les tribus de l'Hadramaout sans effusion de sang. Mais le pays ne prit pas goût aisément à la nouvelle foi, et il se produisit plusieurs rechutes dans l'erreur avant qu'elle ne fût fermement assise.

### La sanglante histoire du sultan Mansour.

Après la période des Abbassides, la région de l'Hadramaout fut indépendante jusqu'au moment où elle fut occupée, ainsi qu'Aden, par les tribus du Yémen. L'Hadramaout reconquit son indépendance. Puis il y eut une nouvelle période de domination yéménite et deux dynasties Yafa'i, dont la dynastie actuelle des Qu'aitis.

En 1830 de notre ère, le sultan Mansour, qui était un Kathiri et n'avait pas d'argent, jugea bon de vendre la moitié de sa ville de Shibam aux Yafa'is de Qatn. Eux et lui gouvernèrent ensemble la ville. A l'occasion de l'Aïd el Fitr, des Yafa'is allèrent rendre visite à leurs parents à Qatn, et le sultan Mansour tua tous les Yafa'is qui étaient demeurés à Shibam, en déclarant que le pays lui appartenait. C'est ainsi que commença un conflit sanglant.

Finalement, une autre tribu, les Seiyids, furent invités à arbitrer ce conflit. Ils décidèrent que chacun des antagonistes devait posséder la moitié de Shibam.

Mais le sultan Mansour n'était pas satisfait. Il prépara une maison pour y donner un festin, disposa de la poudre à canon dans l'immeuble et invita alors les Yafa'is à dîner, y compris les

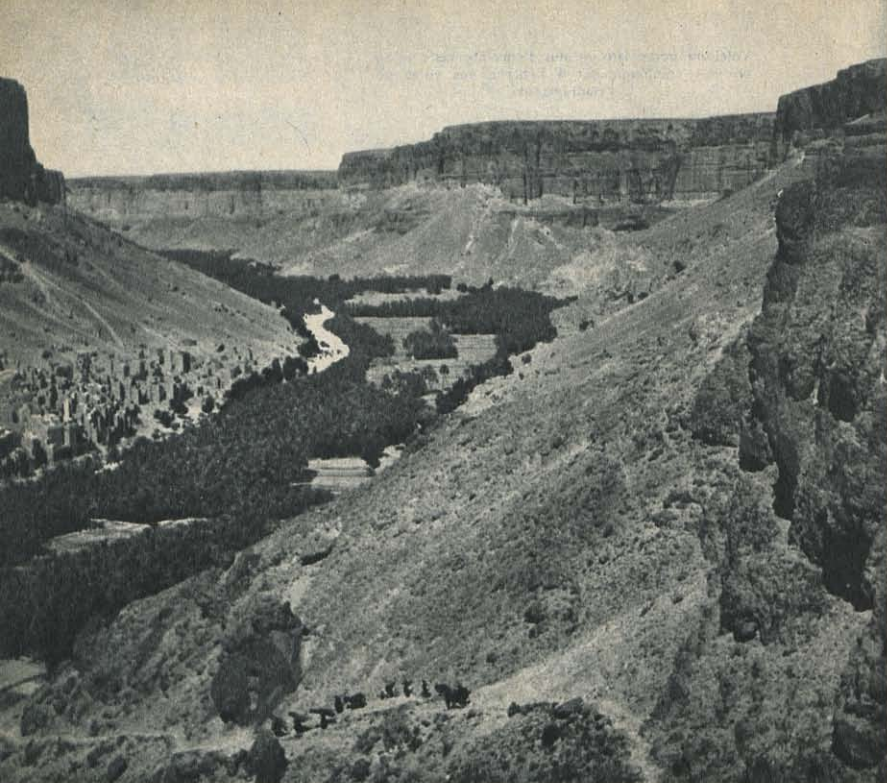
trois fils d'Omar ben Aouad, officier du Nizam indien d'Haiderabad, et leurs esclaves. Toutefois, ceux-ci furent avertis de ce qui les attendait; aussi l'un des fils envoya-t-il un message pour s'excuser, disant qu'ils venaient de recevoir de bonnes nouvelles de leur père et qu'ils fêtaient cet heureux événement. Cela ne l'empêcha d'ailleurs pas de dépêcher, à diverses reprises, au festin de petits groupes de Yafa'is, qui mangèrent rapidement et prirent congé en s'excusant.

Ils invitèrent ensuite Mansour chez eux. Il s'y rendit seul, et ils lui coupèrent la gorge.

Puis ils massacrèrent tous les Kathiris qu'ils purent trouver jusqu'à ce que toute la localité fût entièrement Qu'aiti.

### L'antique épopée de l'encens.

Telle est, en bref, l'histoire de l'Hadramaout. Elle abonde en épisodes romanesques et dramatiques, mais laisse de côté l'épopée commerciale de l'encens, les épreuves subies par les caravanes qui amenaient les résines parfumées de Cana et de l'intérieur du pays jusqu'à Sabota ou à Shaboua et, de là, les



Vue du wadi Dou'an, prise d'Aquaba : vallée profonde encaissée entre deux falaises presque à pic. Elle est relativement fertile, et l'époque des inondations est accueillie comme une bénédiction. Au premier plan : semblables à une théorie de fourmis, des femmes faisant la corvée de bois.

transportaient vers le nord. Écoutez ce qu'en dit Pline :

« Une fois accompli le ramassage, l'encens est transporté à dos de chameau à Sabota, ville où il est introduit par une seule porte, qui reste spécialement ouverte à cette intention. Le simple fait de s'écarter de la grand-route au cours du transport est considéré par la législation comme un crime puni de mort. Là, les prêtres en prélèvent le dixième, non pas en poids, mais en longueur, en l'honneur de leur dieu appelé Sabis; en fait, il est interdit de disposer de l'encens tant que ce prélèvement n'a pas été effectué. Cette dîme sert à couvrir les dépenses publiques, car le dieu régale généreusement tous les étrangers qui ont effectué un parcours d'un certain nombre de journées pour venir jusque-là. L'encens ne peut être exporté qu'en passant par le pays des Gébânites, et c'est la raison pour laquelle il faut également verser une certaine redevance à leur roi.

» De plus, certaines parts de l'encens mâle doivent être données aux prêtres et aux secrétaires du roi; en outre, les gardiens de l'encens, les soldats qui sont de faction tout autour, ceux qui sont postés à la porte de la ville et divers autres fonctionnaires touchent également leur part. Enfin, tout le long du parcours, c'est de l'eau qu'il faut acheter ici, du foin ailleurs; le prix du logement qu'il faut acquitter à toutes les étapes, sans compter diverses taxes et des droits d'entrée variés. Il s'ensuit que la dépense s'élève, pour chaque chameau arrivant sur la côte de la Méditerranée, à 688 deniers. Outre tous ces frais,

il y a encore certaines redevances à verser aux fermiers des impôts de notre empire. »

#### La structure sociale.

On peut voir, d'après ce texte, que l'Hadramaut de cette époque-là avait une organisation très voisine de celle qu'il a aujourd'hui, sans son encens. Les cheiks continuent de percevoir leurs taxes et leurs droits d'entrée toutes les fois que les caravanes chargées de marchandises traversent leur territoire.

Plus tard, dit-on, des rois chrétiens régnèrent au pays des wadis et, parmi eux, on compte notamment Imroul Keis, fameux poète guerrier dont les œuvres sont pleines d'allusion au pays wadi.

Aujourd'hui, la structure sociale de la région suffit à retracer l'histoire de ce territoire. Les membres des actuelles tribus sont les descendants de Jectan. Ils ont vécu sur cette terre et en ont été les maîtres tout au long des siècles. Ils sont guerriers, cultivateurs, chameliers, nomades ou sédentaires. Entre le troisième et le sixième siècle de notre ère, les Abyssins envahirent l'Arabie méridionale; en l'an 570, ils furent à leur tour subjugués, et ceux qui restèrent devinrent les Subiens actuels, les serfs, la classe inférieure entre toutes.

L'esclavage a certainement prévalu dans le pays depuis les temps les plus reculés, presque aussitôt que les Hadramites apprirent à gagner l'Afrique en bateau. On y amena des esclaves sans aucun doute, mais, comme ces esclaves étaient introduits dans le pays par les maîtres de l'heure, ceux-ci demeurèrent dans l'échelle sociale à un rang supérieur à celui des Subiens qui étaient des envahisseurs vaincus.

En l'an 844 de notre ère, survint Ahmed ben

'Isa el Mohajir, ancêtre de tous les Seiyids, descendants du prophète en personne et d'Ismaël, fils d'Abraham. Les Seiyids (et, dans une certaine mesure, les cheiks) constituent la caste ecclésiastique et détiennent une position analogue à celle de l'Église dans l'Europe médiévale. Ils ne règnent pas par la force des armes, mais par la vertu et le prestige de leur fonction sacerdotale et de leur origine sacrée. Avec Ahmed ben 'Isa survinrent les bourgeois qui, tout comme ceux de l'Europe médiévale, forment une classe très fermée et sont organisés au sein d'une sorte de système de corporations. En dernier lieu, apparurent les Yafa'is, groupés eux aussi en tribus, population de conquérants qui n'est pas originaire du pays.

## II. — DANS LE WADI DOU'AN

Au mourabba'a (gîte d'étape) de Ba Khabar, nous fûmes accueillis par une délégation ayant à sa tête Saïd ben Awadh bin Umar Ba Surra, qui était venue de Dou'an pour nous souhaiter la bienvenue. Après une brève conversation, nous reprîmes notre route et ne tardâmes pas à apercevoir les premiers signes annonciateurs de la ville : de blancs piliers qui indiquent les limites à l'intérieur desquelles les Bédouins ne peuvent pas se razzier mutuellement.

### Des cités fantastiques au pied de la falaise.

Mais, pendant plus d'une heure encore, après la rencontre de nos hôtes, nous traversâmes le même paysage monotone, sans découvrir la moindre autre trace de vie sédentaire. Le pauvre Saïd (1) n'allait pas bien, et sa flûte demeurait silencieuse. Il ne se plaignait pas, ne demandait rien, mais je le vis à plusieurs reprises courir devant nous et se coucher ensuite comme un bête malade, pelotonné dans son manteau, sous l'ombre parcimonieuse de quelque buisson épineux. A contre-cœur, il acceptait d'être pris en croupe pendant un bref instant, mais il ne tardait pas à redescendre et à marcher à pied de nouveau. Soudain, le versant opposé du wadi Dou'an apparut à nos regards, tandis qu'une gorge vertigineuse s'ouvrait presque sous nos pieds. Mettant pied à terre, nous entreprîmes la longue descente du col, appelé Aquabat al Hibil, qui exige une heure et demie.

D'une corniche, ma femme, notre ami Hassan, qui nous accompagnait et moi-même, nous apercevons pour la première fois la vallée proprement dite. A trois cents mètres au-dessous des falaises verticales s'étale comme un fleuve vert sombre de palmiers-dattiers où se mêle le vert plus clair des cultures et des arbres appelés *elb*. De prime abord, nous ne voyons point de maisons. Puis, se découpant sur le fond brun pâle, légèrement roussâtre, des falaises, apparaissent de grands châteaux dont la couleur s'harmonise si bien avec celle du décor qu'ils demeurent invisibles à première vue. Ils paraissent entassés les uns sur les autres, au pied de la falaise d'en face, comme s'ils voulaient essayer d'escalader le versant abrupt. Plusieurs villes s'étendent ainsi à nos pieds : 'Ar Rashid, Khoreiba et 'Aura, avec leurs édifices élevés, pareils aux palais fantastiques des livres de contes, qui semblent se chevaucher.

Pendant un moment, nous contemplons le

(1) Il s'agit du chef d'escorte, et non de Ba Surra. (N.D.L.R.)

spectacle, émerveillés, puis nous poursuivons la descente, d'abord au fond d'une gorge étroite, ensuite au long d'une corniche avec des murailles verticales se dressant au-dessus et au-dessous de nous. Au fur et à mesure que nous approchons du fond de la vallée, la surface de la piste s'améliore, la pente devient moins raide.

Voici maintenant qu'une longue théorie de notables se présente pour nous accueillir ; à sa tête apparaît le cheik Ahmed ben 'Omar ben Ahmed Ba Surra, l'un des gouverneurs.

### Une ville qui dort dans son passé.

Après avoir serré la main de chacun, nous sommes conduits à travers des bosquets de dattiers ombreux, par un chemin qui fait mille détours, jusqu'à une grande étendue en pente, complètement dégagée, au sommet de laquelle se dresse le château du gouverneur. Devant la lourde porte de bois aux sculptures compliquées se tient, pour nous saluer, le cheik Mohammed ben 'Omar ben Ahmed Ba Surra, aîné des deux frères qui gouvernent la province de Dou'an. A travers son château aux multiples coins et recoins, par un dédale d'escaliers et de couloirs, il nous conduit à notre chambre, l'une des plus ravissantes qui puissent être imaginées.

Nulle part ailleurs, dans l'Hadramaout, nous n'avons éprouvé avec intensité l'impression de paix et de calme qui se dégage des profondeurs à la fois ensoleillées et abritées du wadi Dou'an, entre 'Aura et Khoreiba. Au fond de cette vallée, au-dessous pourrait-on dire du niveau du monde, il est bien difficile de se rappeler les hauteurs arides, balayées par le vent, qu'il nous a fallu franchir au cours de notre voyage.

Les nouvelles y ont l'air, en quelque sorte, de tomber du ciel. Ce n'est pas qu'il y en ait beaucoup, mais chaque lettre qui arrive appartient, pour ainsi dire, à tout le monde et constitue un sujet de conversation dans plusieurs vingtaines de foyers. Le sommeil plane sur le pays. Ce n'est pas précisément le genre de sommeil qui règne dans les villages perdus au fond de la campagne, à l'écart des chemins de fer et des lignes télégraphiques. C'est plutôt l'éternel sommeil d'un passé lointain qui n'a jamais connu de réveil.

A part les multiples petites guerres qui ont eu lieu dans la région, il semble en fait que le tout dernier événement palpitant qui se soit produit dans la vallée, ce fut la ruée des torrents, au moment de la décade du Déluge. Il nous donne encore une autre illusion, ce pays. C'est que la descente vers son 'aqaba est l'un de ces escaliers recouverts d'une trappe qui mène aux merveilleux jardins des Mille et une Nuits, pleins de fruits et de friandises qu'on ne trouve pas dans le monde d'en haut.

### Notre château.

L'intérieur des maisons est d'une beauté singulière, surtout quand il s'agit de demeures meublées en pur style arabe. La mode a changé énormément ces dernières années à Dou'an, nous a-t-on dit. Les portes anciennes étaient basses et n'avaient souvent pas plus de 1 m,20 de haut. Les pièces d'autrefois étaient, elles aussi, basses de plafond et sombres. Tout cela s'est modifié dans les intérieurs cossus. Les portes sont hautes tout en demeurant magnifiquement sculptées ; les pièces sont devenues plus vastes et plus hautes. Il est maintenant courant, chez les architectes de Dou'an, de construire des

immeubles avec des appartements ayant chacun son entrée particulière. Plusieurs propriétaires nous ont dit avec fierté que toutes les chambres de leur demeure possèdent une salle de bain attenante.

Au château, la porte de notre petit appartement ouvre sur un étroit couloir garni de tapis, aux murs blanchis à la chaux. A gauche, se trouve une arcade qui donne accès à la salle commune et, au bout du couloir, il y a une petite salle de bain. La salle commune a une vingtaine de mètres carrés et plus de trois mètres de hauteur. Il y a six fenêtres garnies de treillages exquise ment sculptés ainsi qu'une petite fenêtre à vitres ayant la forme d'une vieille lampe arabe et qui s'ouvre beaucoup plus haut. Grâce à ce système, nous bénéficions de beaucoup de lumière sans être aveuglés par la réverbération. Les murs sont blanchis à la chaux et, de chaque côté de l'entrée, une porte au lourd chambranle sculpté donne sur un placard où l'on pend les fusils, les cartouchières, les vêtements. Ces portes sont garnies de clous de fer de cinq centimètres de diamètre dont la tête a été polie pour donner l'apparence de l'argent.

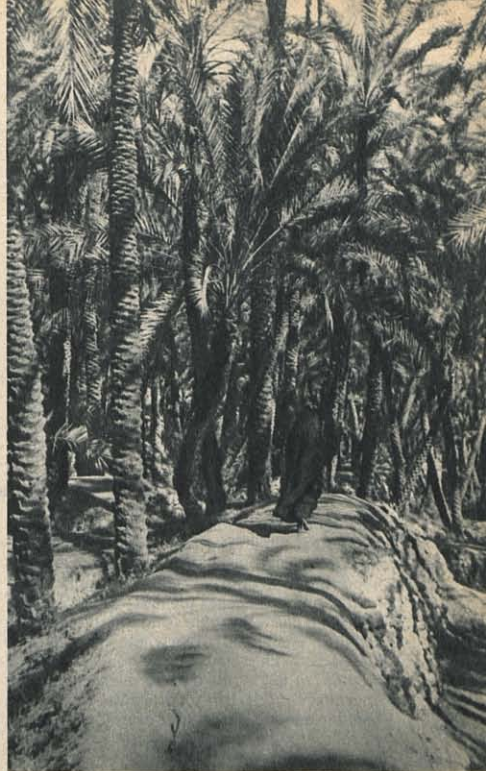
Le plafond est constitué par un bel ensemble de lattes disposées en brin de fougères et grossièrement taillées dans du bois de dattier demeuré à l'état brut. Les poutres, en bois d'elb sculpté, sont soutenues par quatre piliers carrés de même bois surmontés d'un vaste chapiteau. Entre trois de ces piliers, on a fixé vers le haut des perches de bois brut sur lesquelles on étend les vêtements. Le parquet est garni de carpettes en poil de chameau, à rayures brunes, blanches et noires. Quelques coussins complètent le mobilier.

### Art indigène et bric-à-brac européen.

Comme nous désirons coucher en plein air, on nous donne par la suite, dans le château, un autre appartement pourvu d'une véranda. Mais il nous faut accomplir plusieurs fois le trajet avant de pouvoir nous rappeler toutes les montées et les descentes, tous les tours et les contours qu'il est nécessaire de parcourir avant d'y accéder. La chambre à coucher de ce nouvel appartement possède une belle arcade mauresque aménagée dans un écran de bois d'elb sculpté et piqué de gros clous argentés. De chaque côté de la porte, on a prévu un petit renforcement dans l'écran pour y mettre des livres. Je remarque, entre autres ouvrages, l'histoire de Tabari.

Des tapis persans recouvrent le plancher. Le lit de cuivre est garni d'une couverture ornée d'un lion rouge, motif décoratif qui semble très répandu par ici, car nous le retrouvons à maintes autres reprises. Dans un coin, se dresse un grand bahut sculpté en bois de sissum incrusté de motifs de cuivre ouvragé, meuble de facture indienne, mais qu'on appelle généralement de nos jours « coffre de Zanzibar ». J'ai d'ailleurs eu l'occasion d'en voir par ailleurs de remarquables copies effectuées par des artisans locaux. La présence de grands meubles de ce genre, dans l'Hadramaout, constitue pour nous une source intarissable d'émerveillements, car il a fallu les transporter tous, par monts et par vaux, à dos de chameau.

A Dou'an, certaines pièces sont de véritables étalages. Les propriétaires, à vrai dire, paraissent reconnaître que la façon dont elles sont décorées n'est pas du meilleur goût, mais ils expliquent qu'ils les aiment ainsi. Les murs sont recouverts de tout un bric-à-brac d'objets en cuivre à bon marché, de chromos,



Palmiers-dattiers dans le wadi Dou'an. Ils poussent à l'abri du vent qui règne en haut, sur les falaises.

de batteries de cuisine, de tasses et de soucoupes du genre « Souvenir du Tréport », de plateaux d'étain et de cuivre, de récipients de verre, de cafetières, de lampes, de chasse-mouches, de poêles Primus et de bouilloires.

### Les riches « retraités » de Dou'an.

Du haut du toit, sur lequel nous couchons désormais, nos regards plongent fort loin dans le wadi, et, au lever du soleil, les leurs de l'aurore se laissent glisser le long de la muraille abrupte du wadi et viennent illuminer le haut des maisons, puis les palmiers et les jardins qui se trouvent plus bas. C'est alors que retentit l'appel du muezzin à la prière que renvoient en écho les murailles du wadi comme elles le faisaient il y a plus de mille ans et bien auparavant, quand les prêtres de Sin, de Shems, d'Athtar invitaient les fidèles au culte.

Dou'an est une ville très ancienne. On y a trouvé des vestiges provenant des Himyarites et on nous y a montré certains ouvrages qui leur sont attribués tout en haut de la muraille septentrionale. On a pensé que le « Thabane » de Ptolémée, par 35° 40' de longitude et 16° 20' de latitude, était peut-être Dou'an, et il est encore plus certain qu'on puisse y voir le Thoani de Plin. Dou'an est aujourd'hui un lieu de retraite où ses riches habitants viennent se reposer, loin de l'agitation du monde. Mais il y règne une atmosphère de l'ancien monde, et, bien que ses notables aient beaucoup voyagé, leurs belles demeures et leur hospitalité sont purement arabes.

A Dou'an, on rencontre des gens qui ont de grosses affaires commerciales à Aden, à Port-Soudan, en Abyssinie, à Java et en Égypte. Mais, dans la ville même, il n'y a aucune possibilité de faire des affaires et de gagner de l'argent, et il n'y a aucun produit d'exportation, si ce n'est le fameux miel de

luxe. Les riches y introduisent de grosses sommes d'argent pour embellir leurs demeures et pour entretenir leurs jardins. Les dattiers se vendent de 50 à 75 livres sterling le pied, soit bien au-dessus de la valeur économique qu'ils peuvent éventuellement atteindre. Ce ne sont plus que des intérêts exclusivement sentimentaux qui permettent aujourd'hui à la ville de tenir encore.

L'émigration constitue le principal trait caractéristique de l'Hadramaout, et il est intéressant de remarquer que chaque colonie d'autochtones installée à l'étranger se rattache toujours à une ou plusieurs régions bien déterminées de l'Hadramaout. Dou'an a surtout des relations avec la mer Rouge, mais la principale colonie d'Hadramites à l'étranger se

trouve aux Indes néerlandaises, où l'on en compte environ 70 000, pour la plupart originaires de l'Al Kathir. Ils font surtout le commerce des batiks et des sarongs. A Singapour, la colonie hadramite est surtout originaire de Tarim et de Seiyun. Elle est peu nombreuse, mais extrêmement riche. Elle s'intéresse presque exclusivement aux transactions immobilières. Au Kenya, au Tanganyika et à Zanzibar, on compte de nombreux Hadramites originaires de Shihir, ainsi que de la tribu des Tamimi et des tribus du Hajr, mais en général leur richesse est bien inférieure à celle de leurs compatriotes installés aux Indes néerlandaises. Il y a, parmi eux, quelques petits commerçants, mais la plupart sont des travailleurs manuels.

### Visite au harem.

Le lendemain matin de notre arrivée, ma femme est allée faire une visite au harem de Ba Surra. Elle s'assit par terre, au milieu de nombreuses femmes portant de longues robes noires enjolivées, par devant, au moyen de multiples carrés de soie rouge, jaune et verte cousus ensemble. Elles étaient coiffées d'écharpes de soie orange nouées sous le menton, et la plupart d'entre elles avaient les cheveux coupés très courts. Ma femme fut bombardée de questions et examinée de près, car elle était la première Européenne qu'elles eussent vue.

— Est-ce que le voyage ne vous a pas paru très fatigant ?

Cette question, toutes la lui posèrent, car aucune d'entre elles n'était jamais sortie du wadi et il leur semblait extraordinaire qu'une Occidentale soit tombée au milieu d'elles du haut des jols. Des amies arrivèrent des maisons voisines, et, au milieu de multiples tintements de bracelets, se mirent à baiser les mains à la ronde. Elles apparaissaient ornées de colliers, avec des anneaux passés dans le

nez, dès qu'elles avaient ôté leur manteau de soie noire et dénoué l'étoffe noire percée de fentes pour les yeux qui leur couvrait le visage comme un masque de domino.

Elles tâtèrent les vêtements de ma femme, lui demandèrent ce qu'elle portait dessous et pourquoi elle n'arborait aucun bijou. Lorsque ma femme leur eut expliqué qu'elle n'emmenait jamais la moindre parure en voyage et se contentait de porter les vêtements les plus simples et les plus pratiques, ces dames reconnurent que c'était, en effet, tout à fait raisonnable. La maîtresse de maison la prit par la main et lui fit visiter les appartements des femmes, constitués par de nombreuses petites chambres pareilles aux cellules d'un couvent, à peine meublées de tapis et de coussins. Ces chambres étaient reliées entre elles par des couloirs extérieurs ; ce qui faisait qu'on avait peine à imaginer que toutes ces chambres se trouvaient dans la même maison. La cuisine était vaste et bien aérée. Dans un coin, plusieurs femmes brassaient le contenu d'un énorme chaudron où cuisait le dîner.

### Où l'on évoque Noé.

Pendant le restant de la matinée, Ahmed, le plus jeune des deux frères gouvernant la province, nous emmena faire une promenade. Tandis que nous descendions du château vers 'Aura, je fus frappé à plusieurs reprises par l'impression accablante produite par les énormes falaises qui nous enserraient.

— Cela me paraît extraordinaire, dis-je, de voir tous ces gens vivre dans le lit d'une rivière. N'avez-vous pas parfois de grandes inondations ?

— Il y a bien longtemps qu'il n'y a pas eu de grosse inondation, répondit Ahmed. Pas depuis trois ou quatre cents ans. Le wadi fut inondé à partir de Rehab, et quatre mille dattiers furent emportés par les eaux.

— Les flancs du wadi sont si nettement découpés qu'on les croirait creusés d'hier.

— Oh ! non. Cela se passa au temps de notre ancêtre Noé. L'eau recouvrit toute la terre. Noé et sa famille construisirent un grand bateau où ils vécurent tant que dura l'inondation. Lorsque les eaux commencèrent à se retirer, elles formèrent d'énormes fleuves : c'est de cette façon-là que se créèrent nos wadis, et c'est pourquoi vous y avez trouvé ces coquillages marins dont vous m'avez parlé.

A entendre Ahmed, j'avais presque l'impression qu'il avait assisté personnellement à la dégrue qui suivit le Déluge. D'ailleurs, les wadis semblaient d'origine si récente que cela paraissait tout à fait vraisemblable ! Il nous promena dans des potagers ombragés de dattiers, d'elbs et de citronniers, à travers des plates-bandes soigneusement entretenues de carottes, d'oignons, de tomates, de citrouilles. Nous rencontrâmes fréquemment un dispositif qui piqua ma curiosité. C'était une planche soutenue par une corde à ses quatre coins et suspendue de la sorte entre deux maisons. Ahmed m'expliqua qu'il s'agissait d'un perchoir permettant aux volailles de se tenir hors d'atteinte des renards qui errent la nuit.

### Controverse sur le sexe des abeilles.

A notre retour au château, il nous montra une ruche, sorte de gros tuyau emboîté dans la muraille et composé de tronçons circulaires de trente centimètres de diamètre. A l'extérieur, on a ménagé un petit trou par lequel les abeilles entrent et sortent.

— Les abeilles, dit Ahmed, ont un **ab** (un père). Parfois, un nouvel **ab** se manifeste ; il quitte la ruche et s'en va un peu plus loin, suivi d'un certain nombre d'abeilles. Alors on prend une natte ; on en fait un rouleau pareil à une ruche et, après avoir bouché une des extrémités, on répand à l'intérieur un peu de ce parfum qu'utilisent les femmes. On se rend alors à l'endroit où est allé le nouvel **ab** avec ses compagnes. On le saisit doucement entre les doigts (il ne pique pas) et on l'enferme dans une de ces petites cages... (Ce disant, il me tendit une petite cage de bois pareille à un œuf à thé.) On introduit alors la cage à l'intérieur du rouleau formé par la natte.

» Quelqu'un se charge, par ailleurs, de frapper à coups redoublés sur un plateau de cuivre ou d'étain. Les abeilles quittent alors l'endroit où elles ont formé un essaim et vont retrouver leur **ab**. Il suffit ensuite de transporter les abeilles près d'une ruche ; d'y introduire

Doreen Ingrams à côté du gouverneur Ba Surra et de ses fils, devant le château de Masnaa ; le poignard est de rigueur, dans son étui courbe richement orné.







D'autres jeunes enfants de la famille de Ba Surra, qui ne paraissent guère se soucier d'élégance vestimentaire.

l'ab enfermé dans sa cage, et les abeilles se précipitent aussitôt dans la ruche sur les traces de leur ab.

— Ma foi, fis-je, c'est exactement de cette façon qu'opèrent les apiculteurs en Angleterre. Quand j'étais enfant, j'avais coutume de taper sur un plateau pour aider mon père lorsqu'elles essaïaient. Lui aussi avait l'habitude d'asperger de parfum ses abeilles. La seule différence, c'est que l'ab, nous l'appelons la reine ; car c'est elle la mère de toutes les abeilles. Nous la mettons aussi dans une cage.

Mais c'était là quelque chose que Ba Surra ne parvenait pas à comprendre.

— Mais c'est le chef, fit-il observer. Avez-vous jamais entendu parler d'une femme qui aurait ainsi commandé à toute une armée ?

— Oui, répondis-je, mais vous savez bien que les enfants suivent toujours leur mère. La seule chose extraordinaire, c'est que cette mère-là puisse avoir de si nombreux enfants.

» Chez les abeilles, ce sont les femelles qui ont le plus d'importance. Il est reconnu que toutes les abeilles qui recueillent le miel sont des femelles, mais elles ne se reproduisent pas.

— Pourtant ce sont des soldats, riposta mon interlocuteur, puisqu'elles ont des épées, des dards pour piquer. Les abeilles femelles sont de plus grande taille et ne piquent pas.

— Nous, nous pensons que ce sont des mâles, fis-je. Le plus fort d'entre les abeilles mâles épouse la reine, qui le tue ensuite. Les ouvrières tuent les autres.

Pour lui, c'était là vraiment une conception révolutionnaire. Je pouvais suivre son raisonnement dans son esprit.

— D'ailleurs, ajoutai-je, il y a des tribus dans d'autres régions du monde où ce sont les femmes qui font la guerre.

Ahmed était trop poli pour me contredire. Il hochait la tête pour manifester son incrédulité.

### Gratte-ciel au village.

Nous passons l'après-midi à faire des visites ; la première est pour Ar Rashid, à la maison

Un charmant patriarche, le Mansab de Meshhed. Sidi Ahmed ; devant lui, son tambourineur monté.

des Bazaras. Le principal membre de cette famille à Dou'an, Mohammed ben Ahmed Ba Zaid Bazara, était venu nous chercher à Masna'a. Nous chevauchons parmi les palmiers-dattiers dont les feuillages projettent des ombres pareilles à de la dentelle sur le chemin.

Tout le village d'Ar Rashid est dehors pour assister à notre arrivée. Il y a des têtes à toutes les fenêtres. D'une fenêtre d'un premier étage, au-dessus de notre chemin, il y a même une chèvre qui se penche avec curiosité pour nous dévisager ! Les femmes et les enfants se tiennent de chaque côté de la piste, parmi les bosquets de palmiers et, au fur et à mesure que nous avançons, ils courent plus loin, en quête d'un nouveau poste d'observation et nous regardent à la dérobée, de derrière les troncs des dattiers.

On nous introduit dans une jolie pièce ornée de tapis persans et de gros coussins garnis d'étoffes de couleur. Du café, du halwa, des biscuits et des gâteaux constituent la première partie du goûter. Puis, comme chez Ba Surra, on nous apporte du miel, d'adorables rayons dorés de forme ronde, qui sont presque trop beaux pour être découpés et mangés.

C'est le moment où l'on récolte le miel. Pendant toute la journée, on nous présente de ces ravissants rayons. Aussi délicieux que soit ce nectar, nous ne pouvons tout de même pas en absorber toute la journée, surtout sans rien d'autre pour le « faire passer ».

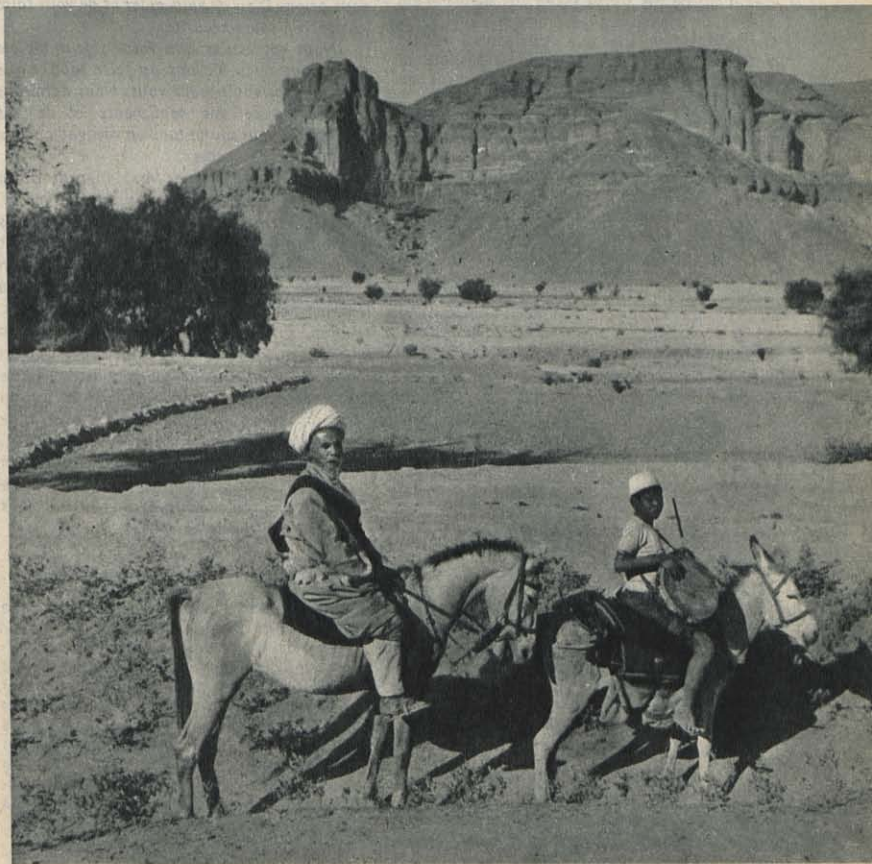
— Vous ne savez donc pas comment le manger ? nous dit Bazara. Prenez une cuil-

lerée de miel, plongez-la dans votre verre d'eau et après, vous verrez !

D'Ar Rashid nous nous rendons, toujours en selle, à Khoreiba pour un nouveau goûter avec Seiyid Hamed ben 'Alawi al Bâr. Khoreiba est le plus grand des trois villages. Certaines maisons sont énormes. Les rues sont en pente raide, si raide qu'elles semblent parfois très voisines de la verticale. Par endroit, elles sont pourvues de marches et parfois elles vous mènent absolument sous les maisons.

La demeure de Seiyid Hamid est située presque en haut du village. Le maître de maison nous accueille à la porte et se couvre la main d'un châle pour serrer celle de ma femme. Quand, après avoir grimpé maints escaliers, nous parvenons à la magnifique salle de réception située tout en haut de l'immeuble, nous avons presque l'impression d'avoir escaladé la falaise du wadi. Les murs de couleur crème brillent comme du marbre. Ils sont en chaux polie au moyen d'un silex plat, selon une technique que l'on rencontre beaucoup plus communément à Tarim et à Seiyun.

Notre hôte nous sert un goûter monumental comprenant, outre des gâteaux et des biscuits, une grande variété de fruits de conserve, y compris des lichis, fruits que nous retrouvons pour la première fois depuis que nous avons quitté l'île Maurice. (Comme nous lui disons que nous avons déjà eu l'occasion d'en manger et que nous sommes heureux d'en retrouver à Dou'an, il ne manquera pas, dès le lendemain, de nous en faire porter une demi-





Meshhed est une ville relativement récente puisqu'elle a été fondée par le grand-père de Sidi Ahmed, soucieux de pacifier la région. Elle se distingue par de nombreuses coupes.

douzaine de boîtes.) Quand nous avons terminé le goûter, les plateaux encore très abondamment garnis sont passés aux convives de « seconde classe », puis emmenés vers ceux de « troisième classe », cependant qu'un petit garçon qui les voit s'éloigner se hâte de saisir dans ses mains autant de tranches d'ananas qu'elles peuvent en contenir.

Il fait presque noir quand le goûter et les bavardages prennent fin. Mais, avant de nous laisser partir, Seiyid Hamid tient à nous faire faire le tour du propriétaire. Épreuve ahurissante. Tous les appartements sont pareils et chaque pièce est pleine d'ornements innombrables où nous sommes invités à choisir ce qui nous plaît. Notre hôte nous montre sa propre chambre à coucher, celle de son fils, et encore bien d'autres chambres à coucher en cours de construction ; tant et si bien qu'à la fin nous avons l'impression d'avoir visité d'un bout à l'autre une immense maison de rapport arabe, à la recherche d'un appartement à louer !

#### Une lettre du sultan Salim.

Une fois achevée la visite de sa maison, Seiyid Hamid tient à nous faire voir une partie du palais voisin, qui appartient à Seiyid Mohammed Ba Haroun. Celui-ci nous avait aimablement confié des lettres d'introduction pour ses amis du Hadramaout. La nuit est tombée avant que notre visite ait pris fin. Nous prenons congé à regret et dégringolons les rues escarpées à la lueur des lampes que portent nos amis. Puis, sous un beau clair de lune, nous remontons en selle pour traverser à nouveau les bosquets de palmiers et arrivons à temps pour le dîner.

Nous trouvons également à notre retour la lettre suivante du régent de Mul-alla sultan Salim :

*« Vous avez quitté nos régions alors que nos pensées sont encore avec vous et que nous nous attristons de toutes les difficultés auxquelles vous vous exposez, tout particulière-*

*ment Mrs. Ingram, en raison des ennuis que vous rencontrerez en cours de route, mais nous prions Dieu de vous aider et de vous faire voyager en toute sécurité.*

*« Nous regrettons que votre séjour ait été si bref que nous n'avons pu faire tout ce que nous aurions voulu pour vous. Nous admirons la noblesse de vos sentiments et de vos manières et vous souhaitons un voyage heureux et couronné de succès.*

*« Nous espérons que Mrs. Ingram a pu voyager avec confort et plaisir à dos de mulet. A votre arrivée à Dou'an, vous trouverez nos fils Mohammed et Ahmed Ba Surra qui sont les représentants de Son Honneur le Sultan à Dou'an et Leisar. Nous leur avons déjà demandé de faire tout pour vous être agréables. Veuillez, s'il vous plaît, les informer de la date à laquelle vous partirez de wadi Dou'an pour l'Hadramaout afin qu'ils puissent écrire au représentant de Son Honneur le Sultan à Shibam pour lui demander d'envoyer une escorte à Meshhed et de préparer votre arrivée.*

*« Pour terminer, veuillez nous tenir au courant de votre santé ainsi que de celle de Mrs. Ingram, cela nous fera plaisir. Nous espérons vous revoir bientôt. »*

#### Le wadi fertile. — Le rakh, « plante-asile ».

Le lendemain, il nous fallut partir comme prévu et nous fûmes de nouveau gênés par l'extrême amabilité de nos hôtes, qui se chargèrent des frais de notre transport jusqu'à Shibam. Désormais, à l'exception d'un bref répit au cours de notre voyage au nord de la principale vallée de l'Hadramaout, nous dûmes errer pendant des semaines dans un monde de wadis, sans jamais voir plus loin que les falaises de ces vallées. Le wadi accidenté s'avérait aussi fertile que le jol (2) nous avait paru aride et stérile.

(2) Jol : région monotone et désertique parcourue auparavant par la caravane.

Le premier jour, nous aperçûmes des signes de vie humaine tout le long du chemin. Les villages se succédaient sur un côté ou l'autre du wadi, et aux alentours de chaque agglomération apparaissaient de nombreuses cultures : dattiers, dourra (*Sorghum vulgare*, sorte de millet géant) et haschisch. Des vaches, des moutons, des chèvres noires et blanches gardées par des femmes paissaient tout le long de notre route, et nous aperçûmes nombre de beaux arbres appelés elbs.

Le voyageur n'avait pas été oublié sur ce parcours, car, à de très brefs intervalles, se dressaient des siqayas et des mourabba'as. Progressivement, le chemin se fit de plus en plus dégagé, bien qu'à maintes reprises nous dûmes chevaucher entre les hauts talus empiérrés des cultures en terrasse. Citons, parmi les villages que nous eûmes l'occasion de traverser, Houdoun, qui tire son nom de celui du fils du prophète Houd, et le village autonome de Boudha (3).

Dans l'après-midi, nous devions pour la première fois observer la présence du rakh (*Salvadora persica*), aliment très répandu des chameaux. Dans cette région, on l'appelle rakh haqq ash Sheikh Saïd (le rakh qui appartient au cheik Saïd), nom qui lui vient d'Amoud ad Din, qui est enterré à Qeidoun, où il est vénéré en qualité de well. Une ziyara a lieu sur sa tombe le vingt-septième jour du Rajab. D'après la tradition, il régna de son vivant sur tout l'ensemble de l'Hadramaout, et d'une façon demeurée obscure, s'intéressa au rakh ; il s'ensuivit que les lieux où poussait cette plante devinrent des refuges, des sanctuaires, pour tous ceux qui se trouvaient impliqués dans de sanglantes vendettas. Il était interdit de se battre à proximité de cette plante. De nos jours, les voyageurs cueillent un brin de rakh et le mettent à leur turban.

Ce soir-là, nous fîmes halte à Sif, localité qui n'a pas la réputation d'être très hospitalière. C'est là que Wrede (4) se trouva contraint de rebrousser chemin ; les Bents (4) pas plus que Van der Meulen n'y furent bien accueillis. A la vérité, ce n'est pas un endroit bien engageant, mais l'accueil que nous y reçûmes ne nous laissa rien à désirer. A notre approche, trois hommes vinrent à notre rencontre et, après avoir mis pied à terre, nous allâmes les saluer. C'était Saïd ben Ahmed Ba Geish, vice-gouverneur, qui était sous les ordres de Ba Surra, et deux notables. A travers un dédale de rues sales, ils nous conduisirent à une grande maison peinte à la chaux appartenant à Saleh ben Mbarek Ba Salouh, où l'on nous indiqua notre chambre à coucher sur le toit.

Ma femme fut invitée à rendre visite au harem, où une dizaine de dames surchargées de bijoux, en robes bleu foncé et écharpes orange, se tenaient assises par terre. La pièce était d'aspect riant, avec un plafond et des piliers de couleurs vives et des murs ornés de

(3) Boudha est la capitale des Amoudis, principale tribu de cheiks du pays. Avant l'arrivée des Seiyids dans l'Hadramaout, les cheiks y exerçaient la principale influence ecclésiastique et ils avaient probablement pris la place d'une hiérarchie antérieure constituée par les prêtres de l'ancienne religion. Aujourd'hui ils viennent, dans l'ordre de préséance, après les Seiyids, mais ils ont à peu près les mêmes privilèges. Ils constituent une classe sociale très respectée, sont plus cultivés que les membres des autres tribus et, en règle générale, ne portent jamais d'armes.

Les Amoudis descendent d'un certain Saïd ben Isa, qui fut célèbre sous le nom de Amoud ad Din (soutien de la religion). Tous les hommes de la tribu des Amoudis portent le titre de cheik, et, à une certaine époque, ils régnèrent en maîtres sur le wadi Dou'an et le Leisar, mais, en 1900, les Qu'atli les chassèrent du pouvoir et ils durent fuir dans les montagnes. Toutefois, ultérieurement ils furent autorisés à revenir à Boudha et dans leurs autres villes dont l'autonomie fut reconnue, bien que la tribu soit effectivement sous l'autorité du Ba Surra de Dou'an.

(4) Voyageurs européens ayant exploré le pays.

poteries et de plateaux. Elles se mirent à l'inspecter et à la tripoter en poussant des exclamations de surprise :

— Pauvre petite ! Regardez-moi comme elle est blanche ! Tenez, partout elle est de la même couleur ! s'écria une jeune dame en relevant les manches de ma femme et en abaissant le col de son chemisier. Est-ce que vous vous servez de savon ?

Ma femme reconnut que c'était vrai.  
— Ah ! firent-elles en hochant la tête d'un air entendu.

— C'est pour ça que vous êtes si blonde ! ajouta une vieille dame. Vous devriez employer de l'huile, comme nous. Alors vous seriez tout à fait comme il faut...

Après le dîner, je descendis dans la salle de réception, où l'on nous avait tout d'abord conduits, afin de faire connaissance avec Seiyid Ahmed ben Hussein ben Haroun al 'Attas, Mansab de Meshhed, dont je venais d'apprendre l'arrivée et pour qui j'avais une lettre d'introduction que m'avait donnée Seiyid Mohammed Ba Haroun. Je trouvai ce vieux gentleman en train de dîner en compagnie de Salih 'Ali, tandis que cinq soldats yafa'is, venus du fort de Husn al Dola, situé à proximité de la ville, étaient assis autour d'un autre plateau.

### Un charmant patriarcho.

Le Mansab est certainement l'un des plus charmants patriarchoes que j'aie jamais eu l'occasion de rencontrer. Le vieillard avait des yeux qui brillaient d'un éclat sympathique et une belle barbe touffue.

— Je suis très heureux de vous voir, me dit-il. Je n'ai jamais compris pourquoi nous n'avons jamais eu d'officier britannique ici, jusqu'à présent. Nous avons bien eu un Hollandais ; pourquoi pas un représentant de notre propre gouvernement ?

Je lui expliquai que, pendant longtemps, à Aden, l'administration avait été à court de personnel :

— Eh bien ! fit-il, ça ne fait rien maintenant que vous voici enfin venu. Je suis précisément venu ici, aujourd'hui, pour essayer de régler à l'amiable un conflit entre divers Seiyids, à Qeidoun. Mais je puis fort bien revenir et m'occuper de cette affaire quand je vous aurai mené à ma propre demeure, à Meshhed.

— Surtout n'en faites rien, répondis-je. Je ne voudrais pas vous voir modifier en rien vos projets à cause de nous. C'est déjà très bien que j'aie pu faire votre connaissance ici.

Il venait de finir de dîner et était en train de se laver les mains. Lorsqu'il les eut essuyées, il me dit :

— Maintenant, je puis vous serrer la main... Si vraiment vous ne voulez pas que je m'en retourne pour vous accompagner, je vais écrire à mes fils, et ils se chargeront de vous accueillir là-bas.

Nous bavardâmes un peu de la politique mondiale, et il se montra particulièrement bien informé de ces questions.

Les soldats yafa'is se tenaient un peu en arrière et nous écoutaient. Je leur demandai de quelle tribu ils étaient originaires.

— Nous sommes tous de l'Ahl as Sa'd, répondirent-ils.

— Ah ! oui, je vois. C'est au-dessous d'Al Qara, fis-je.

Ma remarque aussitôt éveilla leur attention.

— Vous y êtes allé ? me demandèrent-ils.

— Ma foi, j'ai vu le pays du haut d'un avion. C'est un endroit merveilleux, juché au sommet d'un piton rocheux.

Ils étaient ravis de pouvoir parler à quelqu'un qui avait eu l'occasion de n'apercevoir même qu'une faible part de leur pays natal.

— Quand allez-vous en permission ? demandai-je.

— Au bout de quelques années, Inshallah.

Lorsque j'eus souhaité bonne nuit au Mansab, je montai l'escalier. En passant devant la porte du harem, je fus invité à entrer. Ma femme et notre hôte se y trouvaient et, lorsque les femmes m'entendirent arriver, elles se hâtèrent de se couvrir le visage. Je m'assis donc au milieu des dames qui se trouvaient un peu intimidées par la présence du maître de céans, bien que sa femme entretenait une conversation à voix basse avec la mienne, sous son voile bleu. Elles furent surprises de voir que j'étais blanc, moi aussi, et je leur assurai qu'il en était ainsi sur toute la surface de mon corps. Une dame, prenant son courage à deux mains, me demanda pourquoi nous n'avions pas d'enfants.

— Trop de travail ! fis-je.

Réponse malencontreuse qui fut aussitôt soulignée par de petits ricanements dans l'assistance. Sur ce, la conversation se mit à languir ; notre hôte, pour changer de sujet, entreprit de nous montrer quelques photographies encadrées. Sur l'une d'entre elles, son frère se tenait debout près d'un personnage assis qui était le vizir de Shérif Hussein. Il me dit qu'il connaissait Philby (5) et avait

(5) Fameux agent anglais d'Arabie. (N. D. L. R.)

voyagé avec lui. Nous restâmes à parler jusqu'à une heure fort tardive. Sur quoi, nous souhaitâmes bonne nuit et nous rendîmes sur le toit pour y dormir.

### Calvacade.

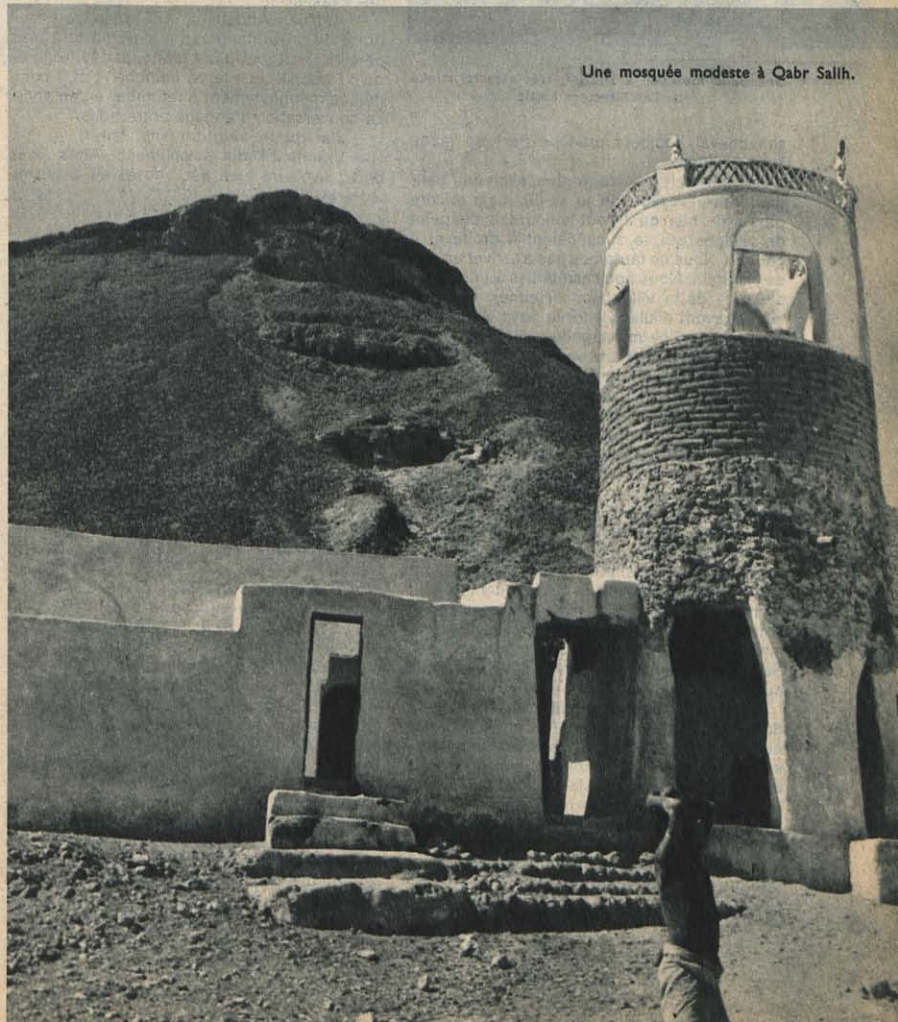
Nous fîmes nos adieux le lendemain matin, en dehors de la ville, où nous avaient accompagnés notre hôte, le représentant Qu'aiti, les soldats yafa'is dont j'avais fait la connaissance la veille et divers autres notables.

— Venez maintenant, formons un groupe d'adieux, dit le vieux Seiyid Ahmed en prenant ma femme par la main.

Et c'est ainsi qu'il se tint au milieu de nous, à l'instar du patriarcho bienveillant entouré de toute sa progéniture, ce qui d'ailleurs était précisément son cas.

Comme nous devons suivre le même trajet que lui sur une petite distance, il nous accompagna, monté sur un cheval gris pourvu d'une selle européenne et précédé par un gamin monté à dos d'âne et qui tapotait un grand tambourin. Ce matin-là, il avait arboré sa grande tenue et portait une écharpe rouge, insigné de ses fonctions. Nous cheminâmes ainsi pendant un petit moment, formant comme une cavalcade de cirque, tandis que les gens abandonnaient leur travail dans les champs pour venir nous regarder passer et baiser la main de Seiyid. Arrivés en vue de Qeidoun, nous mîmes pied à terre pour faire nos adieux, et le vieux monsieur s'éloigna sur

Une mosquée modeste à Qabr Salih.





Une belle mosquée à Shibam, très caractéristique de l'architecture locale.

son cheval, toujours précédé par son jeune tambourinaire.

Le **wadi** était beaucoup plus large que pendant notre voyage de la veille, mais encore plus aride, bien qu'il y eût toujours un chaplet de villages qui se succédaient à droite et à gauche. Nous ne tardâmes pas à arriver en vue de Hajarein. Nous nous arrêtâmes à une faible distance de la ville pour déjeuner tranquillement avant d'aller visiter le pays. Juché sur une sorte d'îlot montagneux, Hajarein avait l'air très impressionnant vu de loin ; mais c'est la distance qui lui confère ce charme, car la ville elle-même est effroyablement sale.

Hajarein est la dernière ville de la province du Dou'an ; elle marque la limite de la juridiction de Ba Surra. Mais le territoire soumis à l'influence du Dou'an dépasse de beaucoup les deux **wadis** qui se trouvent sous l'autorité directe du Qu'aiti. C'est une province bien administrée et l'on y sent partout la poigne des gouverneurs. L'une des raisons pour lesquelles ils sont si puissants, c'est qu'ils ont également le titre de « Mouqaddams », ou « chefs » des grands Seibani Zei, nom donné à trois confédérations de tribus de l'Hadramout qui ont des chefs particuliers. Les Seibani se trouvent étroitement alliés et soumis aux Qu'aiti.

C'est dans l'embrasement d'un crépuscule doré que nous parvenons à Meshhed. Les derniers rayons du soleil se dissipent peu à peu sur les murailles. Il fait nuit quand nous arrivons à la demeure du Mansab où des préparatifs ont été faits pour nous accueillir. Ses fils nous souhaitent aimablement la bienvenue et nous installent sur la terrasse pour y dormir. Nous bavardons, nous dinons et ne tardons pas à nous mettre au lit.

Nous comptons trouver à Meshhed les autos qui devaient nous emmener à Shibam. On nous avait dit à Hajarein qu'elles étaient arrivées, mais, à Meshhed, point de voitures. Le lendemain matin, elles ne sont pas encore là. Sans nous en inquiéter pour l'instant, nous entreprenons d'explorer la localité, convaincus que nous serons à Shibam (à deux heures d'auto d'ici) dans la soirée.

Après le petit déjeuner, je bavarde avec Mohammed, cependant que ma femme s'en va rendre visite aux dames. Je lui dis à quel point Meshhed me paraît beau, vu de la terrasse, avec ses multiples dômes, et je lui demande l'âge de la ville :

— Elle est toute récente, m'assure-t-il. C'est mon grand-père qui l'a fondée. Il y avait sans cesse des pillages et des razzias dans cette partie du **wadi**. Il s'y rendit donc et y fit construire une maison afin de pouvoir pacifier la région. Il appela l'endroit Meshhed, c'est-à-dire le « lieu témoin ». C'étaient les Sei'ars qui causaient le plus de difficultés, comme c'est encore le cas aujourd'hui ; mais mon grand-père avait beaucoup d'ascendant sur eux et n'importe qui peut se promener la canne à la main dans leur pays. Meshhed est l'une des rares localités où les Sei'ars osent se montrer. Tenez, il y en a même deux en ce moment qui sont arrivés pendant la nuit.

Il me promet de me les faire rencontrer ultérieurement, et, dans l'intervalle, un vieillard originaire de Hajarein entre. Son arrivée jette un froid ; de toute évidence, c'est le traditionnel « raseur ».

— Afif ben Abdulla al Afif, annonce-t-il en guise de présentation, et il s'assied tout près de moi. Il est tout à fait blanc, par suite de ce qu'on appelle la « lèpre blanche », et il commence manifestement à retomber en enfance. La conversation s'engage entre nous.

— J'ai quatre-vingt-un ans, fait-il.

— Vraiment ! dis-je poliment. Alors vous devez avoir vu bien des choses au cours de votre existence.

#### Étrange dialogue et étrange histoire.

C'est là, précisément, la remarque sur laquelle sautent avec empressement tous les raseurs.

— Ah ! oui, observe-t-il. Je me rappelle avoir déjà vu un autre Anglais et sa femme ici. (C'étaient probablement les Bents.) Vous êtes de Londres ? ajoute-t-il.

— Ma foi, quand je suis en Angleterre, j'habite à Londres la plupart du temps, mais c'est d'une autre ville que je suis originaire.

— De Cardiff ?

— Non, pas de Cardiff. Mais j'y suis allé pendant la guerre, à Cardiff.

— Alors, si vous n'êtes pas de Londres, s'écrie le vieux, vous ne pouvez être que de Cardiff !

— Pourquoi ? Il y a bien d'autres villes en Angleterre. (Je ne lui parle pas du Pays de Galles ; c'est trop difficile à expliquer.)

— Non, reprend-il avec assurance. Il n'y a que deux villes en Angleterre : Londres et Cardiff. Mon fils habite à Cardiff, mais il est allé aussi à Londres. Il n'a jamais fait allusion à d'autres localités. Vous devez vous tromper. Mon fils dit que l'Angleterre est une île et que Londres et Cardiff en sont les deux villes. Quelle importance ont-elles ?

Il fait trop chaud pour se disputer. Je me contente donc de lui donner une idée de leur grandeur et j'ajoute que c'est à Londres que vit le Roi. Bien que je n'aie pas sous la main le livre de Mrs. Bents, je me souviens qu'elle y

fait allusion à un roi anglais qui aurait régné sur le Hajarein et je lui demande s'il en a entendu parler.

— Pas anglais, dit-il, mais chrétien. Il s'appelait l'Émir al Qeis al Kindi. Son père fut tué par erreur par l'une de ses tribus, les Beni Asad. Ils se rendirent donc à Dammoun où il vivait et lui dirent qu'ils le voulaient pour roi, puisqu'ils avaient tué son père par erreur. Mais il refusa et s'allia à d'autres tribus kinda pour les combattre. Mais il se trompa aussi et fit la guerre à des gens qui n'y étaient pour rien. Quand il en eut tué un grand nombre, il s'écria que son père était vengé. Il fut bien ennuyé en apprenant l'erreur qu'il avait commise et retourna à Dammoun. C'était un chrétien...

(Plus tard, lorsque je relus ce passage dans le livre de Mrs. Bents, il me parut que, selon toute probabilité, c'était ce même vieillard qui avait été son informateur, car elle écrit : « Nous ne revîmes plus le Seiyid lépreux qui nous avait conté tant de merveilleuses histoires sur le roi anglais qui vécut un jour à Hajarein et sur la façon dont les Anglais, les Turcs et les Arabes descendent tous du roi Sem. »)

#### Un harem barbouillé. Outils préhistoriques.

Dans l'intervalle, ma femme a terminé sa visite. On a donné en son honneur une réception dans les règles. La cérémonie s'est déroulée dans une pièce du rez-de-chaussée, où les femmes des autres maisons sont venues la voir. Elles portaient de longs manteaux de coton d'un blanc sale et une étoffe bleue leur couvrait le visage.

Elles saluèrent celles qui étaient assises par terre en leur baisant la main et le haut de la tête ; ce faisant, elles reniflaient bruyamment. Toutes ces femmes avaient leur chevelure divisée en milliers de nattes minuscules et une boucle collée au front. Certaines avaient teint leurs sourcils en vert cru, d'autres avaient souligné leurs yeux d'un trait de kohl prolongé jusqu'à la tempe. La plupart avaient barbouillé leur visage d'ocre jaune. Leurs mains et leurs pieds étaient passés au henné ; elles étaient lourdement garnies de colliers d'argent, d'anneaux de cheville, de bracelets, de boucles d'oreilles. Les tout petits bébés eux-mêmes avaient les oreilles distendues sous le poids des multiples anneaux d'argent passés dans les lobes.

Mohammed nous propose d'aller voir les ruines de Gheiboun, où se trouvent trois puits. Tandis que nous errons à la recherche d'inscriptions et de poteries anciennes, mon regard tombe sur un morceau de verre noir. Je le ramasse, me demandant si les Anciens pouvaient s'en être servi. Les gamins, d'un regard perçant, surveillent tout ce que je ramasse ; l'un d'eux vient examiner ma trouvaille.

En l'espace de quelques minutes, ses compagnons et lui me ramènent de nombreux autres fragments. Je vois qu'il s'agit d'obsidienne et qu'il y a, en outre, un grand ressemblance entre tous ces spécimens. Ils me paraissent être ce qu'on appelle des « éclats », c'est-à-dire des fragments de pierre arrachés à une même matrice, à une même gangue, pour fabriquer des pointes de flèches, des couteaux (6), etc.

Leur présence prouve que Gheiboun a

(6) Depuis cette époque, les spécialistes de la préhistoire appartenant à la mission scientifique égyptienne de l'Hadramout ont vu ces éclats et ont été d'avis qu'il s'agissait d'une remarquable collection d'outils comprenant des fragments de couteaux, de dents de scie et de grattoirs de la période néolithique.



Et voici les étonnants gratte-ciel de Shibam, construits en boue séchée et fondations de pierre. Le nombre des étages paraît doublé par la rangée d'orifices d'aération qui surmonte chaque rang de fenêtres.

abrité un atelier d'outils préhistoriques. Je ramasse aussi une dent de mouton.

— Qu'est-ce que c'est? demande Mohammed.

— Une dent de mouton, fais-je en la lui remettant.

— Ce n'est pas une dent de mouton. C'est une dent provenant de la dentition des fils de 'Ad.

— Voyons, riposté-je. Elle est bien trop grande pour avoir appartenu à un homme.

— Oui, mais les fils de 'Ad avaient cinquante coudées de haut. Ils avaient de grandes dents. Regardez tous ces énormes blocs de pierre. Jamais des hommes ordinaires n'auraient pu s'en servir pour bâtir!

Mohammed est absolument sûr que la chose ne souffre aucune discussion. Aussi finis-je par avoir de nouveau l'impression « qu'en ce temps-là il y avait des géants dans le pays ».

#### A Haura, la ville des Arabo-Javanais.

Après le déjeuner, nous plions bagages et décidons de partir à dos d'âne, car les autos ne sont pas encore arrivées. Nous nous remettons donc en selle jusqu'après le coucher du soleil et descendons de notre monture sous un bosquet de palmiers-dattiers, dans l'espoir de passer la nuit sous cette agréable verdure. Au-dessus de nous, sur la hauteur, se trouve un fort, occupé par quelques soldats yaf'is. C'est tout à fait ce qu'il faudra pour abriter notre suite.

Mais cette solution ne plaît pas à Salih Ali, et il tient à gagner la ville de Haura qui, m'assure-t-il, se trouve « ici même ». Je me laisse persuader et le suis à pied, tout au long

d'un talus au sommet duquel j'ai — pour quelque curieuse raison — l'impression qu'il y a une ligne de chemin de fer. Son « ici même » finit par équivaloir à une marche de quarante minutes, fort pénible, dans le sable. Enfin, nous apercevons la ville et débouchons au milieu des palmiers avec l'intention de nous installer là.

Mais, de nouveau, nos intentions se trouvent contrecarrées. Des essais d'habitants surgissent de la ville et insistent pour que nous allions coucher chez eux. Finalement, leurs invitations se font si pressantes qu'il nous faut renoncer à notre campement dans la verdure pour aller nous installer sur le toit d'un dar appartenant à Awadh Omar Ba Sunkar. Nous y demeurons fort longtemps, entourés par un groupe de vingt-huit hommes et garçons de tous les âges.

On étend des tapis. Tout le monde est très gentil, mais nous sommes fatigués et nous voudrions bien dîner. Il y a beaucoup de relations entre Java et cette ville (7) et les villages

(7) Les principaux notables sont des citadins appartenant à la famille Ba Wazir. Un monsieur d'âge mûr, très gentil, Mohammed ben Abdulla ben Omar Ba Wazir, paraît être la principale personnalité de la ville en l'absence du gouverneur local Sa'dallah Faraj, en congé. Les citadins de l'Hadramout qui sont issus en grande partie de 80 familles qui émigrèrent d'Irak avec l'ancêtre des Selvids, il y a plus de mille ans, se divisent en quatre classes : négociants, artisans, manœuvres et domestiques. Ils vivent dans les villes, ne portent pas d'armes et sont les principaux contribuables. La vie économique du pays dépend d'eux pour une grande part, car c'est d'eux que le peuple obtient tout ce qui est indispensable à la vie. En outre, ils constituent le principal lien avec le monde extérieur. Ce sont les principaux négociants qui administrent en quelque sorte les affaires de leur ville et ils ont mis sur pied une organisation municipale qui n'en est plus à ses débuts. On observe aussi des manifestations d'une sorte de syndicalisme ou plutôt du système de corporations médiévales chez les divers artisans. Les métiers sont habituellement — mais pas toujours — héréditaires.

voisins. Le sang javanais apparaît d'ailleurs nettement sur le visage de nombreux jeunes gens.

#### Un labyrinthe dans des taupinières.

Le lendemain matin, ce n'est qu'à sept heures que nous nous levons. Il nous faut nous laver et nous habiller sur le toit sous les regards curieux d'un groupe de femmes qui se tiennent sur une toiture voisine. Elles ne bougent pas, même lorsque je braque mes jumelles sur elles. Aussi, j'y renonce, et continue comme si de rien n'était à me débarbouiller et à me brosser les dents. Hier soir, nous avons envoyé un message à un commerçant de Hénin qui aurait, nous a-t-on dit, une auto. Au début de la matinée nous parvient sa réponse.

Il y a bien une voiture à Hénin que son propriétaire, le cheik Mohammed Sa'id Mart'a, est prêt à mettre à notre disposition, mais son chauffeur est allé à Moukalla. Toutefois, il propose que, si quelqu'un d'entre nous sait conduire, nous pouvons fort bien la prendre. Nous décidons donc qu'un petit groupe se rendra à Hénin et que le restant se dirigera sur Hauta, où on ira le chercher ultérieurement, en voiture si possible.

Après de longues discussions, ma femme, Hassan, Ganess, qui s'est fait une grave brûlure à la main à Dou'an, et moi-même partons pour Hénin, le groupe de Hauta devant quitter la ville peu après nous. Malgré nos protestations, Mohammed ben Abdulla Ba Wazir insiste pour nous accompagner et nous montrer le chemin.

Nous sommes d'ailleurs bien heureux

d'avoir un guide, car nous nous trouvons au milieu d'un véritable labyrinthe de sentiers qui serpentent entre les monticules de sable argileux où nous chevauchons. Ces monticules n'ont guère plus de cinq mètres de haut, mais ils nous bouchent complètement la vue. Il est rare que nous puissions voir à plus de quelques mètres devant nous, même lorsque nous traversons les petites parcelles cultivées qu'on rencontre de-ci de-là.

La chaleur est torride et, bien que nous soulevions des nuages de poussière, le cheik Mohammed ne veut pas nous quitter, mais continue de cheminer allégrement à nos côtés, pendant plus d'une heure, sans cesser de bavarder. Ce n'est que lorsque la ville de Hénin apparaît qu'il consent à faire ses adieux. Nous nous serrons chaleureusement la main et nous nous séparons. Mais il demeure immobile à nous regarder nous éloigner, agitant son turban chaque fois que nous nous retournons.

### Hénin : enfin, une auto !

Selon un proverbe de Zanzibar : « Si vous dites : « Je sais », vous monterez le chemin aussi longtemps qu'il y aura du soleil. Si vous dites : « Je ne sais pas », vous resterez tranquillement à la maison. » D'après mon expérience dans l'Hadramaout, il n'y a même pas besoin d'y demander son chemin. Les gens insistent d'eux-mêmes pour vous montrer la route.

C'est à onze heures que nous apercevons pour la première fois Hénin, à un peu plus de sept kilomètres de distance, au pied de la falaise opposée du wadi. Mais la ville nous semble alors beaucoup plus proche. On n'aperçoit qu'une très faible partie du wadi, en direction de l'est, mais à l'ouest ses hautes murailles s'allongent à perte de vue et semblent se muer finalement en piliers massifs, de part et d'autre de la vallée. J'ai peine à croire que me voici enfin devant le grand wadi Hadramaout que j'ai désiré voir depuis si longtemps.

Il semble qu'il nous faille une éternité pour atteindre notre but, bien que les édifices de la ville soient nettement visibles. Enfin, nous parvenons à une zone de cultures et arrivons à Hénin, aux maisons gaiement zébrées de bandes blanchies à la chaux qui s'étalent au pied de la falaise. Nous nous dirigeons vers le bâtiment le plus élevé, qui appartient, nous dit-on, au propriétaire de l'auto. Là, nous sommes accueillis par un groupe d'hommes qui se tiennent au pied d'un escalier.

Le propriétaire de l'immeuble, le cheik Mohammed Sa'id Mart'a, tout comme le Sei'ar près de qui il vit, descend des rois de Kinda. Il se montre extrêmement hospitalier et nous mène aussitôt dans une pièce fort agréable d'une petite maison voisine de son harem. Notre hôte est très affligé de nous voir aussi fatigués, avec des lèvres toutes crevassées, car nous souffrons tous de l'herpès qui accompagne inévitablement les changements d'altitude. On nous conduit à l'étage, dans une petite chambre garnie de bons tapis et munie de matelas sur lesquels nous pouvons nous étendre.

— La voiture, m'annonce le cheik Mohammed dès que le thé est servi, est à votre disposition ; mais elle n'est pas grande et, en se serrant, on ne peut y tenir qu'à cinq.

Il tient à nous accompagner, et, comme il a trouvé un conducteur, il n'y aura de place que pour ma femme, Hassan et moi. Ganess, qui a souffert de la chaleur en raison de sa brûlure à la main, ne peut partir. On viendra le chercher plus tard.

Après que notre hôte a récité ses prières, nous nous dirigeons vers la voiture. C'est une Opel, petite mais bien suspendue. Nous démarrons à une vitesse qui nous paraît vertigineuse après neuf jours de chevauchées à dos d'âne. C'est notre première randonnée automobile dans l'Hadramaout. Nous sommes surpris de rencontrer des autos dans le wadi. Il y en a pourtant près d'une centaine qui ont été amenées de la côte en pièces détachées et transportées à dos de chameau. Il faut douze chameaux pour transporter une voiture à travers les montagnes.

### Shibam se dresse au milieu des jardins.

Quarante minutes de parcours sur une piste sableuse nous amènent à Hauta, où nous passons devant Zaidi, Salih 'Ali et le reste de notre escorte rencontrés dans la rue. Nous nous arrêtons devant l'énorme palais de sultan Ali ben Salah, jusqu'à ces derniers temps gouverneur qu'aiti de la province de Shibam. Nous y sommes reçus par l'un de nos futurs hôtes du Shibam, le cheik Sa'id Boubekr La'ajam, ainsi que par Sultan Ali, svelte jeune homme à la fine moustache. Après avoir pris le thé et bavardé, nous remontons en voiture avec le cheik Mohammed et arrivons à Shibam en un peu moins d'une heure.

De loin, Shibam a l'air d'un énorme château de sable, car tous les immeubles sont de niveau. La ville se dresse au milieu des dattiers et des champs cultivés. Il y a de délicieuses villas entourées de jardins splendides dans la riche banlieue de Seheil, au pied de la falaise droite du wadi. Nous commençons par traverser la ville, exploit qui ne laisse pas de nous donner des émotions, car la montée jusqu'aux portes s'effectue par un escalier de pierre brute. Mais cet escalier n'intimide nullement les automobilistes du cru, qui le grimpent à toute vitesse, en évitant par miracle de heurter les murs, de chaque côté de l'étroite porte de la ville.

Environ 1 500 mètres plus loin, nous stoppons au pied d'une grande muraille percée d'un étroit passage conduisant à une cour où nous apercevons la villa du cheik Sa'id. Construite dans le style de Singapour, elle donne pourtant une impression de Riviera italienne

tant ses couleurs sont gais. Derrière la villa, une petite piscine a été aménagée. A l'étage supérieur, on nous conduit à une grande chambre aérée, bien éclairée, meublée à l'européenne. Elle va nous servir de chambre à coucher-salon, et nous y recevrons de multiples visiteurs.

### Six étages de boue séchée.

Le lendemain matin, il est déjà tard — près de sept heures — quand nous nous éveillons aux accents de la mélodie matinale que j'aime le plus au monde ; je veux dire au chant grinçant d'une noria. Je sors pour gagner la véranda d'où j'aperçois un attelage constitué par un homme, une femme, un âne et un bœuf occupés à tirer de l'eau du puits pour arroser le jardin. Toutes les fois que l'attelage atteint le sommet de la pente, on donne au bœuf une poignée d'herbe, mais je ne parviens pas à découvrir pourquoi il n'y a pas de récompense pour la femme ni pour l'âne.

A Shibam, les immeubles sont extraordinairement élevés ; ils ont six étages en moyenne, mais ils ont l'air d'en avoir douze, car chaque étage possède une rangée de petites fenêtres supplémentaires destinées à la ventilation et aménagées un peu au-dessus des fenêtres ordinaires. Ces maisons sont construites en boue séchée sur des fondations de pierre.

Des fenêtres supérieures, de l'encoignure des portes et des ruelles latérales, des femmes voilées risquent un regard curieux à notre passage. Mais une bonne part du charme de la ville se trouve neutralisé par la puanteur que dégage le caniveau qui s'écoule à ciel ouvert juste au milieu des étroites venelles. (Je suppose qu'on se souviendra éternellement de moi à Shibam, car j'ai demandé qu'on nettoie les caniveaux. Les résidus ont été vendus comme fumier.)

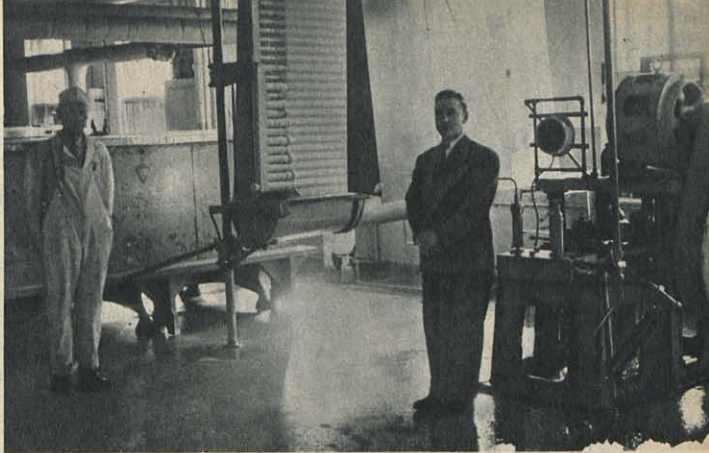
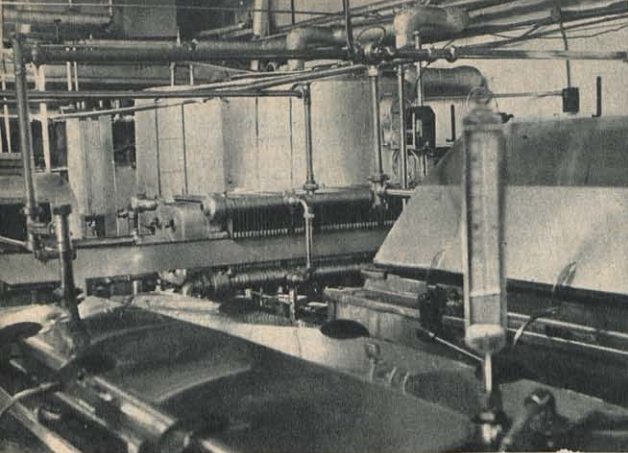
(Lire dans le prochain numéro la suite de ce reportage.)

### NOTRE COUVERTURE

Voici Sa'id, le chef de l'escorte de Bédouins, énergique et actif, malgré son apparence un peu efféminée, et passionné joueur de flûte. (Son nom complet est : Sa'id bin Oumal Ba Oubeita ar Rachidi as Seibani.)



Des troglodytes vivent dans des cavernes creusées au bas de la falaise qui borde le wadi. Certaines sont spacieuses. Les plus petites servent d'étables aux chèvres.



Cylindres, bielles, tuyaux, pistons, plus rien dans cette machine moderne ne fait penser à la petite « baraque » ou charrette du marchand de glaces.

La « nappe » de crème passe sur des rouleaux refroidisseurs.

# ICE CREAM! ICE CREAM!

## La fabrication des crèmes glacées est devenue une des plus grandes industries nord-américaines

Reportage de M. H. LELONG

(Photos de l'auteur.)

LORSQUE, désormais, je verrai le petit kiosque roulant, rose et blanc, de la marchande de cornets de crème glacée, ou bien lorsque j'entendrai, à l'entr'acte, la voix chantante, elle-même vanillée ou caramélisée, de l'ouvreuse : « Esquimaux ! Demandez les véritables

esquimaux ! » je penserai à une machinerie formidable, à des pistons, à des bielles, à des cuves qui brassent, triturent, chauffent et refroidissent tour à tour ; je lirai, sur des cadrans, des températures de four crématoire ou de régions polaires.

de dessin animé hallucinant : le ballet des carafons de lait !

Mais j'apprends que cette merveille de 11 000 dollars (je me dis mentalement : soit plus de 4 millions de francs) est en passe d'être supplantée par un autre appareil plus simple, mais non moins spectaculaire : la machine à emballer le lait.

Les voisins du Sud, qui réalisent toutes leurs imaginations, ont découvert que le verre était lourd, encombrant, fragile. A ces inconvénients, il ajoute les ennuis de manipulations ennuyeuses et onéreuses : il faut laver les bouteilles, les rendre, et tout cela entraîne des comptes de consignation et d'autres ennuis. Pourquoi ne pas mettre le lait dans des boîtes de carton ou de papier paraffiné ? L'enfant qui le laisse tomber ne risquera aucunement de se blesser. La ménagère sera dispensée de laver la bouteille, de la rendre, etc. J'ai vu ensacher le lait par chopine. (Cette mesure de capacité, qui évoque le gros rouge, équivalait là-bas à une demi-pinte, huit pintes font un gallon et le gallon mesure 4 l. 546. Tenez-le-vous pour dit, ami lecteur !)

Un bras de la machine prend le sac et le dispose sur le chariot. Le voici rempli. Une main articulée ferme les lèvres, cachète, et voilà, Madame, votre paquet de lait. Quand il sera vide, vous le jetterez à la poubelle.

L'emballage de lait ne coûte que 5 000 dollars. Attendu que la pinte de lait est vendue 0,20 dollar au détail, et que le dollar canadien s'aligne triomphalement sur celui des États-Unis, calculez le nombre de pintes de cet innocent breuvage qu'il faudra boire pour amortir le prix de la machine. Il est vrai que le prix de revient est tenu secret, mais je crois pouvoir dire que la marge du gros au détail est assez mince : le bénéfice vient de la grande quantité de lait traité.

### Des millions de litres de lait.

Je viens, en effet, de passer une demi-journée dans une des grandes fabriques canadiennes de crème glacée. Cette usine qui traite le lait porte le nom même de Montréal (elle s'appelle la « Mont-Royal »). Quand, à la fin de ma visite, je demanderai si c'est la meilleure de la ville, l'un des chefs qui m'avait présenté sa maison avec fierté et modestie me répondra en souriant : « C'est une des bonnes. » Quatre-vingt-treize camions et deux de ces mastodontes qui ont conservé ici leur nom anglais de *trainers* collectent chaque matin le lait de la région. Il y a une quinzaine d'installations de ce genre. Plusieurs sont plus importantes, d'autres le sont moins. Elles centralisent ensemble plus de 100 000 gallons de lait par jour (traduisons par près d'un demi-million de litres environ).

Ce qui n'est pas converti en *ice cream* est néanmoins travaillé, car la vente de lait non pasteurisé est interdite aux populations citadines. L'industrie laitière est soumise au Canada à un contrôle extrêmement sévère d'un service du « Ministère provincial de l'Agriculture ». Cela commence à l'étable, où les conditions d'hygiène — cimentation, éloignement du fumier, de la fosse, propreté de la traite, état sanitaire des bêtes — sont réglementées et surveillées. La laiterie elle-même s'ouvre sur un grand laboratoire où une équipe de chimistes étudient les échantillons prélevés sur la récolte. Le lait est

ensuite livré à la pasteurisation. J'ai vu arriver une machine *made in U. S. A.* qui promet d'exécuter en seize secondes le travail qui exige actuellement deux heures.

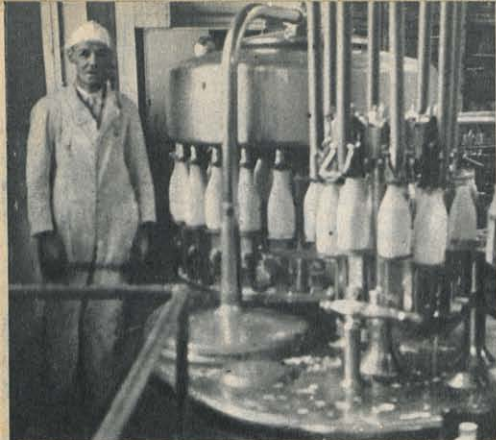
Le lait, débarrassé de ses microbes, est ensuite « homogénéisé ». On n'a pas trouvé de meilleur mot pour désigner l'écrasement des molécules grasses qui sont en suspension dans le liquide et que cette opération a pour effet de répartir à travers la masse. Cela s'obtient en exerçant une pression d'une tonne. Le résultat en est qu'il devient impossible d'écrémer frauduleusement.

Tandis que l'« ingénieur lacté » me fournit ces chiffres, une curieuse ronde se poursuit inlassablement sous mes yeux.

### Le ballet des carafons et les « paquets de lait ».

Processionnellement, les carafons de verre arrivent sur une chaîne sans fin dans une machine qui les nettoie, les désinfecte, les lave et les livre à l'appareil remplisseur. Leur longue file ininterrompue décrit un virage, et chaque goulot vient se présenter sous le tuyau, qui remplit le flacon, après quoi, il se fait boucher hermétiquement, salue poliment et s'achemine vers l'étage supérieur, prêt à la livraison.

J'ai regardé longtemps ce travail de robot, inquiétant à force d'être trop intelligent. Cette mécanique m'offrait une sorte



Les flacons de lait « homogénéisé » défilent par milliers, à la chaîne. Mais le dernier mot du progrès est constitué par les « paquets de lait » en boîte de carton paraffiné.

### Mélange, chauffage, repos, refroidissement.

Suivez le guide à travers le labyrinthe que parcourt le lait avant d'arriver au cornet de crème glacée à cinq ou six sous canadiens (qui valent une vingtaine de nos francs). Cette fois, le pis de la vache n'y suffit plus. La ferme d'élevage doit comprendre un poulailler et la prairie, s'annexer une plantation de canne, ainsi que des cultures de vanille, de fraisiers, etc. L'abattoir est mis également à contribution par ces barils de stabilisateur, comme disent les techniciens, qui est une préparation d'os pulvérisés, d'où est tirée la base de gélatine.

Lait, crème, jaunes d'œufs, sucre, poudre d'os sont d'abord mêlés dans une cuve comme dans un pétrin dont l'hélice hélicoïdale chauffe à 160° Fahrenheit (32° Fahrenheit = 0° centigrade), en même temps

qu'elle brasse le mélange. Cette première opération dure 2 h. 10 mn. On laisse reposer pendant une vingtaine de minutes en laissant descendre la température jusqu'à 130°, après quoi la pâte s'écoule par une étroite ouverture, afin d'être soumise à une pression de 200 livres. C'est l'« homogénéisation » qui empêche les divers éléments de se regrouper.

L'ingénieur m'ouvre une sorte d'armoire de fer barrée d'une suite de longs tubes réfrigérateurs. Une nappe épaisse dégouline lentement d'un tuyau à l'autre et descend progressivement de 130° à — 50° F. Ainsi

refroidi, ce liquide pâteux est reçu dans des bassins, où il est maintenu à la température de + 40° F, pendant vingt-quatre heures.

C'est au cours de ce repos que s'opère l'imprégnation par les essences diverses dont l'arôme aurait été altéré par les manipulations susdites. Aujourd'hui, c'est le tour de la cerise, demain sera le jour de l'ananas; la vanille succède à la fraise et le caramel au chocolat.

Enfin, à lieu la congélation à — 26° F. Cette série de coups de chaleur et d'intense froidure nécessite deux machineries contraires.

### De l'Arctique à l'Équateur.

Je suis descendu d'abord dans l'usine souterraine du froid.

La machinerie qui fabrique l'admirable piste du Forum, où j'ai vu glisser les joueurs de hockey, n'a point la moitié de la force de celle-ci. Là-bas, le 32° Fahrenheit — qui correspond à notre zéro centigrade — obtient déjà la congélation. Pour peu que l'on pousse à — 5°, on obtient une glace idéale. Tandis que dans cette usine il faut obtenir les températures qui sont entre le « sous vingt-cinq » et le « sous trente », comme on dit au Canada, pour la crème glacée, et qui descendent à — 38° pour le lait.

Nous sommes au royaume de l'ammoniaque. Une odeur, qui n'est pas celle de la vanille ni de l'ananas, m'évoque, par ses picotements, l'étable originelle. Des coudes de la tuyauterie sont couverts d'une espèce de couche de givre, comme un bras dans le plâtre. Je regarde d'un œil méfiant une pièce de fonte qui subit une pression formidable (la précédente a éclaté, provoquant la mort d'un ingénieur).

— Nous fabriquons ici, me dit son remplaçant, 280 tonnes de froid par jour.

Il m'invite à faire quelques pas et, d'un seul coup, nous passons de l'Arctique à l'Équateur. En vérité, je ferais mieux de parler d'enfer.

On se croirait dans la chaufferie d'un navire de guerre. Deux réserves de 500 gallons de gas oil alimentent des fours chauffés à blanc : 2 800° Fahrenheit correspondent à 1 500° centigrades; ils fournissent 25 000 livres de vapeur par jour.

La consommation de chaleur qui se dépense ici et là, dans les divers secteurs de cette usine pacifique, s'inscrit automatiquement sur des cadrans.

### On consomme même l'hiver.

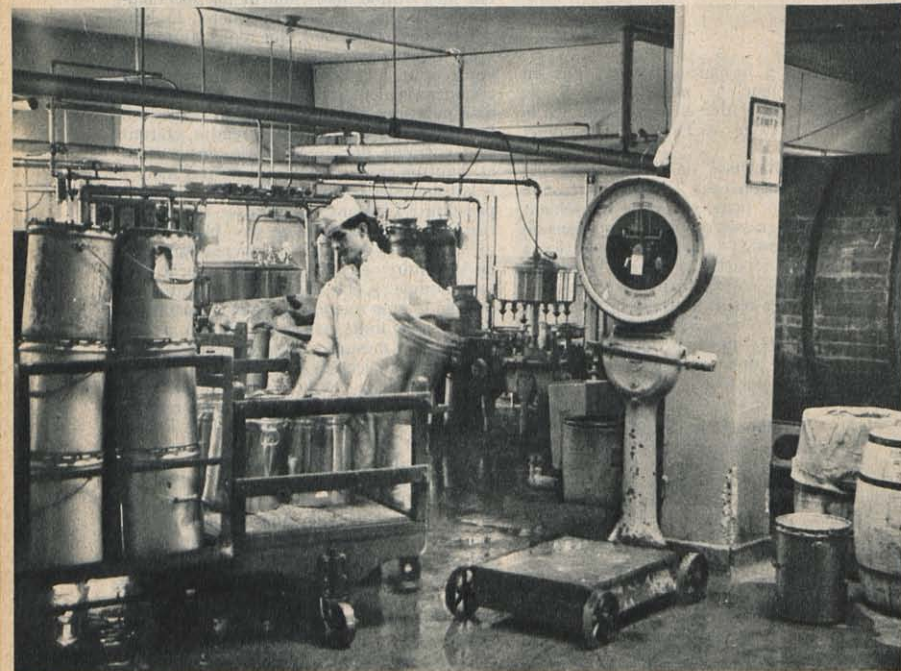
Je remonte et je trouve à l'autre bout de jeunes personnes et d'autres personnes qui sont moins jeunes — toutes pareilles à celles qui clament dans toutes les langues : « Esquimaux ! Demandez les esquimaux ! » — tendant des cornets pour recueillir la crème glacée qui arrive sans fin.

On me montre des bombes glacées, des pièces commandées pour des banquets, des cadeaux d'anniversaire, des lis et des roses glacées. On fait des œufs de Pâques, des lapins et des cloches, des sapins et des pères Noël, dont l'astre magique est situé au pôle.

Je suis les piles de cornets qui s'étagent et je me retrouve transi dans un entrepôt immense où m'accueille un ouvrier vêtu à l'esquimau. C'est ici que la crème glacée peut attendre l'été, un an et davantage. Il n'est pas question de s'attarder dans ce climat de Sibérie, et je me hâte de regagner les pays tempérés.

Le rude hiver canadien ne tarit pas la consommation des *ice cream*. L'intérieur des maisons est, en effet, tellement surchauffé qu'il m'a fait définir le Canada : « Un pays froid où il fait chaud », et l'on continue de se rafraîchir avec de la crème glacée jusqu'au cœur de la saison froide. Le gérant de la « Mont-Royal » estime que, cependant, le débit hivernal est de cinq à sept fois moindre. Hélas ! les derniers étés ont eux-mêmes été froids. Après une brève canicule, l'été a tourné en eau, et les « ice cream » sont demeurés en grand nombre dans leur retraite glacée.

Montréal *Matin* titrait, l'autre jour, en caractères géants : « En Australie, 111° de chaleur; ici, 15 sous zéro. » Je souhaite aux *ice cream* de la « Mont-Royal », pour 1954, un été australien.



Pesage des fûts métalliques d'« ice cream ».

À droite, les barils de gélatine, tirée de la poudre d'os, qui sert à assurer la cohésion de la crème.



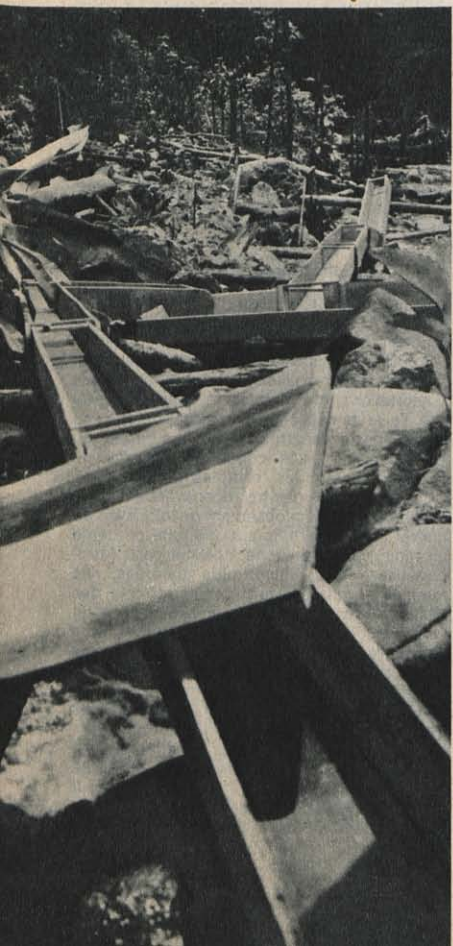
# AVEC LES ORPAILLEURS DE GUYANE

par Bernard QURIS

(Photos de l'auteur.)

**Bernard QURIS, qui participa à l'expédition officielle de recherche de Raymond MAU-FRAIS, nous apporte ici de nouvelles images des orpailleurs et des noirs de Guyane, dont notre jeune reporter avait déjà évoqué les coutumes et les travaux.**

**D**EVANT l'étrave de notre canot qui remonte le fleuve s'ouvre largement le cours du haut Maroni. Au rythme régulier du moteur, les rives défilent paresseusement. Nous allons pénétrer dans une région où les



riches placers aurifères s'éparpillent le long des rivières, au bord des criques, parfois même en pleine forêt, depuis le bassin du Maroni jusqu'à celui de l'Approuague, où furent officiellement trouvées les premières pépites ; aussi tous ces villages échelonnés sur les rives abritent-ils une population laborieuse, presque exclusivement minière.

L'histoire de la Guyane a été, avant tout, celle du « fabuleux métal » qui déjà tentait les compagnons de Christophe Colomb et qui, plus tard, attira la ruée rapace des Espagnols conquistadores. Trésors fabuleux, cachés l'on ne savait où par des Indiens jaloux ou oublieux de leur secret : ainsi naquit la merveilleuse et persistante légende de Manoa



A Boniville, village noir, le pagne et le chapeau de feutre s'assortissent assez mal.

del Dorado, cité féerique où l'or était plus profus que la pierre, où le dernier des Montezumas, refoulé par les conquérants, avait dissimulé d'incalculables richesses. Les relations de voyage de l'officier espagnol Martinez, puis de Sir Walter Raleigh, inexactes, mais exaltantes, provoquèrent maintes expéditions qui échouèrent. L'opinion d'un autre voyageur, Keymis, qui situait Manoa sur le moyen Oya-pock, a été, paraît-il, partagée par l'un des gouverneurs de Cayenne qui, en 1720, envoya un détachement de Français vers le haut Camopi. Ce détachement revint six mois plus tard sans avoir retrouvé Manoa, et ce qu'il rapportait de plus intéressant était la découverte d'une forêt de cacaoyers.

## Le « Trésor des Jésuites » et Léon « le Pâtissier ».

Il ne paraît pas douteux, cependant, que depuis fort longtemps les Indiens avaient coutume de rechercher dans le lit des criques les plus grosses paillettes d'or et les pépites dont ils usaient comme ornements bien plus que comme monnaie d'échange. Certains auteurs ont vu dans les vestiges de travaux antérieurs à toute entreprise systématique connue la preuve d'une activité secrète des Jésuites qui, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, grâce à une abondante main-d'œuvre indienne, auraient prospecté, puis exploité de nombreux gisements aurifères, amassant ainsi des réserves très importantes. Ce trésor aurait été, à leur départ de la Guyane, dissimulé dans une cachette souterraine que nul, depuis, n'a pu retrouver.

Le « Trésor des Jésuites » après le « Trésor des Incas » : l'or de la Guyane, dont le sol était, paraît-il, littéralement truffé, allait-il longtemps encore attendre sa découverte officielle ? Ce fut chose faite quand, le 3 juillet 1855, l'Indien brésilien Paoline, s'étant rendu dans l'Arataye pour y recueillir de la salsapareille, y trouva des pépites. A nouveau, la fièvre de l'or s'alluma dans les cœurs ; en 1860, l'ingénieur Hardouin déclarait que la région de l'Approuague renfermait « de l'or partout ».

Bien des chantiers aurifères ont dû être abandonnés.

Il se produisit alors ces « rushs » mémorables, et les archives de l'époque évoquent de façon saisissante les « goélettes au pont grouillant » qui amenèrent, en quelques mois, des milliers d'aventuriers. Le long voyage des convois d'or sur les fleuves tumultueux n'allait cependant pas sans pertes, notamment au passage des sauts : tant d'hommes y périrent en tentant de transporter leur production jusqu'à la côte qu'aujourd'hui encore on estime qu'au pied des rapides existent de véritables trésors engloutis... et malheureusement inaccessibles.

Dans la vallée de la rivière Inini, que l'on empruntait pour aller du Maroni à l'Approuague, un nommé Léon, dit « le Pâtissier » parce qu'il vendait auparavant des petits pâtés chauds dans les rues de Cayenne, repéra d'importants gisements. D'autres découvertes sensationnelles suivirent ; de courageux prospecteurs, partis pour la chasse aux pépites, armés de leur seul courage et d'un matériel dérisoire, quand ils ne laissèrent pas leurs os dans quelque coin de l'immense forêt, amassèrent d'importantes fortunes dont jouissent encore certaines vieilles familles guyanaises : époque qui fut appelée celle des « grands maraudages », les capitalistes du moment se bornant à financer les expéditions qu'ils confiaient à des Guyanais ou à des Antillais partant « en bricole ».

### L'« écrémage » des filons.

Ce « rush » fut éphémère et ce qui en resta dut se stabiliser : il fallut, en effet, délimiter les concessions qui, dès lors, commencèrent à fixer les exploitants et les exploités des exploitants, je veux dire les épiciers, cabaretiers et autres mercantis dans les coffres desquels venait, en fin de compte, s'amasser la récolte des pépites. Ainsi prirent naissance beaucoup de bourgades guyanaises, cependant que les chercheurs d'or les plus aventureux se faisaient octroyer des vastes concessions qui s'inscrivent sur les cartes en rectangles aux noms pittoresques : placers Enfin, Souvenir, Pas Trop Tôt, Tard Venu, Espérance, Triomphe, etc.

La plupart des sociétés, hâtivement constituées, ne connurent que des échecs ; mais, en dépit de tant de tâtonnements et d'erreurs, la terre de Guyane était trop riche en or pour que cette industrie ne prit pas une extension considérable qui s'est traduite par des exportations croissantes vers la métropole, tout au moins jusqu'en 1938 ; à partir de cette date, un fléchissement notable s'est produit, l'extraction annuelle passant de 1 264 kilos à 225 kilos en 1952. Non que le potentiel aurifère de la Guyane ait été gravement amoindri : mais il faut bien payer, par une recherche plus ardue des gisements, l'« écrémage » inconsidéré des couches les plus apparentes et des filons les plus rentables.

### Les noirs Bonis, navigateurs de Guyane.

Sur la rive droite du fleuve, perçant le rideau forestier, des cases apparaissent, couronnées

du grêle bouquet des cocotiers : c'est, face à la rive hollandaise qu'ils ont fuie jadis, Boniville, capitale de bois et de paille de l'étrange tribu des nègres Bonis.

Quand, en 1762, l'esclave fugitif Boni s'enfuit des plantations hollandaises de Surinam avec une poignée de compagnons et chercha refuge dans les profondeurs de la forêt, il ne fut pas le seul à prêcher la révolte : mais ce fut lui qui en fut l'âme. Grâce à sa connaissance des bois, il put tenir en échec les troupes lancées à sa poursuite et, des années durant, infligea aux colons néerlandais l'affront de razzias vengeresses. Spartacus noir, Boni trouva enfin la mort dans un dernier combat et sa tête, depuis longtemps mise à prix, fut livrée aux Hollandais par ses frères de race, les Youcas.

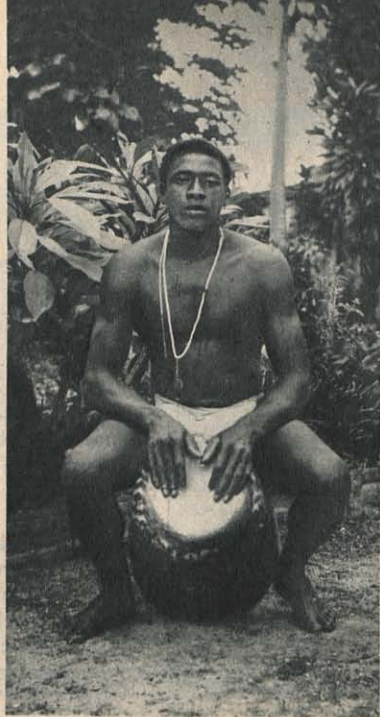
Du moins, la tribu qu'il forma et à laquelle il donna son nom subit-elle victorieusement l'épreuve du temps, et ce sont les descendants de ces « esclaves marron » que nous retrouvons échelonnés dans quelques villages sur les bords du haut Maroni.

Avec une sûreté dont il est difficile de distinguer les causes profondes, les Bonis ont su reconstituer, sur cette lointaine terre d'Amérique du Sud, le véritable climat psychique de l'Afrique noire dont ils avaient cependant été arrachés depuis si longtemps ; grâce à une hiérarchie traditionnelle, à une discipline librement consentie mais stricte, grâce aussi au maintien scrupuleux de coutumes inspirées de nécessités et auxquelles ils sont demeurés fermement attachés, ils ont su maintenir leur intégrité ethnique, leur vaillance, leur habileté proverbiale dans la confection de robustes canots creusés dans un seul tronc d'arbre et ouvert au feu suivant des préceptes immémoriaux, leur réputation enfin de rois des rivières sur lesquelles ils assument la presque totalité des communications.

### Le « Grand Man ».

Dans chaque village, les Bonis obéissent à un « capitaine » assisté du Conseil des Anciens ; mais l'autorité suprême, notamment sur le plan spirituel, est incarnée par le « Grand Man », qui préside, sans tyrannie, aux destinées de la tribu. Le rôle de ce personnage n'est pas toujours facile, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte au cours de la petite affaire que voici.

Un commerçant de Saint-Laurent avait confié diverses marchandises à des Bonis pour qu'ils les transportent jusque sur le haut fleuve. Le Boni est homme d'honneur : une fois fixé le prix, le mode de transport et le trajet, on peut lui faire confiance. Pourtant, cette fois, la cargaison n'arriva pas au complet : il y manquait du sel, du riz, du tabac et du thé. La gendarmerie commença une délicate enquête — ces termes mêmes font sourire quand on connaît les difficultés du pays — qui mit les canotiers dans l'embarras : selon eux, l'un des canots avait coulé pendant la nuit, alors que tout le monde carbettait, et il avait fallu, le lendemain, remettre le bateau à flot. Mais, bien entendu, tout le sel avait fondu dans l'aventure. Et le thé, le tabac, le riz aussi ? L'objection resta sans réponse. Le Grand, consulté, ne formula que des réflexions évasives. Il était persuadé du vol et connaissait peut-être les coupables, mais ne voulait pas les dénoncer. On estima donc inutile de continuer à tracasser la tribu pour une histoire de chapardage, mais le Grand Man promit de sévir personnellement, le commerçant volé fut indemnisé et il n'y eut, désormais, plus de larcin à déplorer.



Le tambourinaire boni a gardé le sens des rythmes d'Afrique.

Sur le modeste appontement que forme le « dégrad » de Boniville, c'est le « Grand Man » Difou qui nous reçoit : de taille moyenne, mince, âgé d'une cinquantaine d'années, il paraît un peu guindé par le costume européen qu'il a revêtu pour la circonstance. Mais les jeunes gens qui l'entourent portent, élégamment jetée sur l'épaule, une courte cape de tissu écossais ou de couleur unie, sous laquelle apparaît le torse luisant et musclé. Je remarque que beaucoup ont les jambes relativement grêles : cette disproportion avec leur buste athlétique s'explique par le fait que le Boni est payeur et non marcheur.

### Le photographe fait peur.

A mon arrivée, presque tous les hommes sont partis travailler aux abattis (défrichements) ou aux exploitations aurifères voisines. Autour d'une vaste case circulaire où se réunit le Conseil des Anciens, quelques douzaines d'habitants me paraissent dispersés au gré de la fantaisie de leurs propriétaires et varient de la construction la plus simple au « pavillon » le plus coquettement orné de motifs géométriques, sculptés ou peints.

Des enfants au ventre rebondi jouent dans le village ou bien m'observent de loin, avec un intérêt méfiant, prompts à une fuite prudente au moindre geste suspect de ma part. Aussi curieuses, mais encore plus apeurées, des femmes se glissent furtivement au coin des cases, s'efforçant de voir sans être vues, et l'on aperçoit, à tous les angles, émerger leurs chevelures crépues et circonspectes ! Je sais bien qu'il est généralement assez vain d'essayer de les photographier, car elles déguerpissent aussitôt pour se barricader chez elles.

Quoique moins farouche, l'homme n'aime guère non plus que l'on fixe ses traits : il se méfie de cette singulière mécanique qu'on lui brandit sous le nez et il craint que l'opérateur n'en profite pour, de surcroît, lui ravir son âme



Les noirs Bonis sont fiers d'avoir conservé leur race africaine pure.

et en faire un mauvais usage. L'appui et l'autorité du Grand Man Difou me sont ici singulièrement précieux : il obtient en quelques mots ce qu'aucune promesse de ma part n'aurait pu réaliser, et je peux ainsi réussir une série de clichés satisfaisants.

Au milieu du village, sous un toit de tôles, sèchent des épis de maïs. A gestes précis, un homme fouille un tronc d'arbre à peine ouvert, semblable à une énorme cosse de pois, mais qui, bientôt, sera un canot capable d'affronter la fureur des sauts ; un autre sculpte avec application l'extrémité d'une pagaie ouvragée.

Plus loin, une petite case isolée, sur laquelle rien n'appelle spécialement l'attention, abrite « Massa Gadou », la divinité peu connue que vénèrent les Bonis dont la religion reste mystérieuse. Leur langage, le « taki-taki », est un parler « petit nègre » qui dérive visiblement du hollandais, et l'appellation même de « Gadou » a pour racine le mot « God » (Dieu). Dans ce petit temple ouvert à tous les vents, l'œil du profane que je suis n'aperçoit qu'une bouteille très ordinaire, maculée de terre blanchâtre, et quelques crânes d'animaux. Mais je sais tout de même que cette terre a des vertus magiques, puisque c'est d'elle que s'enduisent les favoris de Massa Gadou pour l'étrange cérémonie de la « guita ». A certains jours et à certaines heures, l'élu se sent pris de bizarres convulsions qui le font danser, sauter, se contorsionner de façon épileptique, puis, au bout d'un certain temps, retomber complètement épuisé. Mais on ne « monte » pas une guita à volonté et je n'ai jamais eu l'occasion d'assister à l'une de ces troublantes manifestations.

Je ne chercherai pas ici le cimetière : non, hélas ! que les hommes y soient moins mortels qu'ailleurs ; mais les Bonis, hommes des bois, enterrent leurs morts sans marque distinctive dans l'immense forêt qui fut, jadis, leur asile le plus sûr.

Telle est la tribu des noirs Bonis, fiers d'avoir su conserver leur race pure : « Nous, nègres ! » disent-ils volontiers en se frappant orgueilleusement la poitrine. Voilà pourquoi il serait navrant de les voir adopter trop vite notre civilisation ; déjà, leurs bizarres chapeaux de feutre, qui paraissent issus des soldes d'une mercerie de province, sont un peu décevants. Que Massa Gadou les protège de l'idée absurde de cacher leur torse d'ébène sous ces chemises de pacotille et de couleur fondante que l'on trouve dans les comptoirs européens et que leur goût mal formé de grands enfants pourrait leur conseiller d'adopter !

#### « Papa Sohn », agriculteur d'élite.

Criques Inini, puis Petit Inini ; depuis deux jours, dans le cours d'eau qui s'appauvrit et se resserre, nous avons retrouvé l'étau de la forêt et des plantes aquatiques, les sauts hargneux, les perfides bois tombés. C'est pourtant la route habituelle des placers de Dorlin, les plus riches de la région, pour qui vient du Maroni ; et, depuis les sacs de riz jusqu'aux boîtes de corned-beef, tout ce que nous trouverons à manger en arrivant, tout ce qui peut exister comme vêtements, chaussures, outils aura été acheminé par cette voie. Une route terrestre, économiquement essentielle, permettrait des liaisons infiniment plus rapides et moins onéreuses entre Saint-Laurent et la région des placers. Son tracé fait d'ailleurs partie du plan d'équipement de la Guyane ; elle compléterait fort utilement la route de Bélizon-Saül, et l'urgence de sa

Le cours d'eau se resserre, des passages difficiles nous attendent.



réalisation n'a pas échappé aux autorités responsables.

J'arrive le soir à Cambouze : quelques « carbets » entourés d'abattis qui paraissent fort étendus. Je suis chez « papa Sohn », un noir d'origine anglaise qui, malgré son âge avancé, a magnifiquement prouvé quelles étaient les possibilités de la Guyane en matière agricole. Justement fier de son œuvre, il ne veut pas me laisser repartir avant que j'aie fait avec lui le « tour du propriétaire », et cette promenade me prend un bon moment, car les plantations couvrent une vaste superficie : bananiers, manioc, dachines, giromons, ignames ; je retrouve, cultivés sur une grande échelle au cœur même de la Guyane, à peu près tous les fruits et légumes habituels du pays.

Dans la crique difficilement navigable, on progresse tantôt au moteur, tantôt à la pagaie ou au « takari », cette longue perche en bois incassable sur laquelle s'arc-boute notre

équipage : procédé plus lent, certes, mais qui en compensation, nous permet des chasses que n'aurait pas autorisées le bruit du moteur. Les iguanes, sur les branches, n'ont, le plus souvent, guère le temps de se laisser tomber dans l'eau, que déjà nos balles les atteignent. — Pingo ! Pingo !

Ce cri, jeté par nos canotiers bonis, a éclaté soudain, inquiétant : en un instant, les bateaux sont poussés entre la rive et nos hommes bondissent à terre, fusil au poing. Mais les Bonis n'ont plus les mœurs sanguinaires de leurs ancêtres et il ne s'agit aujourd'hui que de donner la chasse à un troupeau de « cochons bois », autrement dit des pécaris, qu'ils ont aperçus sous la feuillée et dont ils sont extrêmement friands. Il est difficile de ne pas partager ce goût, car cette chair est succulente ; notre tableau s'enrichit de trois belles pièces, ce qui nous reposera des repas de conserves !

Le passage des sauts est toujours délicat.

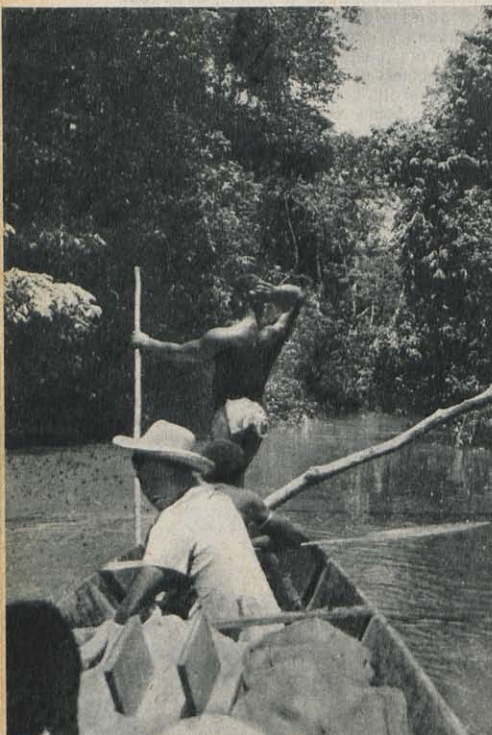




Dans la crique difficilement navigable... où les branches basses sont parfois dangereuses.

#### Un passage délicat.

La rivière traverse des « pripris », des morceaux de savane inondée, dessine de multiples



Au fil de l'eau, dans la moite touffeur de la forêt infinie.

méandres d'autant plus monotones que nous devons progresser presque uniquement à la pagaie. C'est peut-être à cette circonstance que je dois la vie : quelque peu engourdi par de longues heures de navigation sans histoire, je commençais à m'assoupir pour de bon quand je vis se dessiner, à quelques centimètres de ma tête, un de ces énormes troncs d'arbre tombés sous lequel, une fois encore, nous devons nous « laminer » pour passer en raclant les bordages. En une fraction de seconde, j'eus le réflexe de me baisser, de telle sorte que je m'en tirai avec une simple bosse au front. Mais, si nous avions marché à la vitesse du moteur, j'aurais été proprement assommé.

Ces fameux bois tombés nous fournissent parfois de plus cocasses aventures : l'un d'eux barrait la crique de telle façon que le canot pouvait tout juste passer dessous. Nous avions donc le choix confortable de nous aplatir au fond du bateau ou, au contraire, de le quitter un instant pour le rejoindre de l'autre côté, après avoir enjambé rapidement l'énorme tronc. La majorité se décida pour la première solution, la plus orthodoxe ; mais l'un de nous voulut tenter sa chance sur l'arbre, calcula mal son élan, se mit en bascule et retomba sur l'autre versant alors que le canot était déjà passé : il s'en fallut d'un rien, mais ce rien provoqua dans l'eau un « plouf » insolite. Puis nous vîmes émerger la tête ahurie de notre compagnon, de l'eau jusqu'à la ceinture et d'autant plus ridicule qu'il avait conservé son casque en plongeant. Un éclat de rire plus spontané que charitable salua cette ruisselante apparition, puis nous repêchâmes notre téméraire, camarade.

Ainsi passent les heures au fil de l'eau, dans la moite touffeur de la forêt infinie. Parfois, le bossman, devant un « fourca » de plusieurs criques sensiblement égales, hésite sur la direction à suivre, et un colloque s'engage entre nos canotiers.

Sir Walter Raleigh ne devait guère être plus impatient de parvenir à Manoa que nous d'arriver à Dorlin, centre, combien modeste ! de cette région aurifère.

#### Les mineurs viennent des Antilles britanniques.

Enfin, nous y voici ; mon gai compagnon de route, Maurice Gougis, exploitant aurifère, est désormais dans son fief. C'est donc lui qui me fait les honneurs du village groupant une cinquantaine de « carbets » bien tenus dont l'un, clair et aéré, abrite l'école. De charmantes créoles, en habits de fête, sont venues nous accueillir.

Tout autour de Dorlin, on a défriché, planté du manioc et des dachines pour les besoins de la population. Mais le travail essentiel, ici, c'est l'or ; aussi, après une nuit réparatrice, partons-nous dès l'aube visiter les chantiers.

La concession s'étend sur 9 000 hectares ; elle occupe une population de mineurs, originaires, pour la plupart, des Antilles anglaises. Dans un pays où manque si cruellement la main-d'œuvre qu'on est obligé d'accepter les recrues venues d'Europe centrale, l'apport de tels ouvriers, généralement sobres et sérieux, est un bienfait inestimable. Sur presque tous les chantiers aurifères viennent se fixer ces gens arrivés des îles Saint-Vincent et Sainte-Lucie, au sol trop pauvre pour alimenter une population croissante.

Mais ces travailleurs, pour la plupart mariés et chargés de famille, viennent seuls en

Guyane ; ils y peinent suffisamment de temps pour amasser un pécule appréciable, puis ils reprennent le chemin des îles où sont restés les leurs. Entre temps, ils leur envoient la majeure partie de ce qu'ils gagnent, de telle sorte que le produit de leur activité est constamment exporté hors de chez nous.

Une politique bien comprise de l'immigration ne saurait faire fi d'un tel problème : il conviendrait d'une part d'attirer en Guyane les Antillais britanniques et de les y fixer en leur donnant toutes facilités, même pécuniaires, de se faire accompagner de leur famille, d'autre part d'accélérer toute demande de naturalisation. Ainsi, l'argent gagné resterait sur le territoire guyanais, et une nouvelle couche de population laborieuse, parfaitement adaptée au climat et aisément assimilable, pourrait se constituer dans un délai relativement bref.

#### La poudre d'or sert de monnaie.

Suivant le sentier qui sinue de chantier en chantier, notre petit groupe chemine sous le couvert des hauts arbres ; trapu, solide, le visage basané sous sa rude tignasse grise, Maurice Gougis va me servir de guide : je ne pouvais pas en espérer de plus documenté.

— Jusqu'à une date récente, m'expliquait-il, seules les alluvions ont été exploitées, ce qui facilitait le travail, mais ne « rendait » qu'exceptionnellement. Nous sommes maintenant aidés par des pompes actionnées au moteur, et il va être possible d'accélérer la production par l'utilisation de broyeurs légers.

Le sol humide colle aux semelles et favorise les brusques glissades ; ailleurs, il faut franchir de véritables bourbiers, et je constate que quelques chantiers inondés n'ont pas encore repris leur activité. Mais le cycle des travaux ne commence guère avant la baisse des eaux, vers la mi-juillet. On ouvre alors les chantiers, généralement confiés à un groupe de cinq mineurs sous la direction d'un contremaître.

La plupart des ouvriers travaillent sous le régime du contrat, ce qui leur assure l'avantage d'être nourris, suivant une ration hebdomadaire déterminée par le propriétaire du placer. La production d'or est partagée en deux portions égales, dont l'une revient à l'équipe des mineurs, l'autre à l'exploitant ; mais le contremaître perçoit, en outre, une petite ristourne sur le part du patron. Deux « battées » par semaine sont autorisées au bénéfice du mineur, qui voit ainsi grossir sa part de poudre d'or. Enfin, toute pépîte jusqu'à 10 grammes lui appartient ; au-dessus de ce poids, elle revient au propriétaire.

Quelques mineurs d'esprit aventureux préfèrent cependant garder leur indépendance, et le patron les autorise à travailler sur son placer contre l'engagement d'acheter chaque semaine dans ses magasins pour un certain nombre de grammes d'or. Car tous les prix, ici, se calculent et sont soldés au poids du précieux métal, le billet de banque n'y ayant qu'une valeur théorique : c'est ainsi que le couac, produit issu du manioc et qui constitue l'alimentation de base du créole, s'échange à raison de 3 kilogrammes pour 1 gramme d'or ; le riz, le poisson salé ou fumé, 1 kilogramme pour 1 gramme.

Toujours avec 1 gramme d'or, on peut se procurer soit 6 paquets de tabac, soit 1 litre de tafia, soit encore 5 kilogrammes de sel ou 5 livres de sucre. A Dorlin, notons-le, ces prix ne sont pas exagérés, l'or natif variant de 300 à 400 francs le gramme (valeur d'ailleurs

essentiellement instable) : ils représentent le prix de la même marchandise à Saint-Laurent, augmenté des frais et des risques du transport jusqu'aux placers. Mais il faut reconnaître qu'ailleurs le mineur, imprévoyant et faible, a été souvent exploité par des mercantis qui restaient, en définitive, les seuls bénéficiaires de la recherche épuisante de l'or.

#### La condition des mineurs.

— Le problème du ravitaillement est très complexe, me dit Maurice Gougis ; le transport des marchandises par canot dure parfois plusieurs semaines et les denrées périssables, souvent mal protégées contre les intempéries et l'eau que l'on embarque au passage des sauts, subissent des déchets considérables. La navigation elle-même, vous l'avez vu, reste aléatoire et le naufrage d'un canot moyen jaugeant 10 barils représente une perte de 200 000 francs. Pour Dorlin, le prix du transport revient à 20 francs le kilogramme brut de marchandises transportées.

— Pouvez-vous m'indiquer quelle est la ration hebdomadaire de vos ouvriers ?

— Volontiers : ils ont droit à 3 kilogrammes de couac, 2 de farine de froment, 1 de poisson salé, 1 autre de bœuf, 1 de sucre, 1 de légumes secs, de l'huile, de la margarine, du café, 4 paquets de tabac, 1/2 litre de tafia, du pétrole et même une boîte de lait concentré sucré. Je ne parle pas de menues marchandises, pourtant fort utiles, comme les allumettes ou le sel.

— Ainsi, dis-je, l'état d'esprit du mineur doit-il être bon ?

— En effet : il constate maintenant avec



Coin d'un village de mineurs.

plaisir qu'on s'occupe vraiment de lui. Autrefois, il était pratiquement isolé et abandonné à son sort « dans les bois ». Aujourd'hui, l'administration lui fournit des soins médicaux, des écoles pour ses enfants. La réalisation de la route en projet, je ne saurais trop y insister, améliorera encore ce bien-être et fera baisser le prix de transport des marchandises.

sous la même forme ; en certains points, l'or est « suivi », c'est-à-dire que la teneur est assez régulière. En d'autres, il est « par taches » : on trouve alors de gros dépôts par place... et rien à côté. Le taux réel de la production moyenne, compte tenu du stérile déblayé, varie de 1 à 5 grammes suivant les chantiers.

Quand la couche proprement dite est atteinte, on « lave » des battées : je vois, courbés sur leur travail, les mineurs qui impriment un mouvement giratoire à un récipient métallique, de la taille et de la forme d'un chapeau chinois, dans lequel ils ont pris un mélange d'eau et de terre aurifère ; le liquide puis les parcelles légères ainsi délayées sont chassés par la force centrifuge, cependant que les particules les plus lourdes, et notamment l'or, tombent au creux du récipient où il n'y a plus qu'à les recueillir. Les meilleures battées contiennent environ 2 grammes d'or, et il faut compter 150 battées par mètre cube. Mais il serait vain de calculer le rendement par une simple multiplication, car il y a, évidemment, des battées stériles.

— L'or est parfois « fin », en poudre, précise M. Gougis, ou, au contraire, « haché », se présentant sous forme de petites pépites. Quelquefois il est « gros », s'offrant sous l'aspect de masses plus ou moins pesantes. Dans ce cas, on ne trouve presque pas d'or fin et on ne voit rien quand on lave les battées : c'est le genre de l'or de la crique Eau-Claire, au placer Espoir ; c'est là, par deux fois, que le mineur Olifi a fait ses intéressantes trouvailles.

— Les trouvailles d'Olifi ? Je flaire une anecdote. Tenez, asseyons-nous un instant sur cette souche, il n'y a aucun serpent dessous, et racontez-moi l'histoire.

— Soit : l'histoire d'Olifi, au surplus, vous démontrera quel peut être le degré d'insouciance du mineur.

#### L'histoire d'Olifi l'insouciant.

« Olifi était mineur au placer Espoir et travaillait dans la région d'Eau-Claire. C'était un ouvrier sérieux, mais la chance ne lui souriait guère : c'est ainsi qu'après une longue

#### Quelques grammes par tonne !

Sur chaque chantier, pelles et pioches en main ou s'affairant autour des « sluices », les mineurs sont au travail, le torse ruisselant de sueur : dur labeur que d'arracher au sol avare les parcelles d'or qu'il recèle et qui n'apparaissent qu'après maints lavages compliqués. Depuis longtemps, l'or superficiel a été « écremé » ; maintenant la couche aurifère est toujours plus ou moins enfouie et il faut

parfois déblayer d'énormes tonnages de terre, de « stérile » comme on dit ici, avant d'obtenir un rendement intéressant : en moyenne, 200 grammes au mètre cube dans les couches les plus riches.

Mais ces couches exceptionnelles n'ont que quelques décimètres d'épaisseur. Les teneurs sont très variables d'un endroit à un autre, et l'alluvion ne se présente pas toujours



De charmantes créoles en habit de fête.

période, pendant laquelle ses recherches ne lui avaient pas rapporté grand-chose, il se trouva débiteur d'une valeur de quelque deux cents grammes d'or pour des marchandises qu'il avait prises au magasin du placer. Le magasinier commençait à s'inquiéter de ce « trou » et, un samedi, comme on réglait les comptes de la semaine écoulée et que l'on distribuait les vivres pour celle à venir, le brave homme fit remarquer à Olifi l'importance de sa dette.

« — Ce n'est rien pour un homme comme moi ! affirma Olifi.

« — Rien pour vous, monsieur Olifi, mais trop pour moi ! répondit le magasinier.

« — Bon ! Nous allons voir...

« Intuition ou simple fanfaronnade ? Toujours est-il que, dans le courant de la semaine, Olifi apporta triomphalement une production de 3 500 grammes d'or ! Narquois, il régla son compte, fit le généreux, offrit de nombreuses libations à ses camarades et de somptueux cadeaux à ces dames. Et puis, par le premier canot descendant, il prit le chemin du Maroni. A la Dominique, son île natale, Olifi eut tôt fait de dissiper le restant de sa « production » ; il reprit donc le bateau de la Guyane et revint à la mine.

« Là, il recommença à travailler, redemanda du crédit. Et comme « à un homme comme lui », auréolé de sa récente découverte, on ne pouvait rien refuser, petit à petit, il augmenta le montant de son compte...

« Le magasinier redevint inquiet ; un jour, il dut annoncer à Olifi qu'il allait se voir dans l'obligation de couper le crédit.

« — Quoi ! dit Olifi, parce que je vous dois quelques grammes ? Il me suffit d'un coup de pelle pour vous payer !

« En effet, la Providence dut entendre l'insouciant, car, dans le courant de la semaine, Olifi ramena autant d'or que la première fois. Mais il n'avait pas profité de l'expérience de la précédente leçon : à nouveau il fit des largesses inconsidérées, repartit à la Dominique, dilapida tout son avoir et revint à la mine gueux comme Job, dans l'espoir de recommencer une troisième aventure.

« Mais il avait cette fois rebuté la Fortune : de nombreuses années, Olifi travailla sans plus de chance que les autres mineurs. Et quand, déjà vieux et asthmatique, il mourut, son compte au magasin était une nouvelle fois débiteur de 170 grammes d'or. »

— Pauvre Olifi ! dis-je. Mais n'est-il pas arrivé à d'autres de vos mineurs de découvrir des pépites exceptionnelles ? On raconte tellement d'histoires de trouvailles de trésors !

Vite étouffé sous la feuillée, ce mot magique de « trésor » résonna étrangement dans cette solitude hantée du souvenir de tant d'aventuriers partis à la recherche de fabuleuses richesses. Mais Gougis, qui a les deux pieds sur la terre et l'esprit peu romanesque, ne parut guère s'en émouvoir :

— Le fait est de plus en plus rare, me dit-il, mais il s'est produit plusieurs fois. Les plus grosses pépites de la concession ont été découvertes l'une au placer Espoir, l'autre près de la crique Sept-Kilos ; la première pesait 11 kilogrammes, la seconde 7, circonstance qui a servi à baptiser la crique ! Non, non : ce n'est pas un conte de fées ou un « bluff » journalistique, et vous pourriez en demander confirmation à mes plus anciens ouvriers. Et tenez, dans le même ordre d'idées, je vais vous raconter la très véridique histoire des pépites de Fanfan.

### Les pépites de Fanfan.

Ces deux pépites proviennent du placer Saint-Maurice, situé dans le bassin de la rivière Petit-Inini et appartenant à la Maison Gougis. Elles ont été trouvées dans le lit même de la crique, au pied d'un ancien village, le « dégrad Victor », maintenant abandonné. La plus grosse pèse 3 080 grammes, l'autre 512 grammes. Leur histoire est merveilleuse, car elles ont été découvertes dans un rêve !

« Un mineur nommé Fanfan avait vu en songe une femme dont il n'avait pu distinguer le visage. Elle lui montrait du doigt un certain endroit du placer et lui disait impérieusement : « C'est là ! »

« Fanfan connaissait bien cet endroit ; mais au beau milieu se trouvait déjà un trou de prospection assez ancien : on ne connaissait même plus le nom de ceux qui l'avaient creusé ! Pourtant, ce trou avait bel et bien « touché », c'est-à-dire atteint la couche, cette épaisseur de terrain où se rassemble, sur le « bed-rock » (la « glaise », en Guyane), l'or alluvionnaire. C'était donc bien la preuve que ceux qui l'avaient creusé

n'avaient rien trouvé qui valût la peine d'être travaillé.

« Non, vraiment, se dit Fanfan, on ne pouvait pas, pour rien, se donner la peine d'aller chercher la couche à 15 pieds sous terre !

« Cependant, le rêve se répéta : la même femme inconnue, sans montrer son visage, vint encore, à trois reprises, la dernière fois en se fâchant, indiquer l'endroit où il fallait travailler. Devant une si singulière insistance, Fanfan se décida à obéir : mais il lui fallait s'adjoindre au moins trois compagnons. Comment trouver trois ouvriers qui consentiraient à travailler, pendant six semaines peut-être, là où un trou de prospection démontrait qu'il n'y avait rien ? Fanfan, lui, avait confiance en son rêve : mais il était le seul qui eût rêvé. Et ce n'était qu'un rêve...

« Le temps passa ; Fanfan, dégoûté, quitta même le placer. Mais le rêve le tenait ; il revint et trouva enfin trois hommes qui acceptèrent de se battre contre l'évidence. C'était un travail sans entrain, car sans espoir. A la fin, pourtant, on atteignit la couche ; et, le premier jour qu'on se mit à « laver », on découvrit la plus grosse des deux pépites, à 60 centimètres de l'ancien trou de prospection. Néanmoins, ce ne fut pas la pelle de Fanfan qui alla ramasser la pépite dans sa gangue : ce fut un des trois autres mineurs qui s'écria, quand il sentit le poids de sa pelle :

« — Aujourd'hui, je crois bien que j'ai trouvé quelque chose !

« « Quelque chose » était un bloc de 3 kilogrammes d'or !

« Et, comme cette histoire merveilleuse est pourtant une histoire vraie, il faut dire, pour la terminer, que ce fut le 31 décembre 1942 que la plus petite des deux pépites fut découverte à son tour !

« Un nom a été donné à la grosse pépite : celui de « Président Franklin-Delano Roosevelt », car ce fut à l'époque où la Guyane française se rangea aux côtés des Alliés, sous la bannière de la France libre, que ces pépites ont été présentées au gouverneur de la Guyane, M. Jean Rapenne. »

### Dans la forêt silencieuse.

Le tracé s'enfonçait dans la haute forêt silencieuse où s'élevaient les fûts énormes des arbres géants ; les racines de certains, sur-

gissant du sol en épaisses membranes, résonnent au moindre choc comme des tambours de guerre et font retentir confusément



Sur chaque chantier, les mineurs sont au travail.



Il faut déblayer la couche de « stérile ».



Olifi doit se remettre à son dur travail.

l'écho attentif des halliers. Presque partout des plantes arborescentes composent un sous-bois feuillu ; ailleurs, la forêt demeure claire et il est assez facile d'y circuler, sinon de s'y diriger.

En général, le tracé reste, même pour le profane, aisé à suivre : ce n'est pas l'effarante solitude du « Sentier des Émerillons ». Les émotions ne nous sont pas, pour autant, épargnées : nous franchissons des criques sur des ponts improvisés, simples troncs d'arbres jetés au travers des cours d'eau, ce qui nous vaut quelques appréhensions quand l'écorce, humide et bombée, devient glissante comme une patinoire. Sur la glaise mouillée, les chutes sont fréquentes, parfois brutales, jamais graves cependant :

— Dire qu'il y a des gens, remarque en riant l'un de nous, qui paient pour avoir des sensations à Luna-Park !

L'odeur moite de la terre humide se mêle au parfum délicat des vanilliers sauvages. De distance en distance s'ouvre une clairière où des abattis entourent quelques carquets : Déchéance, Espoir, Florida, Eau-Claire, autant de hameaux où, chaque jour, dans le lit des criques et sur les chantiers, les mineurs scrutent anxieusement le fond de leur battée. L'un d'eux se livre devant moi à ce fastidieux travail : il imprime à son instrument un mouvement giratoire, lave, tourne encore, puis frappe doucement le bord de sa battée pour en faire tomber les derniers graviers. Ma présence lui aurait-elle porté chance ? Il trouve, comme incrustées aux flancs du récipient, de menues parcelles d'or qu'il me montre d'un doigt satisfait.

### Villages migrants.

Cette vie laborieuse d'un placer en pleine activité prend à mes yeux la valeur des choses éphémères : au bout de quelques années, parfois de quelques mois, quand la couche épuisée n'est plus suffisamment rentable, les mineurs s'éloignent vers un autre filon.

Bien entendu, leur famille les suit, puis les commerçants qu'ils font vivre. Alors, si le village était important, on voit les services de douane et de gendarmerie se décaler, à plus ou moins brève échéance, à leur emboîter le pas : ces braves fonctionnaires ne peuvent demeurer seuls au milieu des carquets désertés !

Combien ai-je dû ainsi traverser d'anciens abattis, maintenant envahis par une inextricable végétation d'épineux ! Combien de pauvres villages aux carquets abandonnés, déjà vétustes et croulant sous la trombe des averses équatoriales ; pitoyables débris au milieu de cette forêt maléfique, voici des fours, d'anciens lavoirs, des escaliers de terre aux marches ravagées... Et puis, bien entendu, des tombes, de pauvres croix anonymes disparaissant sous les hautes herbes.

Fut-ce à Espoir ou à Florida que je connus cette détente délicieuse ? Après avoir marché la plus grande partie de la journée, j'avais goûté l'hospitalité charmante et généreuse des mineurs. M'éloignant un peu du village, j'avais trouvé un terrain exceptionnellement découvert, une sorte de prairie où j'ajustai un ruisseau ; tout près, une lavandière y trempait son linge sous un arbre qui ressemblait à un cerisier en fleurs et qui lui faisait une ombre douce. Cette femme chantait à mi-voix, en patois créole, cette langue sonore qui est un esperanto valable dans toutes les Antilles. Au loin s'arrondissaient des hauteurs boisées en lignes alanguies, discrètes comme une toile de fond. On se sentait là si calme, si loin de tout, de la civilisation mécanisée, de la société organisée des grandes villes, des risques de guerre et des cauchemars atomiques, si retranché du monde, enfin, que j'évoquai, je ne sais pourquoi, l'ambiance si particulière du « Récif de Corail ».

Simple halte, pourtant, dans notre marche :

### L'office des mineurs créoles.

Après ces journées de marche, les bancs de bois de nos canots, si durs soient-ils, nous paraissent confortables ; mais tant est changée la nature humaine que les longues heures de navigation nécessaires à descendre la crique Eau-Claire, puis à remonter le cours du Grand-Inini, nous donneront l'envie impérieuse de nous « dérouiller » les jambes.

Au village de Bicade, la population nous accueille avec une touchante sympathie. Le lendemain, 15 août, nous faisons un peu les paresseux dans nos hamacs et nous laissons M. et Mme Aubert de la Rue — que connaissent bien les lecteurs de ce journal et que nous avons rencontrés par hasard, la veille, au dégrad — nous précéder de quelques heures. Le Révérend Père Le Cam, qui nous accompagne jusqu'à Saül, annonce, à grands coups de cloche, la célébration de la messe. De cloche ? n'exagérons rien ! Le brave Père se contente de frapper avec un maillet le panneau métallique suspendu d'une réclame célébrant les mérites d'un quelconque lait condensé. Mais l'intention y est et les fidèles boudent d'autant moins à cette invitation sonore que de nombreux créoles, amenant leurs enfants, sont spécialement venus du village voisin : États-Unis.

Après l'office, petite cérémonie avec remise de gerbe, discours et chœurs enfantins. J'accepterais volontiers d'achever la journée ici, dans ce calme accueillant. Mais, devant le dégrad, l'étroite crique Palofini s'ouvre dans la forêt et me rappelle que je suis pas encore au bout du chemin.

Notre départ de Bicade marque une minute



Ce mineur antillais a son violon d'Ingres.

étapes fatigantes parce qu'entreprises à une allure accélérée, ascensions pénibles et sans cesse renouvelées de collines broussailleuses, dont la dure Massaline aux flancs abrupts : la tournée des placers de Dorlin se termine le troisième jour à Eau-Claire, où nos canots, faisant un détour par le Grand-Inini, sont venus nous rejoindre.

émouvante, un de ces instants qui non seulement parfument tout un voyage, mais dont le souvenir vous suit durant des années ; tandis que nos canots s'éloignent sur l'eau sombre et que se resserrent, comme un rideau qui retombe, les troncs pressés de la forêt, les mineurs, groupés sur la rive, chantent l'air créole célèbre : « Adieu foulard, adieu madras » ; nous y répondons par : « Ce n'est qu'un au revoir. » Et nous nous replongeons dans la verte lumière du sous-bois.

Les Aubert de la Rue, qui nous précèdent, sont équipés d'un matériel moderne, ultraléger, notamment de deux canoës à très faible tirant d'eau qu'il est aisé, le cas échéant, de passer par-dessus les bois tombés. De telle sorte que leurs « sabrages » sont insignifiants et ne diminuent guère notre propre travail. Nous nous trouvons précisément devant un arbre énorme, à coup sûr de plus de 2 mètres de diamètre, abattu par l'une des dernières tempêtes ; une fois encore, évitant une attaque à la hache qui nous eût pris plusieurs jours, nous réussissons à passer dessous en raclant nos plats-bords.

Tout le monde se retrouve au dégrad Sardine, limite de la navigation, et c'est la marche sans incidents, à travers la forêt, vers Saül, où nous arrivons le second jour.

### Le « Père des mineurs ».

Nichée au fond d'une cuvette, Saül est une assez importante agglomération minière :

(Suite page 51.)

TERRE D'OR

# LA PRODIGIEUSE PAGODE DE SHWEDAGON A RANGOON

Vue par Norman LEWIS

Norman Lewis est un écrivain et voyageur anglais de grand talent, dont un livre sur l'Indochine (« A dragon apparent ») a connu un large succès, et qui vient d'en écrire un autre sur la Birmanie : TERRE D'OR, lequel constituera le troisième volume de la collection JULIARD-SCIENCES ET VOYAGES, déjà bien connue de nos lecteurs.

Norman Lewis a le sens des détails et un humour discret, en même temps que l'art de dégager des vues d'ensemble et des conclusions. Il éprouve de la sympathie pour les peuples qu'il visite, même dans nos temps troublés.

L'extrait qu'on va lire se rapporte d'ailleurs à une splendeur traditionnelle de la Birmanie, la pagode de Shwedagon.

**A**RANGOON, le grand festival annuel des pagodes battait son plein, — celui qui a lieu pour la pleine lune de Tabaug et qui coïncide avec la date de Pâques en Occident. La pagode de Shwedagon est le cœur et l'âme de Rangoon, le principal lieu de pèlerinage dans le monde bouddhiste, l'équivalent bouddhiste de la Kasba à La Mecque, et, en résumé, un grand et glorieux monument. « Le lieu le plus beau du monde », pensait le voyageur Ralph Fitch. Il avait vu les splendeurs de l'Empire mongol, et c'est une consolation de savoir que la pagode de Shwedagon, ayant encore embelli depuis l'époque élisabéthaine on a là une toute petite oasis, isolée dans un désert de camelote moderne, où subsiste l'éclat prodigieux de l'Orient.





## Un reliquaire et un « trésor » sans égal.

La sainteté particulière de la pagode de Shwedagon est due au fait qu'elle est la seule qui renferme des reliques non seulement de Gautama, mais aussi des trois Bouddhas qui l'ont précédé. Du Maître, ce sont huit cheveux que possède la pagode, quatre qui lui ont appartenu et ont été donnés de son vivant, et quatre autres, nés des précédents au cours de leur voyage des Indes à Rangoon. Ces quatre cheveux, si l'on en croit le récit imprimé dans le guide officiel, s'élevèrent d'un jet, quand on ouvrit la cassette qui les contenait, à une hauteur égale à celle de sept palmiers. Ils émettaient des rayons de couleurs différentes, qui avaient le don de faire parler les muets, entendre les sourds et marcher les boiteux. Ensuite, des bijoux tombèrent en pluie et s'amassèrent sur la terre, où ils atteignaient la hauteur des genoux. Le trésor enterré avec ces reliques avait une telle valeur que, des siècles après, le renom en parvint aux oreilles du roi de la Chine, qui fabriqua un personnage magique, revêtu d'une forme humaine, et l'envoya en Birmanie avec la mission de voler la chasse. Cet être, dit la chronique, fut tellement ébloui par l'aspect de la pagode que, subitement privé de ses moyens, il resta saisi et fut attaqué par les Esprits gardiens de la pagode, qui le mirent en pièces.

Les rois de Birmanie avaient l'habitude de faire des dons extravagants destinés à l'embellissement de la pagode, tels que girouettes en diamant, parapluies incrustés de bijoux pour la faite des toitures, ou tout au moins leur propre poids d'or, destiné à redorer la flèche. Là, les biens que d'autres princes orientaux gardaient dans des souterrains et des coffres étaient étalés sous le soleil pour confondre d'étonnement l'humanité. On fondit et on suspendit deux ou trois cloches qui étaient parmi les plus grandes du monde. Des étrangers s'emparèrent de deux d'entre elles (les Portugais et les Britanniques), et l'une et l'autre firent chavirer les bateaux qui les emportaient et furent englouties dans le fleuve. Shinsawbu, reine des Talaungs, acquit une



Un des dragons bordant les voies d'accès à la pagode.

telle considération par la construction de la grande terrasse et des murs que les Birmanis disaient de la reine Victoria qu'elle en était une réincarnation, car à leurs yeux rien ne pouvait être plus flatter.

### Pèlerinage et festival se mêlent.

De bon matin, le Vendredi Saint, le festival étant à son point culminant, je pris une voiture pour aller à la pagode ; je voulais y revoir un coin de Birmanie « en fête » (1) et y recueillir encore quelques impressions de la dernière minute.

La pagode de Shwedagon se trouve à six kilomètres au nord de la ville. Je parcourus à pied le dernier demi-kilomètre ; devant moi, un volcan rose et or émergeait lentement des arbres, contre le bleu poussiéreux du ciel. Les pèlerins, quand ils arrivent en vue de ce cône, se prosternent, la face tournée dans cette direction. La route est bordée de chasses, d'autels et de monstres. Les jeeps, comme le courant d'un

fleuve, entraînaient vers la pagode des adorateurs nationaux. Quelques-uns d'entre eux étaient déguisés sous des ornements de carnaval ou des paons en carton, et amenaient avec eux, pour prier dans la pagode avant la cérémonie, de jeunes garçons qui allaient commencer leur noviciat. Ces garçons portaient de coûteuses copies de l'ancien costume de cour birman, avec des casques et des épaulettes d'or semblables à des ailes qui poussent, et les hommes de leur escorte faisaient tous leurs efforts pour maintenir au-dessus de leur tête des ombrelles dorées.

Il y avait à l'entrée des marchandes de fleurs ; j'en achetai quelques-unes à l'une d'elles et lui laissai mes souliers, puis je commençai à franchir les marches de l'escalier couvert : elles sont au nombre de deux ou trois cents, et on les laisse à dessein raboteuses et inégales, comme les pavés d'un village français, pour qu'on ne puisse s'approcher de la pagode qu'avec une respectueuse lenteur. Tout le long de la montée, il y avait des éventaires où l'on vendait des fleurs, des gongs, des ex-voto et d'affreux jouets. Des foules descendaient et montaient les marches, nu-pieds, et l'on entendait le murmure de voix étouffées et les froissements des soieries neuves et raides. Il y avait beaucoup de vases remplis de fleurs dont le parfum imprégnait l'atmosphère. De quelque part, très haut, une lumière s'épandait sur la sombre montée, et de la même direction venait le son des gongs, pareil à une respiration profonde et mélodieuse.

### Un paysage d'or.

En sortant de cette voie d'accès ténébreuse, on se trouve sur une vaste terrasse, une immense étendue miroitante. Je n'avais jamais rien vu de comparable à l'éclat du spectacle que j'eus soudain sous les yeux. Fitch, qui était un marchand en même temps qu'un aventurier, avait laissé passer sans commentaires les splendeurs qu'offraient aux voyageurs de son temps Venise, Ormuz, Goa, les Indes orientales, mais ici il s'était arrêté débordant d'admiration, bien qu'il ne pût se défendre de faire des remarques acides sur



Un office nocturne à Shwedagon.

(1) En français dans le texte. (N. D. T.)

la vanité d'employer tant d'or à un tel usage. La terrasse est flanquée de chasses ; entre elles et derrière elles se presse tout un peuple de gardiens : ogres, bêtes fabuleuses et gorgones ailées au visage béni ; et, comme fond, un escarpement doré s'élève, une falaise de métal précieux, d'où rayonne un éblouissant poudroiement, au sein duquel les formes des pèlerins, occupés à coller leurs feuilles d'or, ont l'air d'insectes noirs que l'on voit vaguement ramper.

Les innombrables autels du premier plan étaient couverts de fleurs et abrités sous les parasols votifs qui ont le rôle, utile dans ce pays tropical, de protéger les statues du soleil et sont l'équivalent des cierges, nécessaires pour éclairer leurs demeures obscures dans les pays septentrionaux. La parade de Pâques, à Rangoon, se déroulait joyeuse et dévote autour de l'étincelante pyramide. Quand les fidèles voulaient prier — ce qu'ils faisaient avec le geste poétique de tenir levée entre leurs mains une offrande de fleurs — ils avaient le choix entre des centaines de statues d'or, d'argent, de marbre ou de bois. (Comme la plupart des peuples qui s'inclinent devant des images, les bouddhistes font remarquer avec la plus sérieuse insistance qu'ils n'adorent pas l'objet matériel, mais le grand principe qu'il représente.)

Les adorateurs, par groupes ou isolément, vont faire leurs dévotions dans les chapelles spacieuses, ou en plein soleil sur la terrasse, inclinés dans la direction de la flèche de la pagode. Des bébés d'un an étaient placés avec tendresse dans la position rituelle où

ils restaient souvent à traîner par terre leur adoration, incapables qu'ils étaient de se mettre sur leurs pieds, jusqu'à ce qu'on les ait ramassés. En ce jour, il y avait de nombreux moyens d'acquiescer des mérites : on pouvait acheter de l'eau (dans des bidons à essence) et en inonder les statues placées au soleil ; on pouvait rallumer les cierges éteints ; replacer les parasols qui étaient tombés ; on pouvait se servir des bois de cerfs que l'on vous tendait pour en frapper un gong et ensuite le sol, ce qui attirait l'attention des *nats* (esprits) de la terre et du ciel sur leur adorateur.

Encore récemment, avant les temps troublés que nous traversons, des Birmans venaient de tout l'Orient pour assister au festival de Shwedagon, et ils voyageaient aussi librement que les pèlerins d'Europe allaient à Saint-Jacques-de-Compostelle. Actuellement, à part les Birmans, on n'y voit plus que des Tibétains, dont rien ne peut décourager la piété tenace.

### Boxe birmane.

À quelques centaines de mètres du pied de la pagode, le gouvernement a organisé un festival profane qui est une combinaison de « pwé » et de foire commerciale, mais sans être une réussite dans un sens ni dans l'autre. Le soir, l'animation y devient bruyante et tumultueuse. Et au-dessus brille sous le clair de lune l'or amassé qui symbolise le renoncement.

Il y avait un théâtre de plein air avec une actrice et deux clowns, mais il n'était pas fameux. L'atmosphère n'était peut-être pas favorable. Cette organisation officielle avait dû ôter sa spontanéité au spectacle. Les haut-parleurs déversaient des torrents de bruits dont la variété rappelait la tour de Babel, et l'excès de lumière faisait mal aux yeux, mais il n'y avait là rien de comparable à la qualité des pwés authentiques qui ont lieu dans les divers quartiers voisins de Kemmendine.

Je passai une demi-heure à regarder les séances de boxe, et je remarquai que les *pongyis* (prêtres) sont admis gratis à ce spectacle qui n'a rien de divin. La robe jaune était portée par une bonne moitié de l'assistance. Les boxeurs arrivèrent et se prosternèrent, le front contre terre, tournés chacun vers son coin, et leur génuflexion fut rendue par leurs seconds. Le challenge exécuta alors une danse de guerre très lente, qui suivait la musique des tambours et des flûtes, et il s'arrêtait de temps à autre pour se donner des coups sur la poitrine d'un geste à la Tarzan. Après cela, les adversaires s'avancèrent l'un vers l'autre en dansant un pas de ballet, comme les champions du *Ramayana* quand ils vont lancer leurs javelots enflammés. Et, tout à coup, ils entrèrent en action, bondissant en l'air comme des coqs de combat. Le début fut très mouvementé et offrit un spectacle passionnant, mais qui ne dura que quelques secondes ; chacun des deux hommes essaya alors de terrasser l'autre en se lançant sur lui à coups de pieds.

Mais cette activité intense, comme celle des combats de coqs, ne fut pas de longue durée. Un corps à corps suivit où les combattants firent usage sans restriction de leurs genoux, de leurs poings et de leurs coudes. Un spectateur m'expliqua que le vainqueur



Une attitude de la « vedette » du théâtre nocturne.

est déclaré « on voit les premières gouttes de sang ». Cet homme faisait preuve d'égards louables pour le point de vue d'un étranger, et avec la meilleure volonté cherchait à tracer les règles auxquelles obéissait le combat ; mais un individu occidentalisé l'interrompit net pour dire brutalement : « Rien ne leur est interdit. Ils sont même libres de s'envoyer des coups de pieds aux endroits les plus sensibles. »

### Théâtre et réincarnation.

À minuit, une véritable représentation théâtrale commença dans une des tentes, et j'y passai une heure, le temps de prendre une idée de ce spectacle qui devait durer toute la nuit. Dans la première scène figurait un jeune Birman qui courtisait une jeune fille, mais en vain, car on voyait clairement qu'elle ne l'y encourageait que pour le bafouer cruellement. Elle commençait par sourire, mais, dès qu'il s'approchait d'elle, son sourire se changeait en une grimace de mépris. Ce jeu de scène se répétait plusieurs fois. C'était décevant et déconcertant.

Mais alors la scène changeait, on était ramené à un siècle en arrière, et on assistait à une cérémonie de la cour, où, dans une existence antérieure, notre héros était prince, et la dame qui l'avait d'abord traité avec une inexplicable malveillance avait le rôle d'une obscure dame du palais. Leurs gestes faisaient comprendre clairement que le prince s'était joué de ses tendres sentiments et l'abandonnait maintenant en faveur d'une autre dont la position sociale lui paraissait mieux assortie à la sienne. Ensuite, nouveau changement de scène... et d'époque. Quelle aide apporte à une intrigue languissante la possibilité d'étendre le subterfuge de la scène de rappel non seulement au passé des personnages, mais à leurs précédentes incarnations ! Mais aussi, hélas ! combien l'action en est-elle ralentie !



Deux dragons monumentaux.

# LE MOIS AÉRONAUTIQUE

## ADER A DEVANCÉ WRIGHT — RENAISSANCE FRANÇAISE

par Edmond BLANC



Des « carbets » nichés dans la brousse.

## LES ORPAILLEURS DE GUYANE

(Suite de la page 47.)

son intérêt est d'être située au centre géographique de la Guyane, à peu près au confluent des bassins du Maroni, de la Mana et de l'Approuague. C'est le point d'aboutissement de la piste carrossable Bélizon-centre Guyane, qui constitue le premier et modeste tronçon de la grande traversée routière dont le projet définitif, un jour prochain, se trouvera réalisé.

Nous sommes reçus par le Révérend Père Didier, auquel nous venons remettre une Légion d'Honneur qu'il a bien méritée : arrivé en Guyane en 1930, il reconnaît rapidement les besoins particulièrement urgents des mineurs et s'intéresse chaque jour davantage à cette population laissée si longtemps à l'abandon. Il se réserve donc « les bois », suivant ses ouailles dans leurs perpétuelles pérégrinations. En 1933, il est nommé desservant des régions du haut Approuague et de la haute Mana, en même temps que « délégué du Gouverneur pour la région de l'Est », avec résidence à Ipoucin. Là, pendant des années, il se fera perpétuel voyageur, visitant ses fidèles dispersés dans l'immense forêt guyanaise.

Les rapports officiels qu'on lui avait fournis parlaient de trois cents mineurs : il en dénombre deux mille, laissés dans un isolement spirituel et matériel à peu près total. L'œuvre à mener à bien ne rebute pas le Père,

Diverses manifestations récentes ont prouvé que la construction aéronautique française connaît de nouveau une période de confiance et s'affirme aux yeux des autres pays!

A l'étranger, on écrit même que la France a, dans le domaine aérien, « le vent en poupe », et un grand hebdomadaire anglais, comparant les appareils de haute vitesse, écrit que techniquement le « Mystère IV » est l'égal du « Swift » et du « Hunter », et que sa version dernière, le type B, leur est même supérieure, car celui-ci a atteint en mars la vitesse du son en vol horizontal, ce qu'aucun chasseur britannique n'a encore fait.

Mais ce n'est pas là notre seul succès : plusieurs de nos usines vendent des licences à l'étranger, et la dernière en date est celle du « déviateur de jet » mis au point par M. Jean Bertin, de la S. N. E. C. M. A., et qui est maintenant construit aux États-Unis.

Au début de mai, M. Georges Hereil nous convia à une visite de deux des quatre usines de la Société Nationale du Sud-Est, celles de Toulouse et de Marignane, où le matériel fut présenté aux trois secrétaires d'État intéressés.

Nous vîmes ainsi, en cours de construction, les deux prototypes du SE-210 « Caravelle », bi-réacteur moyen-courrier d'une conception nouvelle et particulièrement heureuse et qui promet d'assurer à la France la position de « fournisseur civil aérien » dans l'aviation internationale.

A Marignane, enfin, nous avons vu le fameux « Barouleur », qui, grâce à son chariot de décolage qui se comporte admirablement et ses skis, peut se poser sur les plus mauvais terrains. Il y a là un progrès notable et une réussite parfaite.

qui, en 1937, suivant toujours « ses mineurs », s'installe à Saül, d'où il pourra plus aisément rayonner. C'est là, en effet, qu'il donnera toute sa mesure : il remplit les fonctions d'officier d'état civil, ouvre une école qui, en 1940, comptera déjà soixante-huit élèves et pare aux difficultés de ravitaillement des mineurs en prenant l'initiative et la charge d'une coopérative.

Il eût été injuste, parlant de la fortune et des servitudes des mineurs, de passer sous silence l'œuvre immense de cet homme dont les efforts ont donné des résultats aujourd'hui si tangibles : là où, il y a quinze ans, on trouvait une population dispersée, vivant dans les conditions les plus primitives, sans aucune formation intellectuelle, morale ou religieuse, je vois maintenant un village propre, jeune, plein de vitalité et de promesses d'avenir, admirablement situé au centre d'une région minière dont demain dira toute l'importance.

**Les travaux menés à bien dans le cadre de l'équipement de la Guyane n'ont pas été moins méritoires; l'édification de la piste Bélizon-Saül a été confiée au Bureau minier guyanais. L'idée qui a présidé à la mise en train de cette œuvre est de permettre d'abord de relier en trois jours Cayenne et toute l'importante région des placers de la haute Mana; on réalise l'importance du progrès accompli en sachant qu'auparavant il fallait compter, suivant la saison, de deux à six semaines d'un voyage pénible pour accéder à cette région en passant par l'Approuague ou la Mana.**

**Quatre bulldozers et trois cent cinquante ouvriers ont été nécessaires pour mener à bien cette entreprise unique, jusqu'alors, dans les annales de la Guyane.**

## LE PREMIER VOL MÉCANIQUE : 1890

Or il advient qu'au moment même où notre industrie a « le vent en poupe » le vent de la colère souffle dans les rangs de nos pionniers. Ceux-ci, groupés en deux sociétés vivaces, les « Vieilles Tiges » et les « Vieilles Racines », où l'on rencontre nos plus anciens et plus fameux constructeurs, ont constaté que, lors du cinquantième anniversaire du vol des frères Wright de décembre 1903, célébré outre-Atlantique à grand fracas, on a à peine cité parmi les pionniers nos pilotes de temps héroïques. C'est tout juste si Blériot a été nommé, cependant que l'on affirmait la priorité de l'Amérique dans le vol mécanique. En somme, Clément Ader, le colonel Renard, Ferber, et tant d'autres, ne méritaient même pas une mention!

Une levée de boucliers en résulta, et nos plus célèbres pionniers décidèrent d'analyser, documents en mains, le vol des Wright à Kitty-Hawk et de reconstruire l'appareil d'Adér (la fameuse « chauve-souris » à vapeur) pour le faire voler.

M. Gabriel Voisin, qu'on ne peut soupçonner de chauvinisme puisqu'il a l'âge de la sagesse (soixante-quatorze ans) et quatre grands-américains, a développé à l'Aéro-Club de France, devant un nombreux auditoire, des arguments irréfutables, et il a fait tourner à l'aide d'air comprimé la merveilleuse machine à vapeur de Clément Ader, que le Conservatoire des Arts et Métiers avait bien voulu lui prêter pour la circonstance. Cette machine donnait 30 CV de puissance et ne pesait que 22 kilos, et cela en 1890, date du premier vol d'Adér, incontestable aujourd'hui!

## GABRIEL VOISIN PROUVE

Ce vol avait été contesté en 1906 par les amis de Santos-Dumont, et la preuve n'avait pu être établie solidement. Il fallut le hasard d'une charrue labourant la piste d'Armainvilliers pour que fussent mis à jour deux blocs de charbon enterrés par les témoins du vol et qui en marquaient le parcours.

Mais, entre temps, l'opinion abandonnait Adér, et les Américains affirmaient au monde entier leur priorité dans le vol à moteur. Gabriel Voisin a, ces jours derniers, publiquement rétabli en cinq points la vérité, à savoir :

1° Que l'appareil Wright ne quitta pas le sol par ses propres moyens, comme celui d'Adér en 1890;

2° Qu'il fut lancé sur un rail en pente;

3° Qu'il fut, par surcroît, poussé par Wilbur Wright à une aile et le journaliste Drinkwater, *soul-témoin*, à l'autre aile;

4° Qu'il s'éleva avec un vent debout de 43 kilomètres à l'heure (ceci est écrit dans les mémoires des Wright) et vola 59 secondes *face au vent*;

5° Il n'y eut aucune vérification officielle de temps, de parcours, ni de dénivellation entre le point de départ et le point d'arrivée.

Notons enfin que l'unique *témoin*, Drinkwater, écrivit plus tard, dans le *Times*, que ce vol n'était qu'une *glissade*. Ceci confirme le fait que l'appareil a volé comme un planeur. D'ailleurs, en France, les Wright durent changer en 1908 leur moteur impuissant contre un moteur Barriacaud et Marre, et c'est alors qu'ils purent réellement voler et enlever des records.

Il y aurait trop à dire sur ce plaidoyer et sur ce fait que l'appareil Wright, construit à Dayton, fut transporté à 1 000 kilomètres de là, à Kitty-Hawk, sur les dunes soufflées par l'Atlantique, pour pouvoir voler.

Clément Ader conserve la gloire du premier vol mécanique, ce qui n'enlève rien au mérite des Wright, mécaniciens remarquables qui ont leur part et leur place dans l'essor de l'aviation.



Cependant nous allions toujours.

# DANS LA ROME DES CÉSARS

Reportage apocryphe d'un jeune Gaulois

transmis par Lucien MARCELLIN

(Dessins de GÉRARD ALEXANDRE)

Nos lecteurs se rappellent peut-être que nous avons publié en son temps, dans ce journal, un récit attribué à un voyageur grec qui, au début de notre ère, prétendait avoir visité l'Égypte et nous livrait ses impressions sur ce pays.

Provenant de la même source, que nous n'avions pu, ni ne pouvons encore, localiser avec précision, nous recevons un nouveau document qui serait cette fois l'œuvre d'un jeune Gaulois, amené à Rome au temps des derniers Césars, et qui, lui aussi, dit franchement ce qu'il pense de ce qu'il voit. Sans garantir l'authenticité de cette narration, nous n'hésitons pas cependant à la reproduire, parce qu'elle nous a semblé avoir quand même on ne sait quel accent de sincérité et qu'elle nous permet en outre d'établir — parfois, mais non toujours — de curieuses comparaisons avec notre temps.

N. B. — Le traducteur se propose de mettre entre crochets les explications qu'il croira nécessaires à la clarté du texte, et aussi de supprimer certains paragraphes qui sont hors du sujet.

**J**E dois déclarer d'abord à ceux qui me liront que je ne sais rien de l'art d'écrire. J'ai donc dicté ce que je raconte ici à un scribe capable de comprendre ma langue et de la transcrire directement en la sienne, qui est le latin qu'on parle à Coriosopitum [N. D. T. : *C'est aujourd'hui Quimper.*] Il paraît que ce latin n'est pas très pur, mais le scribe dit

que si. [N. D. T. : *Le traducteur dit que non.*] Pour ce qui est des noms propres, je me permettrai de signaler que, lorsqu'il les relit à haute voix sur son texte, il ne les prononce pas du tout comme je les ai prononcés. Mais il m'assure que c'est lui qui a la bonne manière. Et, comme il possède une instruction que je n'ai pas et que je ne puis rien contrôler des signes qu'il trace sur ses tablettes, je m'en remets entièrement à lui.

Je suis né dans le pays du couchant après lequel il y a la mer. Le scribe dit que c'est l'Armorique, au bout de la troisième Province lyonnaise, et il refuse de transcrire le nom que je lui donne parce qu'il déclare que le répéter lui arrache la gorge. Il trouve que c'est une contrée âpre et sauvage, où la civilisation romaine n'a pas pénétré. Je le savais et c'est à force de l'avoir entendu cent fois affirmer autour de moi que j'ai fini par avoir honte d'être un « barbare » et que j'ai voulu connaître par moi-même ce qu'était cette civilisation si brillante, qui avait empli le monde entier de sa splendeur et imposé sa loi à l'univers.

Je ne parlerai pas de mon interminable voyage ni des fatigues qu'il m'a coûtées. J'ai visité en passant Venetes, Namnetes, Andecavi, Turones, Lugdunum, Vienna, Aquæ Sextiæ. [N. D. T. : *Vannes, Nantes, Angers, Tours, Lyon, Vienne, Aix : ce sont en somme les stations principales des ex-réseaux du P. O. et du P. L. M.*] Mais enfin j'ai vu Rome, la Rome impériale, l'Urbs immortelle. Et c'est ce que j'y ai observé que je décrirai ici.

Vous pouvez imaginer l'émotion que

j'éprouvai lorsque, de la Via Flaminia, dont je suivais depuis longtemps la longue avenue rectiligne, je pus contempler le Tibre à ma droite et, à gauche, la colline du Pincius, où de belles villas s'étagent et se cachent à demi sous le calme ombrage des pins et des cyprès, qui les entourent. Quels adorables asiles pour le rêve et la méditation !

Cependant nous allions toujours, car la ville est immense. Mais, à mesure que nous avançons, les voies, tout à l'heure si larges, semblaient peu à peu se rétrécir à mesure qu'elles se multipliaient, tandis que les maisons se resserraient autour d'elles et paraissaient vouloir regagner en hauteur ce qu'elles perdaient en superficie à leur pied.

J'en fis la remarque à Faustulus, mon guide. [N. D. T. : *Le narrateur ne nous dit pas où il a connu ce Faustulus, un « Romain moyen » de la bourgeoisie.*]

— Pourquoi, lui demandai-je, ces murs si élevés et percés de tant de fenêtres superposées ? Abritent-ils derrière eux des temples gigantesques ?

— Non point, me répondit-il ; chacune de ces rangées de fenêtres correspond à un étage ; et, comme tu le vois, il peut y en avoir cinq, ou six, ou même sept.

— Quoi ? Sept étages ! Ce sont alors des forteresses, garnies de soldats de bas en haut ?

Ma naïveté le fit sourire :

— Ce sont de simples logements de particuliers, comme toi et moi. Celui où je vais te conduire, et qui est le mien, est au quatrième.

— Et au-dessus, au-dessous, ce sont alors des parents à toi qui habitent ?

— Mais non, des voisins, c'est-à-dire des inconnus, ou presque !

— Je ne comprends pas, avouai-je ; pourquoi s'entasser ainsi les uns sur les autres ? N'aimerais-tu pas mieux avoir une maison pour toi seul ?

Cette fois, il se mit à rire tout à fait :

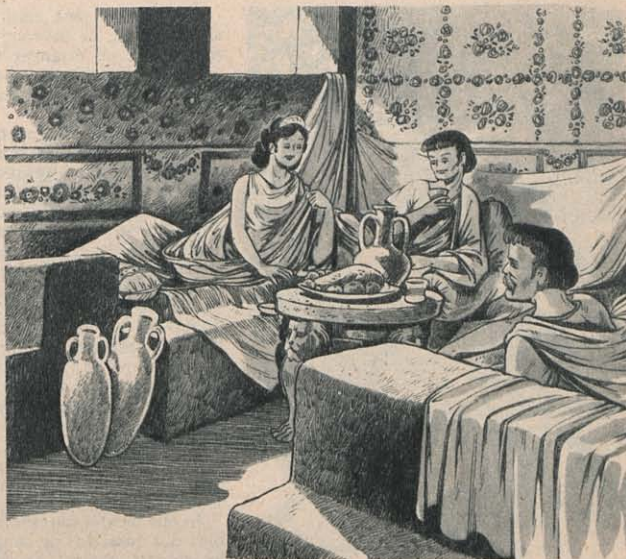
— Je ne suis pas millionnaire, dit-il ; et, au prix où est le terrain, il me faudrait payer non pas même pour avoir une maison à moi, mais un simple rez-de-chaussée dans un édifice tel que ceux-ci, un loyer de plus de 30 000 sesterces ! [750 000 à 800 000 francs 1954].

— Mais alors, m'écriai-je, ces belles demeures que j'admire sur les pentes du Pincius, c'est l'Empereur seul qui peut les habiter ?

— L'Empereur, dit-il, est logé au centre même de la ville ; seulement son palais occupe un peu plus de place que nos maisons, car, avec ses dépendances, il couvre toute la superficie du quartier du Palatin. [Même ordre de grandeur, environ, que les Champs-Élysées, entre la Concorde et le Rond-Point, l'avenue Gabriel et le Cours-la-Reine.]

C'était là le premier contact que j'avais avec cette civilisation à laquelle je désirais

Calpurnia, la femme de mon ami, s'étendait à côté de nous sur le triclinium pour prendre place à table...



si ardemment m'initier. J'éprouvais une certaine surprise. Mais j'avais besoin d'en savoir beaucoup plus long.

Je demandai :

— Est-il absolument utile d'habiter à l'intérieur de ces murailles dont j'ai franchi tout à l'heure une des portes ? Il me semble que la banlieue serait préférable.

— Il faut être près de son travail ou de ses affaires, dit Faustulus. Et les murs de Rome bornent justement l'espace d'où la population active ne peut s'éloigner. Autrefois, dans leur enceinte, il y avait place pour tout le monde. Mais, depuis un siècle ou même deux, cette population a considérablement augmenté. Elle dépasse aujourd'hui un million de citoyens. Il en résulte une terrible crise du logement, qui n'est pas près d'avoir sa solution.

Plus nous allions, plus je me rendais compte de ce surpeuplement. Une foule compacte encomrait les rues, si pressée que son flot contraire m'eût entraîné si mon compagnon ne m'avait appris à ouvrir mon chemin en jouant des coudes. L'étroitesse des passages augmentait cette confusion, mais surtout l'encombrement des devantures et des éventaires de boutiques qui débordaient sur la chaussée, formant obstacles aux passants ou les agglomérant sur le même point, quand la marchandise offerte méritait leur attention.

Les tavernes poussaient jusque sur la voie leurs terrasses où s'attardaient des consommateurs, peu pressés de céder leur place à d'autres, qui s'immobilisaient en l'attendant. Les barbiers opéraient en plein milieu de la rue, sans souci de la bousculade qui pouvait leur faire éborgner ou taillader leurs clients. A chaque pas, des mendiants, des colporteurs, des vendeurs de toutes choses, des montreurs d'animaux savants vous arrêtaient pour vous exhiber leur marchandise. Et, comme cette race est beaucoup moins pondérée et discrète que la nôtre, le vocarme était infernal. A tout moment, je croyais assister à une bagarre. Mais c'étaient seulement des gens qui parlaient, en gesticulant, de leurs affaires ou qui, entre eux, jouaient à des jeux de hasard.

Nous arrivâmes enfin, non sans peine, à la maison de Faustulus. C'était, comme les autres, une construction tout en hauteur, qui devait atteindre ou dépasser 60 pieds [18 mètres]. Le rez-de-chaussée n'était pas un de ces appartements particuliers à prix élevé dont m'avait parlé mon compagnon, mais il était occupé par trois boutiques, dont l'une me parut être celle d'un chaudronnier, car il en sortait un bruit effroyable de marteaux battant le cuivre. L'autre était celle d'un cordonnier, qui martelait aussi. Quant à la troisième, il s'en dégageait une odeur d'huile chaude, d'ail, d'oignon et de lard grillé qui renseignait assez sur son commerce et, ma foi, me mit en appétit, car la journée penchait vers son déclin.

Un couloir étroit et sombre, que ces bruits et ces senteurs emplissaient, conduisait à un escalier de pierre, qui menait aux étages. Au quatrième, Faustulus s'arrêta pour ouvrir sa porte. Tandis qu'il opérait, je levai instinctivement les yeux, attirés par la seule vague clarté qui tombait d'en haut. Je m'aperçus que l'escalier du dernier étage était remplacé par une échelle légère. J'en fis l'observation.

C'est une précaution du gérant, m'expliqua Faustulus. Les locataires des combles, mal logés, comme partout, sous des tuiles qui laissent passer la pluie ou deviennent en été des couvercles de four, sont de pauvres gens qui s'entassent dans ces taudis et oublient souvent de payer leur terme. Alors, pour les rappeler à leur devoir, on leur enlève l'échelle, qu'on ne leur rend que lorsque leur dette est acquittée.

La civilisation m'apparaissait décidément sous un jour où je ne l'avais pas imaginée. Mais je savais bien que toute grandeur a ses faiblesses ; un lion peut avoir de la vermine dans sa crinière, c'est tout de même un lion.

Faustulus m'appelait, dans l'ombre. Il était chez lui et enlevait les volets de bois qui masquaient une fenêtre. La lumière entra avec un souffle de vent et la rumeur de la rue.

La pièce était petite. Un lit, un coffre l'occupaient au principal. A gauche et à droite, il y avait des portes. Au bruit qui



Une foule compacte encomrait les rues.



J'eus la chance de pouvoir acheter, pour l'éducation de mon fils, un philosophe grec (le maître est assis près de la caps, pleine de volumina).

se faisait derrière l'une d'elles, je pensai que c'était là l'appartement de la femme et des enfants de mon ami, car je le savais marié et père de famille. C'est à ce moment que je m'aperçus que mon costume de voyage était bien poussiéreux.

Nous avions fait dans la journée une longue marche et, comme il était trop tard pour aller aux bains avant le dîner, il m'offrit une bassine et une aiguière pour mes ablutions. Mais l'aiguière était vide. Il s'en empara et descendit en courant l'escalier.

— La maison possède beaucoup de commodités, dit-il, lorsqu'il revint, quelques instants plus tard. Il y a une fontaine au rez-de-chaussée et les porteurs d'eau viennent l'emplir à peu près chaque fois qu'il est nécessaire. On ne trouve pas ça partout.

Je pensai à notre petite maison de bois, là-bas, si loin, où il faut en effet aller chercher l'eau à la source, à plus de cent pas. Cette fois, au moins, j'avais un exemple de ce que peut être le raffinement du progrès.

— Il y a trop de monde encore dans la rue pour vider la terrine par la fenêtre, dit-il quand j'eus terminé. Attendons la nuit.

Tandis qu'il descendait tout à l'heure en sautant allégrement de marche en marche, j'avais senti la maison tressaillir. J'en fis la remarque.

— Avec la hauteur qu'elles ont, il faut que les murailles soient solides, dis-je.

— Elles ne le sont pas, répondit-il. Il est fréquent qu'une maison s'écroule, et ses occupants avec elle. Quelle catastrophe alors pour le propriétaire !

— Évidemment ! Le prix de la reconstruction...

— Ce n'est pas seulement cela ; mais, si ses locataires sont tous des citoyens romains, c'est la ruine pour lui !

Comme j'avais l'air de ne pas comprendre, il rougit légèrement, voyant qu'il avait dit une maladresse, et il essaya aussitôt de la réparer.

— Nos lois sont ainsi faites depuis des siècles, dit-il, et devront tôt ou tard être modifiées... un étranger vaut un Romain, du moment qu'il est lui-même un homme libre... Mais ce sentiment d'égalité finira par prévaloir...

Il ne savait pas trop comment m'expliquer que faire une égratignure à un Romain coûtait plus cher au responsable que de tuer un étranger. Il détourna la question en me parlant des améliorations qu'on avait apportées au sort des esclaves :

— Sache qu'aujourd'hui, me dit-il, un maître n'a pas le droit de vendre un esclave pour le livrer aux bêtes dans le cirque, sans y être autorisé par un jugement du préfet des Vigiles. C'est un grand progrès. Et si cet esclave est trop âgé, malade ou infirme et que tu l'abandonnes, il est affranchi de droit !

— Son sort en est-il avantage ? demandai-je.

— Heu... c'est-à-dire... L'avantage est surtout moral, comprends-tu ? Car un affranchi devient un homme, ou presque. Tandis qu'un esclave...

Je pus bientôt me rendre compte que, sur bien des questions de ce genre, et d'autres, les mœurs avaient en effet sensiblement changé depuis les temps austères de la République. L'attitude des enfants de mon hôte à son égard me frappa particulièrement. Bien que très jeunes encore, ils se tenaient envers lui presque sur un pied d'égalité, donnaient leur avis sans attendre le sien, n'hésitaient pas à le contredire quand ils croyaient avoir raison. Il en avait l'air satisfait d'ailleurs et se prêtait en riant à toutes leurs volontés. Autant que j'en pouvais savoir sur la rigueur de l'autorité paternelle du temps du vieux Caton, je saisisais là un frappant contraste.

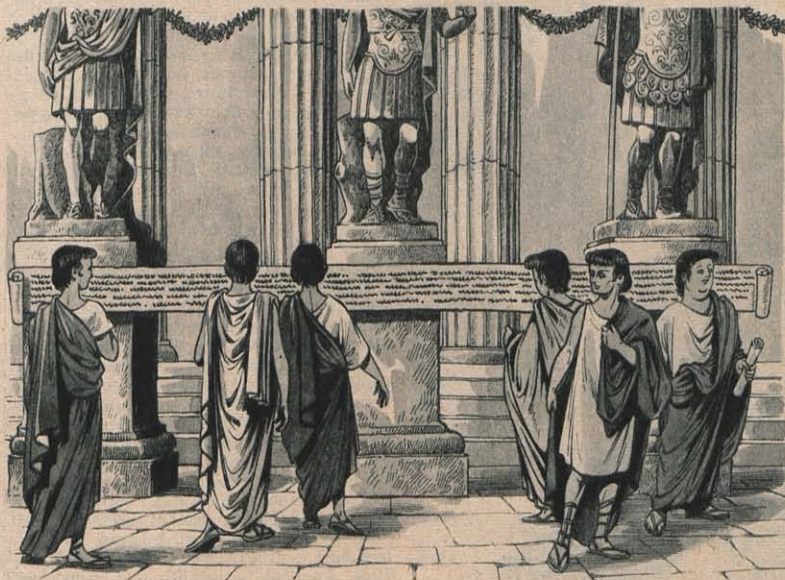
La même liberté d'allures régnait dans les rapports mutuels du ménage. Quand vint l'heure du dîner, Calpurnia, la femme de mon ami, s'étendit à côté de nous sur le

triclinium pour prendre place à table et se mêla à notre conversation comme l'aurait fait un camarade de notre sexe. Elle parlait d'ailleurs agréablement et n'était certainement point sotte. Elle avait même des idées et savait les exprimer. Cela ne l'empêchait pas de demeurer réservée et modeste, sans tomber dans l'exagération ou même l'outrecuidance où une pareille liberté aurait pu facilement l'entraîner.

Liberté qui était devenue dangereuse pour d'autres qu'elle, comme je l'appris au cours de cette causerie. Il y a aujourd'hui des jeunes femmes, ou même des jeunes filles, me dit Faustulus, qui n'hésitent pas à se livrer aux jeux violents du stade, luttent à la course, lancent le disque ou le javelot, vont même à la chasse en compagnie des hommes, armées de l'épieu ou de l'arc, et court vêtues comme Artémis Cynégète. C'est scandaleux !

Nous en vîmes à parler de l'éducation des enfants.

— La grosse difficulté de notre époque et de tous les temps, expliquait mon hôte, est de trouver un maître qui se fasse écouter de ses élèves. Ceux qui professent dans les écoles publiques sont littéralement le rebut de l'humanité et n'ont d'autre autorité que celle que leur donne la férule. Aussi en abusent-ils et n'enseignent guère qu'à coups de fouet. Mais comment pourraient-ils s'imposer à des enfants, qui se rendent très bien compte que le salaire qu'ils donnent à leur instructeur est moindre que l'aumône qu'ils verseraient à un mendiant : huit asses par mois ! [Environ 5 francs de notre monnaie actuelle.] J'ai eu la chance de pouvoir acheter un esclave qui est un vieux philosophe grec, auteur d'ouvrages très hautement estimés, et qui a été amené et vendu ici avec d'autres captifs, lors d'une récente expédition guerrière. Il est très doux et a su se faire aimer de mes fils, ce qui est un cas exceptionnel. Malheureusement, il est trop savant et trop sage !



Les séances du Sénat et les assemblées du peuple étaient annoncées par la voix du recitator et aussi par affiches, souvent apposées sur le piédestal des statues au Forum.

— Pourquoi malheureusement ?

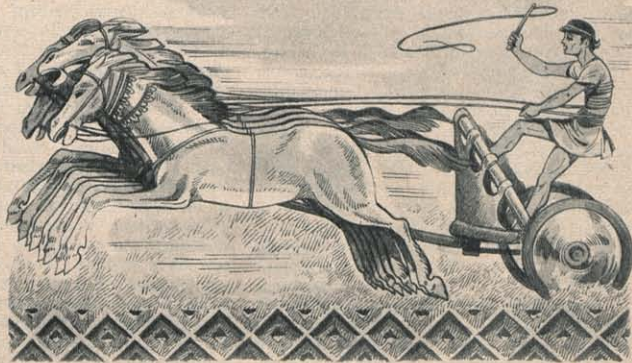
— Parce que je me demande si, aujourd'hui, la science, l'éducation, l'instruction servent à quelque chose, répondit tristement Faustulus ; certes, acquérir la richesse n'est pas un but, mais il faut, pour vivre avec décence, de plus en plus d'argent. Et dis-moi où l'argent se trouve ? Aux mains des intermédiaires, des entremetteurs, des baladins, des pitres ! Je connais des cochers du cirque qui se sont retirés de l'arène avec une fortune de 40 millions de sesterces [un milliard de nos francs]. Plus riches encore sont certains actionnaires ou administrateurs de sociétés, certains fonctionnaires, certains courtisans, favoris de l'Empereur. Mais, à côté de ceux-là, tous ceux qui vivent de leur travail, cérébral ou manuel, se tiennent, au mieux, dans une médiocrité dorée ou, plus bas, crèvent de faim !

Tout ce que j'entendais là me donnait à réfléchir. Était-ce à ce résultat qu'avait abouti cette civilisation tant vantée ? Était-ce pour en arriver là que Rome avait conquis l'univers et que, comme je l'entendais dire, tous les chemins du monde venaient à elle ? Je pensais, en écoutant ces révélations, à ma maison dans mon village, et à mon village dans notre forêt... Mais, tandis que je dicte au scribe ces pensées qui m'étaient venues, le scribe me dit que je suis trop ignorant pour comprendre, et je ne veux pas insister.

Du reste, ce repas à la romaine, autour d'une table bien servie, dans une salle fraîchement décorée, devant une large baie ouverte sur un balcon fleuri, avait du charme. Peut-être la position couchée, tout de son long, n'est-elle pas tellement pratique pour manger à son aise et j'ai deux ou trois fois failli m'étrangler en buvant. Mais ce doit être une affaire d'habitude ; et la serviette étendue sur les coussins du lit pour s'essuyer les doigts recevait les taches.

Les mets étaient succulents, mais simples.

Char attelé en quadrigé... atteignant des vitesses que jamais personne au monde ne pourra dépasser...



Nous avions commencé avec diverses salades, parfumées de sauge et de menthe, puis vinrent des oeufs durs hachés avec des anchois et d'autres poissons conservés dans la saumure. Ensuite on apporta un chevreau grillé, un poulet rôti, plusieurs légumes : fèves, choux, courgettes, oignons cuits. D'excellents fromages enfin, et des fruits pour dessert. Quant au vin, mêlé de résine et de poix, je suis mal placé pour le juger, étant surtout habitué à la cervoise. Cependant les quelques crus qu'il m'a été donné de déguster en Aquitaine et dans la vallée du Rhône m'ont paru très supérieurs.

A la fin du repas, mon hôte s'excusa de sa frugalité, tandis que je lui affirmai, en toute sincérité, que je n'étais accoutumé ni à une telle variété, ni à une telle abondance. Ce qu'il me dit alors me plongea de nouveau dans cet abîme de stupefaction où je devais encore plusieurs fois retomber.

Il me résuma un menu, cité dans un de ses ouvrages par l'écrivain Pétrone, menu dont il attribue la composition à un personnage imaginaire, mais qui fut servi en réalité à la table de l'Empereur [Néron, ou peut-être Claude]. En voici les principaux éléments : après de nombreuses gustations [hors-d'œuvre], ce furent des loirs enduits de miel, puis des saucisses aux prunes. Suivirent des oeufs de paons, dans le jaune poivré desquels baignait un ortolan ; après quoi parurent douze assiettes portant les douze signes du zodiaque et contenant les mets y correspondant : fruits d'Afrique pour le Lion, rognons pour les Gémeaux, tranches de bœuf pour le Taureau, etc. Vinrent alors des poulardes, des lièvres, des mamelles de truies, des pâtés de sanglier et de grives et aussi des pièces montées, telles qu'un porc entier répandant ses entrailles, qui étaient des saucisses et des boudins, ou encore un veau qu'un échanson découpa avec une épée et dont il présenta aux convives les tranches, à la pointe de son arme. Avant les desserts...

A ce moment de son récit, j'interrompis mon hôte, car j'avais la sensation d'étouffer, de la seule énumération de ces victuailles.

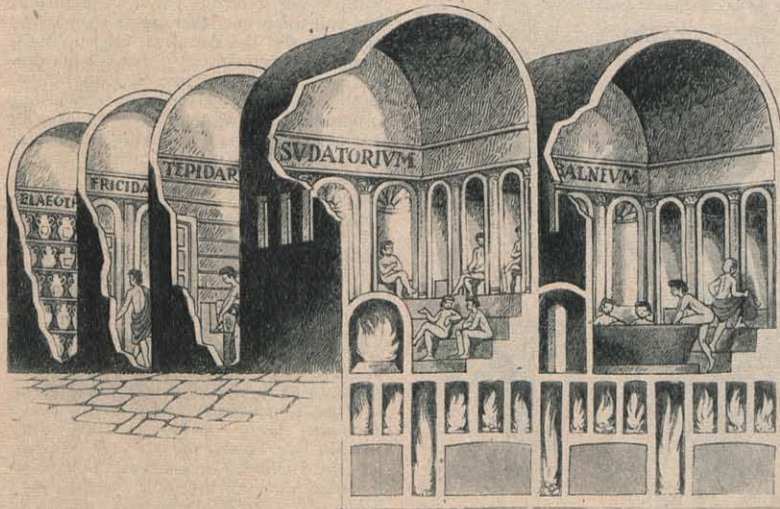
— Ils ne pouvaient manger tout cela ! m'écriai-je.

— Il le fallait bien, répondit-il gravement ; et d'ailleurs ce n'était qu'un début ; car on passa ensuite dans une seconde salle où tout recommença... Il est bon d'ajouter qu'entre celle-ci et la première, il y avait une galerie donnant accès à un endroit appelé vomitorium.

[Le texte du manuscrit que nous avons entre les mains passe sans transition à un sujet tout différent. Il semble que le scribe a pris sur lui de ne pas transcrire ce que lui dictait l'auteur, sans toutefois lui en rien dire.]

La nuit allait tomber et, afin d'éviter les complications d'allumer un flambeau, nous nous séparâmes et je gagnai mon lit.

J'étais heureux de me reposer. Tout le bruit de la journée m'avait un peu étourdi et les dernières heures avaient été les plus tumultueuses. C'étaient celles où les ouvriers cessent leur travail et les esclaves leur service et vont se divertir dans les tavernes jusqu'au crépuscule. Maintenant, chacun était rentré ou rentrait chez soi. Je m'endormis rapidement.



Intérieur des thermes. On voit, au sous-sol, le calorifère (hypocaustum) ; au-dessus, la salle de bains (balneum) et l'étuve (sudatorium) ; ensuite, la « salle tiède » (tepidarium), la « salle froide » (frigidarium) et, au fond, la salle où l'on conservait l'huile destinée aux frictions (oleoatherium).

Très peu de temps s'était écoulé quand je m'éveillai en sursaut. Une rumeur qui ressemblait à celle du tonnerre montait de la rue, en même temps qu'un piétinement lourd, multiple et sonore, dont tremblaient les murs. Ne sachant à quoi attribuer ce tumulte, je me levai et allai à la fenêtre. Autant que je pouvais voir la rue, à une profondeur qui me parut celle d'un gouffre, je m'aperçus qu'elle était envahie par un flot de véhicules de toutes sortes, qui se pressaient, comme les piétons s'étaient pressés dans l'après-midi, avec cette aggravation que chaque voiture avec ses chevaux tenait beaucoup plus de place que chaque homme et que les charretiers qui menaient leurs équipages à grand renfort de coups de fouet, de cris, de jurons et d'injures aux autres conducteurs, ne faisaient rien, bien au contraire, pour canaliser ce torrent impétueux.

Je devais apprendre le lendemain qu'il en était de même toutes les nuits, qui étaient réservées aux charrois, interdits le jour, et que, depuis plus d'un siècle, le problème de la circulation ne faisait que se compliquer et s'aggraver, sans qu'on eût jamais trouvé moyen de le résoudre. Je n'hésite pas à le dire, et je prie instamment le scribe de le noter : je pensai fortement alors à ma forêt natale et à son majestueux silence, même quand ses grands chênes gémissent sous le souffle du vent de mer.

Le lendemain, je pus observer avec plus de discernement la vie organique de la ville dans son trafic quotidien, en allant avec Faustulus faire les commissions du ménage, besogne qui ne regarde que les hommes. Elle est en effet assez fatigante, car les boutiques sont répandues sans aucun souci de groupement à travers toute la ville et nous eûmes beaucoup de chemin à faire du boulanger au vinaire, du pêcheur [marchand de poissons] au fructuaire, du négociateur léguminaire à la *lamiena* du boucher, pour nous en aller enfin jusqu'au port, seul endroit à peu près où l'on trouve dans de bonnes conditions les coûteuses et précieuses

épices, qui viennent de l'Arabie, et même de l'Inde, dit-on.

L'après-midi, mon compagnon — qui exerce, l'ai-je dit ? la profession d'avocat — avait à plaider devant les centumvirs, dans la basilique Julienne, et je me fis un plaisir d'assister à l'audience. Il m'est pénible d'avouer que j'eus beaucoup de mal à entendre non seulement ce qu'il disait, mais de quoi et de qui il était question, tellement le bruit était épouvantable par le fait des *laudiceni* (crieurs à gages) qui, tour à tour, acclamaient ou conspuaient les orateurs avec d'autant plus de zèle qu'ils avaient été mieux payés pour cela. Je sortis bien avant la fin, car j'éprouvai une sorte de vertige et le besoin de me retrouver à l'air. Mais, après avoir erré un peu au hasard et craignant de m'égarer en m'éloignant trop, je pénétrai de nouveau dans un bâtiment où une foule de personnes paraissant appartenir à la haute société se pressait, et qu'on me dit s'appeler l'Athenæum.

Il me fallut quelque temps pour comprendre ce qui s'y passait.

Sur une sorte de scène de théâtre, un personnage, développant devant ses yeux un rouleau de papyrus qui semblait n'avoir jamais eu de commencement et ne devoir jamais avoir de fin, lisait, en même temps qu'il déclamaient, au milieu du silence religieux de l'auditoire.

A une question que j'osai enfin poser, j'appris qu'il s'agissait d'une *recitatio*. [Le traducteur se permet de préciser ici que, l'imprimerie n'existant pas et les manuscrits étant rares parce qu'ils coûtaient cher, les auteurs n'avaient guère d'autres moyens de se faire connaître qu'en se faisant entendre. Ils ne s'en privaient pas. En somme, la *recitatio* était la radio de ce temps-là, avec cette ressemblance que le bon public devait subir beaucoup de ce que nous appelons le « bla-bla-bla » avant d'écouter avec plaisir ce qui valait la peine de l'être ; que les improvisateurs et les amateurs prirent peu à peu la place des écrivains ; que la distraction

remplaça la méditation, que les paroles volèrent et que la pensée ne demeura pas ; mais aussi avec cette différence que ce même public n'avait pas la ressource de « tourner le bouton », sous le regard soupçonneux et vigilant du « recitator ».]

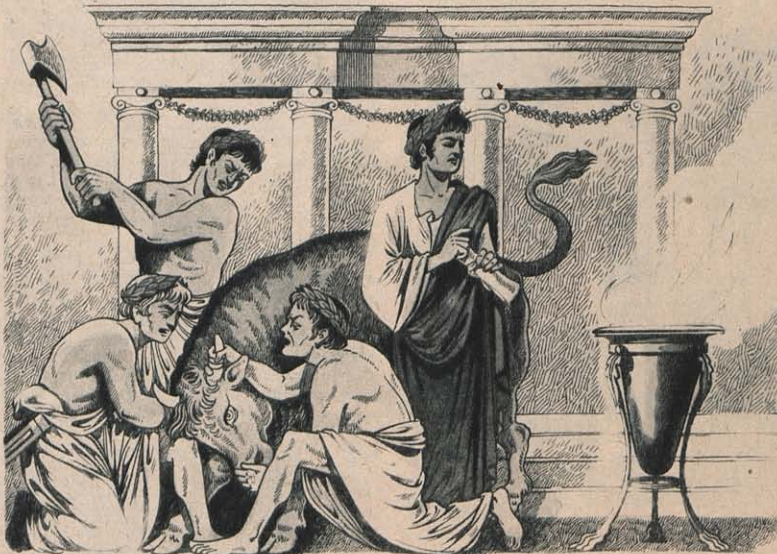
Je ne sais combien de temps je serais resté pris dans ce piège où mon imprudence m'avait fait tomber, lorsqu'un incident imprévu et comique vint me secourir.

La foule, composée tout entière d'amis de l'orateur, était compacte et s'était tassée autour de lui comme elle pouvait, lorsqu'un banc se rompit sous son poids et jeta bas, les jambes en l'air, le premier rang des auditeurs, qui se trouvaient être les plus déferents. Les autres l'étaient moins, car ils ne réprimèrent pas leurs bruyants éclats de rire. La lecture en fut interrompue et j'en profitai pour disparaître.

Peu de temps après, Faustulus vint me rejoindre et nous nous rendîmes aux thermes. Je ne trouvai là, moi qui avais pu fréquenter, au cours de mon voyage, des établissements semblables dans les principales villes des Gaules, rien de très nouveau en principe. Les bains publics sont, on le sait, une institution des Grecs qu'imita Rome et qu'elle fit connaître aux Provinces soumises par elle. Mais nulle part qu'à Rome elle n'a ce luxe et cette ampleur. C'est là seulement où je pus voir ce que c'était que la civilisation, dans ce qu'elle a d'avantages matériels et de commodités tout au moins. Ce que j'appréciai le moins était la cohue qui se coudoyait là, comme partout ailleurs, dans cette ville surpeuplée. Être bousculé dans la rue par un passant n'est pas agréable. Mais l'être, dans le *caldarium* au climat d'étuve, par un gros homme inondé de sueur, l'est encore beaucoup moins.

Les thermes ont ainsi beaucoup de salles tièdes, chaudes, brûlantes, froides, qu'on traverse les unes après les autres avant de s'attarder dans celles où l'on vous masse, où on fait de la gymnastique, où il y a des bibliothèques, des magasins, des expositions d'œuvres d'art... Tout cela est d'un grand luxe et permet de longues flâneries. Cependant, je dois dire que j'étais venu surtout aux bains pour me laver, après les marches poussiéreuses des dernières étapes. Mais, quand je demandai où je pouvais me procurer du savon, je provoquai une stupeur générale. Personne ne connaissait ce produit si commode pour enlever les souillures de la peau, et qui est un mélange de cendre et de suif, employé partout en Gaule. Faustulus se souvint qu'en effet il avait lu, dans Pline, que nous nous servions du *sapo*. Mais Rome n'en avait pas adopté l'usage. L'étonnement que me causa cet aveu ne devait pas être le dernier.

[Ici nous devons passer sous silence une suite de réflexions que notre Gaulois fait sur les questions d'hygiène et dont le naïf réalisme est parfois un peu cru. Le service des égouts, notamment, ou plutôt son absence, provoque ses critiques. Il y a bien à Rome, nous précise-t-il, un immense égout, la *Cloaca maxima* (qui existe encore de nos jours, d'ailleurs). Mais, s'il recueille une partie de ce que déversent les voies publiques, les maisons n'ont aucune communication avec lui, et le narrateur nous donne à ce sujet d'effarantes précisions. Puisqu'il faut bien traduire le mot, il nous parle aussi des latrines publiques, salles communes richement décorées de marbres, de peintures et de statues, où l'on fait salon



Sacrifice d'un taureau... On immolait en maintes occasions dans l'arène, au cirque ou sur l'autel des temples.



pour le même but vers lequel, dit notre proverbe, le « roi ne va qu'à pied »... Tous ces faits, et bien d'autres, vont, peu à peu, diminuer cette sorte d'admiration respectueuse que notre Gaulois éprouvait. Nous ne le suivrons pas, de jour en jour, dans les aveux qu'il nous confesse de cette désillusion progressive, ce qui nous entraînerait beaucoup trop loin. Qu'il nous suffise de la signaler, pour en arriver tout de suite à son terme et à son amère conclusion.]

... J'avais eu plusieurs fois l'occasion d'assister à des représentations théâtrales qui auraient déjà dû blâmer ma naïveté de sauvage par la brutalité et le cynisme des spectacles qui s'y donnaient. Je dois à la vérité de dire que je n'ai pu attendre la fin d'une pièce donnée au théâtre de Marcellus, où l'acteur qui jouait le rôle principal d'un assassin était justement condamné, ce qui satisfaisait la morale. Mais, afin sans doute de donner plus de sel à ce dénouement, l'acteur y était remplacé par un véritable criminel, que l'on torturait et crucifiait en public, au grand divertissement des spectateurs ! [Le narrateur semble faire ici allusion au *Laireolus*, drame d'un certain *Catullus* dont parle en effet, froidement d'ailleurs, *Juvénal*, et dans lequel ce pittoresque jeu de scène fut renouvelé, à chaque représentation, à partir du règne de *Domitien*.]

Le cirque devait me révéler bien mieux encore.

Dès les débuts de mon séjour à Rome, j'avais été frappé du nombre incalculable d'individus qui ne vivaient d'aucun travail, mais seulement de largesses que leur prodiguait l'Empereur, largesses qu'ils s'empressaient d'ailleurs de réclamer à grands cris dès que leur distribution semblait faiblir.

Incapable qu'elle était devenue de s'occuper utilement à quelque chose, il fallait à cette plèbe des distractions. Elle en avait autant qu'elle voulait, car, dans l'année, il y avait beaucoup plus de jours fériés que de jours ouvrables. Et chacune de ces fêtes était, d'une manière ou d'une autre, célébrée au cirque, au théâtre, sur le Forum ou même dans les temples, au nom de la religion.

Je ne décrirai pas l'immense piste du Circus Maximus, longue de plus de 400 pas romains, large de plus de 130 [environ 600 mètres sur 200], ni son admirable architecture, ses marbres, ses colonnes, ses statues, ses gradins où peuvent s'asseoir 300 000 spectateurs...

Je ne décrirai pas les courses de chars, l'espèce de folie collective qui s'empare de

la foule à leur propos, les paris insensés qu'elles provoquent, les bagarres et jusqu'aux meurtres que déchaînent les passions contradictoires des partisans de l'un ou l'autre cocher, le triomphe du vainqueur qui fait de lui l'égal d'un dieu ; je consens à reconnaître par ailleurs ce que peut avoir de splendide le spectacle de ces bêtes magnifiques lancées dans un élan si impétueux que jamais une pareille vitesse ne sera dépassée, ni même atteinte, nulle part ni en aucun temps... Ce n'est pas au Cirque, d'ailleurs, c'est sur l'Amphithéâtre de cette autre piste que se sont déjà versés et se verseront des flots de sang, plus que dans la plus cruelle des guerres.

Pas seulement le sang des formidables bêtes, venues des limites extrêmes du monde : éléphants, rhinocéros, lions, tigres, panthères, taureaux, égorgés par milliers en une seule représentation ; pas seulement le sang des hommes tués par elles en les combattant ; pas même le sang des gladiateurs luttant entre eux à armes égales et qui déchaînent la haine ignoble de la plèbe contre le vaincu — que, dans la crainte de perdre un pari, elle fait fouetter à coups d'étrivières pour qu'il se relève, et saigner comme un porc quand il n'en peut plus, — mais aussi le sang des hommes assassinés en interminable série, un tueur armé contre une victime sans armes, puis, celle-ci abattue, son facile vainqueur, désarmé, livré à son tour à un autre bourreau et ainsi de suite.



Cette horrible fureur de la plèbe envers le vaincu.

Quelles horreurs effroyables ! Je ne les imaginai même pas dans ma Gaule, qu'ils disent sauvage...

[Ici s'interrompt le manuscrit tracé par la main du scribe. Il paraît vraisemblable que celui-ci, né Romain, occupant d'un pays qu'il considérait comme vassal du sien, s'est irrité des paroles qu'il entendait.]

## GÉOGRAPHIE GASTRONOMIQUE

### L'ESPAGNE ET SA PAELLA

par le D<sup>r</sup> Édouard DE POMIANE

L'ESPAGNE possède tous les climats, depuis les pluies froides qui tombent trois cents jours par an en Galice, jusqu'aux chaleurs torrides de l'Andalousie. Aux environs de Madrid, j'ai vu tomber de la neige au mois d'août. De tout cela il faut conclure que la production du sol est éminemment variée en ce pays si coloré.

Les cuisines suivent les lois des climats. Aussi sont-elles très différentes suivant les provinces. Cependant, certains plats sont considérés par tous les Espagnols comme des plats nationaux de toutes les provinces. Il en était par exemple ainsi en France avec notre national *ragoût de mouton*. Il commence du reste à disparaître petit à petit de chez nous. La cuisine rapide tue la cuisine mijotée.

Mais ces tristes considérations nous éloignent du plat national de toute l'Espagne. (N. D. L. R. : mais particulièrement de la région de Valence.)

#### La paella.

C'est un plat de riz cuit avec tout ce que l'on peut trouver à acheter, suivant ses moyens. Dans une paella, vous trouvez, par exemple, à la fois : du riz, bien entendu, et du poisson, des petits calamars, du poulet, des moules, des escargots, des petits pois, des haricots verts et tout le reste, avec de l'huile d'olive et du safran.

Ceci étant posé... au travail. Apprenez à faire cuire le riz. C'est là la chose principale.

1<sup>o</sup> Faire cuire à part dans peu d'eau, avec des oignons, des petits pois, des haricots verts, des escargots, des moules, des petits calamars bien nettoyés et coupés en mor-

ceaux, des morceaux de poissons de mer. Réservez tous les éléments solides. Mélangez toutes les eaux de cuisson. Faites sauter un petit poulet coupé en morceaux.

2<sup>o</sup> Dans une cocotte, si vous n'avez pas de poêle immense, versez un quart de verre d'huile d'olive. Posez trois louches de riz sec non lavé, essuyé dans une serviette. Posez sur le feu. Mélangez pendant une minute. Versez six louches du mélange de bouillon. Ajoutez un gramme de safran, une gousse d'ail écrasée. Portez à l'ébullition, mélangez délicatement. Couvrez. Laissez sur tout petit feu, vingt minutes. Découvrez. Le liquide a disparu. Le riz ne s'égraine pas encore. Chauffez lentement à découvert. Mobilisez les grains de temps à autre avec une spatule. Après quinze minutes, le riz est prêt. Transvasez sur une poêle immense. Ajoutez un peu de tout ce que vous avez fait cuire, à votre gré. Couvrez. Réchauffez. Mélangez. Portez la poêle à table. C'est un plat inouï.

#### ÉDITION DE LUXE DE "SCIENCES ET VOYAGES"

Nous ne saurions trop recommander à nos nombreux lecteurs et abonnés qui collectionnent *Sciences et Voyages* de prendre notre édition de luxe.

Tirée sur papier surglacé, sous couverture en papier couché, les exemplaires de cette édition constituent chaque année la documentation la plus remarquable et la mieux présentée.

L'abonnement d'un an ne coûte que **275 francs** de plus que celui de l'édition ordinaire. (Soit : France, **1 375 francs** ; étranger, **1 450 francs**.)

Au numéro (votre marchand habituel peut se procurer à compte ferme aux Messageries-Transport-Presses), **25 francs** de plus que l'édition ordinaire, soit : **125 francs**.

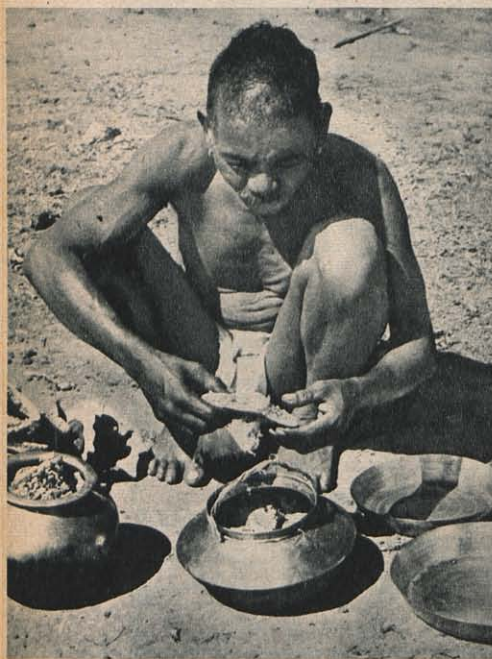
#### LES HOMMES DU DÉSERT N'ONT PAS DE « SIXIÈME SENS »

*Vladimir Pénikoff, dit « Popsky », célèbre chef de commandos anglais dans la guerre de Libye, raconte dans ses mémoires comment il fut parfaitement guidé, dans la nuit noire, par un Arabe à peu près aveugle. Même les enfants, ajoute-t-il, savent se diriger là où les Européens se perdent.*

*Cette capacité qu'ont tous les Arabes du désert de ne pas dévier de leur route n'est due ni à la magie, ni à un sixième sens. En réalité, des accidents naturels infimes, qui échappent à notre observation, restent gravés dans leur mémoire non seulement par la vue, mais aussi par le toucher du pied sur le sol. Dans une ville, l'Arabe du désert est perdu.*



Jeune fille baïga.



Baïga préparant des rayons de miel pour la fête des Abeilles.

## Peuples de la forêt de l'Inde

# LES BAIGAS MAGICIENS DE MADHYA-PRADESH

Reportage du D<sup>r</sup> Verrier ELWYN

*Voici le premier d'une nouvelle série d'articles sur les « Peuples de la Forêt » écrits par le D<sup>r</sup> Verrier Elwyn.*

*Écrivain, anthropologue, sociologue, il a une réputation mondiale et fait autorité en ce qui concerne les tribus primitives de l'Inde dont il a toujours défendu la cause. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, un livre est consacré aux Baïgas.*

**F**EU la comtesse d'Oxford et Asquith décrit un jour la guerre comme une succession de mois fastidieux ponctués de moments d'intense excitation.

Le travail de l'anthropologue se rapproche assez de cette définition. Il doit se préoccuper d'un grand nombre d'ennuyeuses questions : économie, organisation sociale, généalogies et divisions, et toute une partie de son temps est employée à la tâche plutôt insipide de la préparation des campements et du ravitaillement. Mais il en est grandement et abondamment récompensé : il gagne l'amitié de peuples simples et candides ; il passe la plus grande partie de son temps en plein air ; et il a souvent la satisfaction d'être témoin d'événements uniques. Dans cet article et dans les suivants, j'espère pouvoir parler un peu de ce côté plus humain de l'existence de l'anthropologue.

C'est il y a quinze ans que je me rendis pour la première fois dans les sauvages collines baïgas, au-dessus de Pandaria. Nous allions à pied et j'avais pour guide le fameux magicien gond, Panda-Baba, qui était mon ami.

Nous campions dans les petites huttes baïgas, assis à même le sol ou dormant sur des tas de paille répandus à terre. Je n'ai jamais oublié la saveur de ce voyage. Un soir que nous étions assis au bord d'une falaise, contemplant au-dessous de nous le vaste panorama de forêts et de champs qu'éclairait la lune, j'entendis un vieillard baïga narrer l'histoire de sa tribu. Cette nuit-là, je résolus d'écrire un livre sur ce sujet.

Alors, lentement, durant cinq années,

je réunis la documentation nécessaire. Ce fut comparativement facile, puisque je résidais en bordure du pays baïga, que je rencontrais continuellement des Baïgas et pouvais me rendre immédiatement à n'im-



Un homme pêchant dans une rivière des collines Maikal dans le district de Mandla.

porte quel village où se passait quelque événement.

J'avais nombre d'amis baïgas qui s'étaient engagés à me renseigner. Un jour, par exemple, m'était apportée la nouvelle que quelqu'un, à 30 milles de là, avait été tué par un tigre. Nous partions aussitôt pour arriver à temps à la fantastique cérémonie destinée à apaiser l'esprit du défunt. L'esprit d'un homme tué par un tigre est particulièrement dangereux et un vivant doit prendre sa place et être poursuivi à travers la jungle.

Un autre jour, il s'agissait d'un mariage ; une autre fois, nous devions gravir une haute colline pour assister à la « fête du Miel » en l'honneur des abeilles, fête qui a lieu seulement tous les neuf ans. Ou encore les Baïgas venaient jusqu'à mon village afin de le protéger d'un mur magique, en enfonçant des clous tout autour.

### La magie soumet les tigres.

Un événement notable, au cours de ces années, fut la visite de Mrs. Milward, une femme sculpteur. Elle modela deux superbes têtes de Baïgas et m'accompagna au cours d'une longue randonnée à travers la campagne, jusqu'au petit village de Bohé.

Nous pûmes faire en voiture une partie du trajet et rencontrâmes en route un grand tigre. Notre auto était découverte, et je me sentis personnellement très alarmé. Mais un vieux Baïga, assis à mes côtés, ne manifesta pas la moindre émotion. Il commença à murmurer ses incantations, et, au bout d'une minute ou deux, le tigre nous tourna

le dos et disparut tranquillement dans la jungle.

— Ce n'est rien, me déclara le vieux Baïga. Il y avait un homme appelé Dugru qui recevait la visite de trois ou quatre tigres à la fois. Ils lui léchaient les pieds, les mains, le caressaient de leurs pattes. Il se lassait d'eux quelquefois, les priaient de se retirer et ils obéissaient toujours.

Il me conta encore l'histoire suivante : une fois, les Baïgas, mécontents de certaines restrictions apportées à leurs droits forestiers, avaient, pour se venger, prévenu tous les tigres de leur région que le Gouverneur allait venir pour une battue. Il en résulta que Son Excellence ne rencontra aucun fauve !

Séjourner parmi les Baïgas, c'est vivre en plein conte de fées. De toutes les tribus que je connaisse, ils sont les plus possédés par leur mythologie. Et ces mythes ne sont pas pour eux des récits intéressants, côtoyant leur existence. Ils sont réels, vivants, et chacun d'eux est continuellement mis en action. Quand le Baïga est appelé à chasser un tigre mangeur d'hommes, il fait face à cette dangereuse tâche avec d'autant plus de courage qu'il sait que ce devoir lui a été imparti depuis toujours.

Quand il se livre à des exercices magiques en faveur des fermiers gonds, il récite le mythe de la création du monde, rappelant ainsi à ceux qui l'écoutent la part unique qu'y prit sa tribu. Le mythe entretient plus vivantes les anciennes coutumes ; il rend l'«intelligible réel ; il fait des héros anciens, des contemporains.

### Nanga Baïga : héros fondateur.

Le fondateur de la tribu et son plus fameux héros fut Nanga Baïga. Né sur la colline des Éléphants, du sein de notre mère la Terre, à l'abri d'un bosquet de bambous — et élevé par la divine fille des Bambous, qui lui donna pour jouet une hache d'or, — Nanga Baïga surgit à l'instant précis où sa venue était nécessaire.

Le Créateur avait façonné le monde comme un énorme et plat « chapatti », étendu sur la surface de l'océan originel. Il avait fait appel au vent pour le durcir ; mais le vent est aveugle (voilà pourquoi il renverse toujours quelque chose ou se heurte contre quelqu'un) et il n'acheva pas son travail. Le Créateur, alors, appela Bhimsen pour mettre en place les montagnes, mais Bhimsen était toujours ivre et si lourd qu'il enfonçait son pied dans la mince couche terrestre, de sorte que rien ne put la rendre ferme et solide. Elle branlait, vacillait, ressemblait à une toile d'araignée déchirée.

Enfin le Créateur envoya chercher Nanga Baïga. Quand il arriva et mit le pied sur le bord du monde, celui-ci bascula — comme l'on dit que les U. S. A. basculèrent quand Bernard Shaw atterrit à New-York. Mais Nanga Baïga eut vite rétabli l'équilibre. Il se procura quatre grands clous et les enfonça aux quatre coins de la Terre, qui se trouva ainsi consolidée et raffermie. Puis Nanga Baïga aida à la création du reste de l'humanité ; ce fut grâce à lui que le monde eut les semences ; il institua la magie ; il organisa la vie sociale et économique de l'homme ; il établit le contrôle de l'homme sur les animaux sauvages. Il fut véritablement et réellement le Premier Homme.



Bouffon portant un masque lors d'une fête enfantine.



Femme donnant à boire à un porc.

### Un peuple de magiciens.

Il ne faut donc pas s'étonner que, le Baïga faisant remonter ses origines à un ancêtre si distingué, son attitude s'en ressent. C'est un roi (peut-être devrais-je dire un archevêque) qui semble toujours vous considérer du milieu de ses guenilles et loques trouées.

Aujourd'hui encore, il est le magicien, le guérisseur classique servant d'intermédiaire entre les autres tribus et leurs dieux. Il est appelé par les Gonds pour insuffler la fertilité à leurs cultures rétives ; même les brahmines le consultent en période de maladie ; on croit qu'il peut éloigner la



Un chapeau servant également d'ombrelle.

grêle d'un champ précieux ; à l'aide de ses baguettes de devin, il peut retrouver un bœuf égaré ou une chèvre volée, beaucoup mieux que la police.

Mais l'attachement à leurs traditions et leur orgueil provoquèrent des conflits de deux sortes entre le gouvernement et les Baïgas. Puisqu'ils naquirent du sein de notre mère la Terre, ils étaient persuadés qu'il était criminel de leur part de la lacérer avec une charrue. En second lieu, puisqu'ils étaient les vrais « pashupati », maîtres du règne animal, ils voulaient avoir toute liberté de chasser dans la forêt.

Rien ne montre plus clairement les méfaits d'une administration ignorante de leur mythologie tribale et se désintéressant de leurs coutumes que la façon dont l'ancien gouvernement se comporta sur ces deux points envers les Baïgas.

Baïgas vendant des racines.



La charrue maudite.

De 1867 à la fin du siècle, les infortunés Baïgas furent poursuivis par de zélés représentants de l'Administration des Eaux et Forêts, bien décidés à leur faire abandonner, dans leur culture, la hache et la houe pour la charrue. En même temps, la chasse leur était en grande partie interdite. Les Baïgas furent même forcés de mettre en tas les arcs et les flèches qui leur étaient si chers et de les brûler.

Certes, la culture qu'ils pratiquaient n'était pas rationnelle. Comme beaucoup d'habitants primitifs des forêts, les Baïgas défrichaient un certain espace, mettaient le feu au bois lorsqu'il était sec et semaient dans les cendres. Ayant procédé ainsi durant trois années, ils changeaient de place.

Evidemment, même si une tribu éprouve un attachement religieux pour ce mode anti-économique de culture, les autorités ne

peuvent le tolérer sur une grande échelle et indéfiniment ! Mais là où seulement un petit nombre d'aborigènes l'utilisent — et les Baïgas sont une très petite tribu — et quand un roulement régulier, d'au moins vingt années, est observé par eux, le dommage causé à la forêt ne doit pas être exagéré. Les Baïgas ont pratiqué cette culture pendant des siècles dans le Mandla et le Balaghat, et l'on ne rencontre nulle part, de nos jours, de plus belles forêts que chez eux.

Mais l'administration leur imposa l'usage de la charrue ; beaucoup furent réduits à la misère, car ils avaient horreur de l'instrument défendu et tous connurent un profond trouble psychologique.

Ils ont aujourd'hui sombré dans la position de cultivateurs inférieurs et appauvris. Privés de leurs arcs et de leurs flèches, ils



Enfants jouant à l'éléphant.



ne sont plus les seigneurs de la forêt, les grands « shikaris » des temps révolus. Ils ont perdu beaucoup de ce qui donnait de la joie et du prix à leur existence.

Pourtant rien ne peut rendre vraiment triste un Baïga. Leur esprit, leurs dons poétiques et leur caractère les rendent supérieurs aux autres tribus. Mais c'est chose affligeante que ceux qui vivent dans la forêt ou à sa lisière ne puissent en avoir la libre jouissance. Des restrictions sont, sans doute, nécessaires et les arbres doivent être protégés. Mais cette ancienne peuplade devrait jouir de plus de liberté, à notre époque.

Actuellement, par exemple, les forêts abritent en surabondance du gibier de toute espèce. Il y a eu peu de battues aux Indes pendant les années de guerre, et les officiers, aujourd'hui, ont peu de temps à consacrer au tourisme. Leurs anciens droits de chasse ne pourraient-ils être rétablis en faveur des Baïgas et de tribus semblables ? Rien ne les rendrait plus heureux. Et ils méritent de l'être !

**A gauche :**  
Panneau sculpté d'une vieille porte.

## LES SYMPATHIQUES ET MEURTRIERS MARIAS

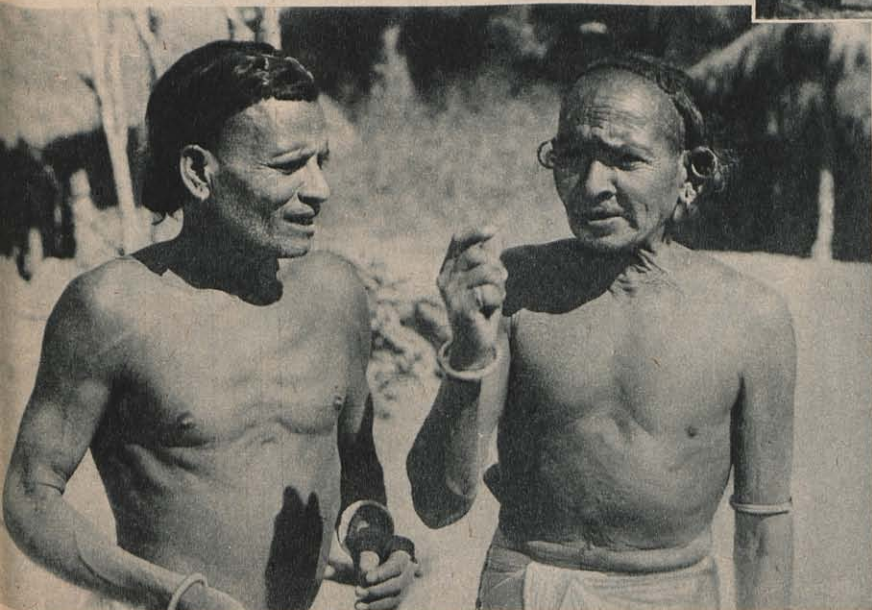
**L**e pays des « Marias à cornes de bison » est accessible par voiture à la bonne saison. Chaque village possède une petite hutte bien construite pour y recevoir les visiteurs. La population est amicale, le climat excellent, et les années que j'y ai passé comme anthropologiste officiel me plurent énormément.

### Phono et jouets médiateurs.

✓ Ce fut à Bastar, en pays maria, que je commençai à utiliser le phonographe en tant que moyen de rompre la glace et de créer une atmosphère amicale. Je me



Un jeune Maria pose sur sa tête la coiffure nationale.

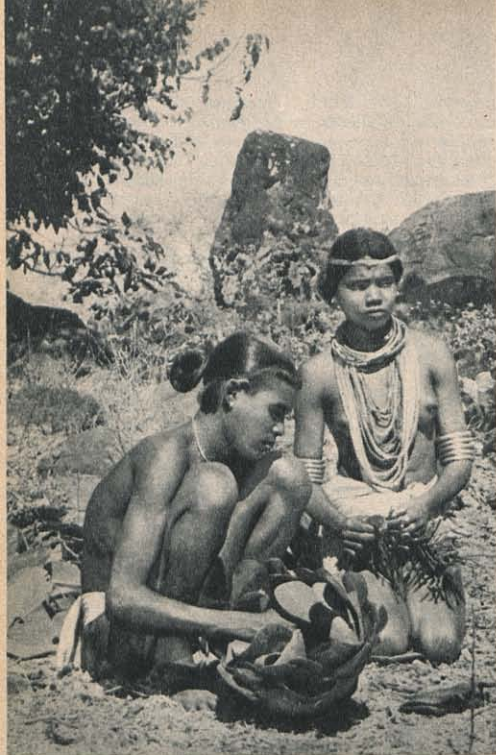


Et alors, au cours de l'une de mes randonnées, un jeune homme arriva soudain à mon camp, porteur d'une énorme boîte qui avait été expédiée de Jagdalpur par la police. Quand nous l'ouvrimmes, nous la trouvâmes pleine de magnifiques jouets mécaniques, cadeau de deux amis de Bombay. Ces jouets causèrent plus de plaisir sur un vaste territoire qu'aucune autre collection semblable jamais fabriquée. Quelques-uns durèrent huit ans. Il m'en reste un ou deux que j'emporte dans mes expéditions, leurs ressorts usés cliquetant encore. Ils me furent certainement d'un grand secours pour entrer en contact avec les Marias.

### Images et dénombrements sont maléfiques.

Ceux-ci, cependant, se montraient un peu craintifs devant l'objectif. Ils partageaient la croyance primitive commune qu'un appareil photographique peut extraire l'âme d'un sujet et l'emporter. Quelques-

Discussion amicale entre deux Marias (les vraies disputes tournent toujours mal).



Jeune garçon et jeune Maria préparant des assiettes de feuilles en vue d'un festin.

uns pensaient que c'était une sorte d'appareil à rayons X, capable de percevoir jusqu'au foie, à travers vêtement et peau (chacun sait l'importance qu'attache toute sorcière ou sorcier à cet organe).

Une fois, un guérisseur déclara que quiconque poserait devant mon appareil mourrait certainement. Je réfutai cette opinion en lui montrant des photos du maharajah et de moi-même, lui démontrant ainsi que nous, du moins, étions vivants. Finalement, je le persuadai d'être ma première victime. Il y eut un silence après que j'eus fait jouer le dé clic. Chacun attendait quelque décharge céleste. Mais, rien ne se produisant, le vieillard réclama une cigarette, et tout alla bien ensuite.

Bien entendu, toute chose inhabituelle est dangereuse. Les Marias manifestèrent une grande méfiance lors du recensement en 1941. Ils se rappelaient qu'après celui de 1931 de nombreux tigres avaient fait leur apparition dans la forêt. Il est toujours risqué de compter et de mesurer, car « le péché de dénombrer des hommes » peut diminuer la fertilité. Aussi, après l'opération de 1941, les tableaux de recensement furent-ils enlevés dans la plupart des villages et des sacrifices faits devant eux.

#### Les meurtres sont fréquents.

Les Marias sont une tribu plutôt rude. La statistique concernant les homicides y est six fois plus élevée que dans le Madhya Pradesh et trois fois plus élevée que chez leurs voisins, les *Murias*. La prison de Jagdalpur est toujours pleine de Marias condamnés pour meurtre.

L'administration de l'État s'en inquiéta. J'offris d'essayer de découvrir quelle en était la cause. J'obtins la permission de

consulter les archives, et là, après avoir examiné un nombre considérable de fiches poussiéreuses, je trouvai les rapports des jugements de 103 meurtriers marias.

Je voulais également rechercher les cas de suicide, mais ceux-ci n'étaient pas faciles à trouver. Les fiches des suicides ne sont pas remises à la Direction générale, mais conservées dans les « thanas » de la police locale. Le surintendant de la police me fit alors apporter toutes les fiches concernant les suicides, et j'en comptai cinquante.

Ayant obtenu ces renseignements, j'éta-

blis une carte des villages où des crimes avaient été commis et me rendis dans tous ceux qu'il me fut possible de visiter. Je m'entretins avec les parents, aussi bien des meurtriers que des victimes, demandai l'opinion des anciens du village, étudiai l'attitude du public vis-à-vis de ces actes criminels et, fréquemment, entrai en contact avec les individus qui, ayant purgé leur peine, étaient rentrés chez eux (car une sentence capitale est rarement prononcée pour meurtre parmi ces simples peuplades).

#### Une enquête passionnante.

Ce fut une tâche extraordinairement intéressante. A Aranpur, je contempalai les cendres encore chaudes des vêtements de Barse Chewa, qui avait été récemment pendu dans sa prison, vêtements qui venaient d'être brûlés selon les rites. A Khutepal, je vis les enfants d'Oyami jouant sur le sol même qu'avait taché le sang de leur mère assassinée.

A Rewali, je reçus la visite d'un jeune homme d'aspect féroce qui avait été deux fois condamné, risquant la peine capitale, et y avait échappé deux fois. Au même endroit, je conversai avec un autre jeune homme qui avait tué sa femme dans un accès de jalousie et maintenant — cela se comprenait — éprouvait quelque difficulté à en trouver une autre. A Doriras, je vis la tombe de Boti, un homme assassiné dont la sépulture avait été profanée par les Ghasias, désireux de s'emparer du sac de monnaie enterré avec le défunt, afin de l'aider dans son voyage vers l'autre monde.

Dans le même village j'entrai chez Kawasi Borga, condamné à la prison à vie, et m'entretins avec ses beaux garçons de fils ainsi qu'avec sa femme, à la physionomie pathétiquement triste.

#### Pourquoi ils tuent.

J'établis un classement analytique des mobiles et raisons ayant amené les crimes : 15 p. 100 de ces délits avaient pour cause des différends concernant la propriété ; 66 p. 100 avaient été provoqués par des

querelles de famille ; jalousie, infidélités et autres motifs sentimentaux représentaient environ 17 p. 100, et 19 p. 100 étaient



Femme de la tribu des Cornes-de-Bison.



Danseurs masqués.



plus ou moins des crimes vulgaires commis en état d'ébriété. 5 p. 100 seulement se rapportaient à des soupçons ou des accusations de magie ou de sorcellerie. Six meurtres avaient été commis par vengeance et neuf par ressentiment pour tromperie, ou « mot magique ».

Ce dernier est un important et curieux motif : employer des mots inexacts peut être fort périlleux, car ce n'est pas seulement insulter les sentiments d'une personne, mais (du point de vue magique) cela représente pour elle un véritable danger.

Ce fut aussi une révélation non seulement pour moi, mais également (m'a-t-on assuré) pour plus d'un juge en session, de découvrir, derrière les motifs apparents, la part jouée par la fatigue dans des actes de violence. Elle peut provoquer une sorte d'intoxication assez semblable à celle causée par l'alcool à un certain degré. Elle peut être une source d'abattement, d'irritabilité, de tourment, de désespoir, provoquer un vague désir d'échapper à une situation qui paraît intolérable. Et les Marias, autant que d'autres paysans, sont souvent très fatigués. En rentrant le soir chez eux, si le dîner n'est pas prêt, si l'enfant crie, en un instant un coup est donné, la femme chérie s'abat, morte, et voici un foyer détruit !

#### Prison-modèle pour innocents !

Je passai des heures et des heures dans la prison de Jagdalpur, conversant avec les prisonniers marias. Ce qui me frappa le

#### *A gauche :*

Échantillon typique de stèle funéraire maria élevée à la mémoire de leurs défunts par des indigènes fortunés.

#### *A droite :*

Joueur de tambour portant la fameuse coiffure ornée de cornes de bison et de plumes.



Jeunes garçons préparant leur coiffure pour la danse du mariage.



Une jeune fille maria.



Danse de la « Corne de Bison » chez les Marias, à Bastar.

plus, fut la remarquable « innocence » de beaucoup d'entre eux. Ils ne se sentaient pas criminels. Ils croyaient qu'un inexplicable destin s'était abattu sur eux. Dans de nombreux cas, leurs crimes n'étaient pas autre chose que de tragiques accidents. Ils formaient un bien triste troupeau.

A cette époque, je sollicitai l'établissement d'une prison spéciale pour les condamnés aborigènes à long terme. Elle devrait ressembler davantage à un camp qu'à une prison. Les prisonniers devraient y jouir de leurs récréations habituelles : la danse, par exemple, et y avoir leur nourriture familière. On leur enseignerait des métiers qui leur seraient utiles quand ils auraient

recouvré la liberté, sauf le tissage, qui est « tabou » pour presque tous ces indigènes. On leur permettrait de parler et chanter librement, ils pourraient fumer. Rien ne devrait tendre à les rendre serviles et obséquieux. Leur esprit devrait être recréé et non abattu, car chez la plupart d'entre eux existe un grand fonds d'innocence naturelle sur laquelle on peut bâtir.



Détail d'une stèle funéraire sculptée représentant des pleureurs auxquels est servie de la bière de riz.

#### Les stèles du souvenir... la danse nuptiale.

Une des choses auxquelles je m'intéressai tout particulièrement, à Bastar, fut la belle stèle élevée à la mémoire des plus notables parmi les Marias. Avoir une stèle équivalait, pour un membre de la tribu, à l'honneur d'avoir été enterré dans l'abbaye de Westminster pour un Britannique.

Ces stèles ne sont pas faciles à trouver, mais offrent un grand intérêt. Chacune d'elles est une sorte d'essai de biographie du défunt, matérialisée par le bois. Les motifs sculptés cherchent à donner de l'importance à la situation qu'il occupa, le représentant monté sur un cheval ou un éléphant, portant les symboles de la fortune et du pouvoir.

Nous y voyons les danseurs qui firent sa joie et le pot de bière qui ne manqua jamais d'étancher sa soif. On nous montre les couteaux et la hache dont il se servait, les animaux qu'il chassait dans la forêt. Il y avait une stèle intéressante sur le tombeau d'un meurtrier, qui avait été une personnalité remarquable, s'imposant à tout le voisinage. Mais aucune stèle n'était élevée à la mémoire de l'infortuné et négligeable individu qu'il avait tué !

Le plus mémorable des spectacles, chez les Marias, est la superbe danse qui accompagne la cérémonie du mariage. Les hommes, la tête ornée de hautes coiffures surmontées de cornes de bison et frappant leurs longs tambours, forment un large

cercle à travers lequel une file de femmes se fraient un chemin. Cette danse est probablement la plus belle de toutes les danses indigènes de l'Inde.

*Dans le prochain numéro, deuxième article de :*

Peuples de la Forêt de l'Inde :  
LES SAORAS rustiques et laborieux.  
LES HEUREUX GADABAS

#### Notre relieur

### SCIENCES et VOYAGES

A la demande de nombreux lecteurs qui désirent conserver la collection de *Sciences et Voyages*, nous avons fait établir un relieur très pratique pouvant contenir douze numéros, soit une année.

Les fascicules ainsi reliés s'ouvrent complètement à plat. Ils peuvent être enlevés et remis à volonté sans déranger les fascicules voisins.

Existe en vert et havane.

Prix dans nos bureaux : 375 francs.

Frais d'envoi : 70 francs pour la France.

Adresser commandes, en indiquant la teinte, et mandats au Directeur de *Sciences et Voyages*, 43, rue de Dunkerque, à Paris (10<sup>e</sup>), chèques postaux : 259-10. Aucun envoi contre remboursement.



- ◆ Un livre est un ami que l'on aime conserver.
- ◆ Une reliure est indispensable pour le garder en bon état.
- ◆ Vous pourrez la confectionner vous-même à peu de frais en lisant :

## Comment relier soi-même LIVRES, JOURNAUX, REVUES

par H. BOURDELON

Indispensable à tous les amateurs  
d'art, de souvenirs et les bibliophiles

160 pages et 80 illustrations

LE VOLUME : 200 francs.

Ajoutez 30 fr. pour frais d'expédition et adressez commande à la Société Parisienne d'Édition, 43, r. de Dunkerque, Paris-10<sup>e</sup>, par versement à notre compte chèque postal Paris 259-10, en utilisant la partie « correspondance » de la formule du chèque. Aucun envoi contre remboursement. Ou demandez-le à votre libraire, qui vous le procurera.

(Exclusivité Hachette.)

## COLLECTION DES CONNAISSANCES PRATIQUES

N°4



## LA PHOTOGRAPHIE À LA PORTÉE DE TOUS

Un volume de 144 pages et 80 illustrations.

PRIX : 200 FRANCS

Aucun envoi contre remboursement.

Ajoutez 30 francs pour frais d'envoi et adressez commande à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris-10<sup>e</sup>, par versement à notre C. C. P. Paris 259-10, ou demandez-le à votre libraire qui vous le procurera. (Exclusivité Hachette.)

## LES PLUS GRANDS AUTEURS D'AVENTURES DU MONDE UNE LECTURE SAINTE ET PASSIONNANTE

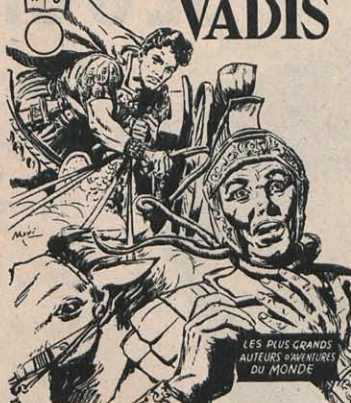
C'est ce que vous proposez

LES BEAUX ALBUMS de la COLLECTION

## MONDIAL AVENTURES

MONDIAL  
aventures

N° 9



## QUO VADIS

LES PLUS GRANDS  
AUTEURS D'AVENTURES  
DU MONDE

N° 1. LE TUEUR DE DAIMS.  
D'après F. COOPER.

N° 2. SALAMBO.  
D'après G. FLAUBERT.

N° 3. LE CAPITAINE FRACASSE.  
D'après Th. GAUTIER.

N° 4. LE MYSTÈRE DE L'ATOLL.  
D'après R. L. STEVENSON.

N° 5. L'ILE AU TRÉSOR.  
D'après Alexandre DUMAS.

N° 6. JOHN DAVYS.  
D'après Alexandre DUMAS.

Chaque album 48 pages dont 24 en couleurs — EN VENTE PARTOUT : 90 francs et à la SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X<sup>e</sup>).

Ajoutez pour frais d'envoi '20 francs pour un album et 5 francs par album supplémentaire. Adressez commande par versement à notre compte chèque postal Paris 259-10, ou demandez-les à votre marchand de journaux habituel. (Exclusivité Hachette.)

N° 7. LES COMPAGNONS DE JÉHU.  
D'après Alexandre DUMAS.

N° 8. LE ROI DES MONTAGNES.  
D'après Edmond ABOUT.

N° 9. QUO VADIS.  
D'après H. SIENKIEWICZ.

N° 10. BUFFALO-BILL.  
par Georges VIDAL.

N° 11. LE PIRATE.  
D'après Walter SCOTT.

N° 12. LA CASE DE L'ONCLE TOM.  
D'après BEECHER-STOWE.

MONDIAL  
aventures

N° 10

## BUFFALO-BILL



## JUMELLE PANORAMIQUE POLAIRE



Puissante : grossit 8 fois.

Luminosité étonnante.

Légère et peu encombrante.

Robustesse à toute épreuve.

CADEAU  
d'une valeur

de 2.000 frs

Cet étui de luxe en cuir véritable verni, cousu main, est offert gratuitement avec la jumelle.



Production LEROY  
1<sup>er</sup> Opticien de Paris

Une jumelle est un appareil d'optique de précision. C'est plus sûr de la commander chez un opticien, et mieux encore chez LEROY, dont les verres et les prismes ont une réputation mondiale.

A CRÉDIT : 10 mensualités de 1200 fr. + 2.500 à la commande.

Prix au comptant : 12.825 f.

Garantie totale LEROY.

Remboursement si pas satisfait.

## GRATUIT

Demandez aujourd'hui même notre documentation gratuite illustrée contenant tous renseignements techniques, prix et conditions de vente par correspondance.

BON à retourner à LEROY Opticien  
30, RUE VIVIENNE - PARIS (2<sup>e</sup>)  
76 pour recevoir gratuitement documentation jumelle et offre de cadeau.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

UN SUCCÈS SANS PRÉCÉDENT !

# L'ENCYCLOPÉDIE GÉOGRAPHIQUE DE POCHE



qui, grâce à son papier extra-mince et à sa typographie impeccable, contient l'équivalent d'un **gros volume** et d'un **grand atlas**.

On y trouve dans 500 pages, format 8×16, pour le **prix de 450 francs** :

- Les statistiques géographiques et économiques internationales.
- Des renseignements précis et chiffrés sur chaque pays et ses produits.
- 35 CARTES en COULEURS accompagnées d'un INDEX DE 12.500 NOMS.

## L'ENCYCLOPÉDIE GÉOGRAPHIQUE DE POCHE

a été honorée de souscriptions :  
de la Présidence de la République,  
de l'Assemblée de l'Union Française,  
de l'U. N. E. S. C. O., etc., etc...

Elle est recommandée :  
aux **Élèves des grandes écoles administratives, des écoles supérieures de commerce, aux Commerçants, Journalistes, Étudiants, etc...**

Ajoutez 50 francs pour envoi recommandé et adressez commande à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris-10<sup>e</sup>, par versement à notre C. C. postal Paris 259-10 en utilisant la partie "correspondance" de la formule du chèque (les timbres et chèques bancaires ne sont pas acceptés). Aucun envoi contre remboursement. Ou demandez-la à votre libraire qui vous la procurera. (Exclusivité Hachette.)

# Une seule méthode Dix cours prodigieux

Créés par la célèbre École des Sciences et Arts, ces cours par correspondance, pratiques et peu coûteux, vous mettront en mesure, quels que soient votre âge, votre situation, votre instruction, de réaliser toutes vos ambitions, même les plus hautes.

**Le Cours de Conversation** fera de vous le causeur spirituel, la femme admirée et recherchée qui savent plaire et convaincre.

*Demandez l'envoi gratuit de la brochure n° 14.981.*

**Le Cours d'Orthographe**, en vous donnant une orthographe parfaite, vous permettra d'impressionner favorablement ceux qui vous lisent. Vous cesserez en même temps de faire des fautes, de compromettre vos chances de succès.

*Demandez l'envoi gratuit de la brochure n° 14.988.*

**Le Cours de Rédaction** vous aidera à vaincre les difficultés qui vous assaillent quand il vous faut rédiger lettres, rapports ou circulaires. En peu de temps, votre style aisé et concis parlera en faveur de votre intelligence et de votre culture.

*Demandez l'envoi gratuit de la brochure n° 14.984.*

**Le Cours de Technique Littéraire** vous enseignera le métier d'écrivain. De passionnantes lectures, des exercices captivants, contrôlés par d'excellents professeurs, vous apprendront à écrire romans, pièces de théâtre, scénarios, contes, nouvelles, etc...

*Demandez l'envoi gratuit de la brochure n° 14.982.*

**Le Cours d'Éloquence** vous exercera méthodiquement à improviser ou à composer des allocutions, des discours. En toutes circonstances, vous recueillerez les applaudissements d'un auditoire conquis par votre talent d'orateur.

*Demandez l'envoi de la brochure n° 14.989.*

**Le Cours de Culture Mentale « Dunamis »** développera votre mémoire, votre faculté de concentration, votre courage, votre volonté. En quelques mois, vous remporterez d'éclatantes victoires sur vous-même et marcherez sans hésiter vers votre idéal !

*Demandez l'envoi gratuit de la brochure n° 14.985.*

**Le Cours de Langues vivantes « phonopolyglotte »** vous mettra en mesure, grâce à ses disques et à ses exercices, de parler et d'écrire en quelques mois, la langue de votre choix (Anglais, Espagnol, Allemand, Italien). Vos possibilités de réussite en toutes carrières en seront décuplées.

*Demandez l'envoi gratuit de la brochure n° 14.983.*

**Le Cours de Dessin** vous permettra de goûter les joies de la création artistique ; il vous ouvrira en outre l'accès de carrières lucratives et passionnantes (portrait, dessin humoristique, dessin publicitaire, dessin de modes, dessin animé, etc).

*Demandez l'envoi gratuit de la brochure n° 14.990.*

**Le Cours de Formation Musicale** fera de vous un amateur éclairé et sera la base de vos futures études de chanteur, d'instrumentiste ou de compositeur.

*Demandez l'envoi gratuit de la brochure n° 14.986.*

**Le Cours de Formation Scientifique** vous permettra d'acquérir de solides connaissances mathématiques ou scientifiques. Selon votre degré d'instruction, vous aborderez l'un des quatre degrés que comporte ce cours (le niveau du premier degré est celui du C.E.P., le niveau du quatrième degré est celui du baccalauréat). Votre tâche quotidienne sera facilitée, votre succès à un examen professionnel ou à un concours sera assuré.

*Demandez l'envoi gratuit de la brochure n° 14.987.*

Cette énumération sommaire est incomplète. L'École donne tous enseignements, prépare à toutes les carrières. Renseignements gratuits sur demande.

Les milliers de succès remportés chaque année par les élèves de l'École des Sciences et Arts dans les examens et concours les plus difficiles prouvent la valeur inégalée de son enseignement par correspondance.

## ÉCOLE DES SCIENCES ET ARTS

16, rue du Général-Malleterre, PARIS (16<sup>e</sup>).

## GRACE A CET EXTRAORDINAIRE RECUEIL D'IMAGES

vous ferez le tour du globe en zigzaguant parmi les parallèles et les méridiens, sans jamais quitter une terre française !

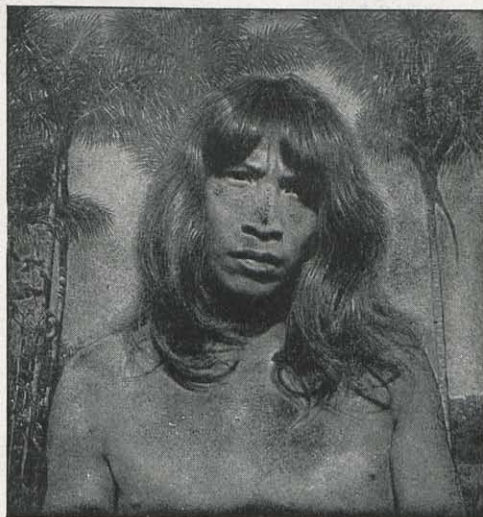
# T E R R E S F R A N Ç A I S E S

Réalisé par

Edgar AUBERT de la RUE

« Le seul Français, voire le seul homme, capable de fournir des documents personnels originaux sur tous les pays de l'Union Française. »

(Extrait de la Préface du Professeur RIVET.)



Les aspects primitifs les plus saisissants des pays de l'Union Française vont progressivement s'effacer. Mais Edgar AUBERT de la RUE a fixé dans d'admirables photographies les images de leurs habitants et de leurs paysages. Parmi ces milliers d'images il a choisi les plus belles pour composer cet extraordinaire recueil.

## TERRES FRANÇAISES

UN ALBUM (21 $\frac{1}{2}$  × 27 $\frac{1}{2}$ ). — 96 pages. — 116 photos.  
Imprimé en héliogravure. Couverture cartonnée sous jaquette en couleurs.

PRIX : 495 FRANCS

Cet ouvrage a été honoré de souscriptions du Ministère de la FRANCE D'OUTRE-MER et du Ministère des AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Ajoutez 100 francs pour frais d'envoi recommandé et adressez commande à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris-X<sup>e</sup>, par versement à notre Compte chèque postal : Paris 259-10, en utilisant la partie « correspondance » de la formule du chèque. Aucun envoi contre remboursement. (Les timbres et chèques bancaires ne sont pas acceptés.)

Où demandez à votre libraire de vous le procurer. (Exclusivité Hachette.)

# LA LIBRAIRIE PARISIENNE

43, RUE DE DUNKERQUE, PARIS-X<sup>e</sup>. (A 100 mètres de la Gare du Nord).

La Librairie Parisienne est une librairie de détail qui ne peut fournir ses confrères libraires.

Ses magasins sont ouverts tous les jours sauf le lundi de 9 h. à 12 h. et de 13 h. 30 à 18 h. 30.

Il ne sera répondu à aucune correspondance non accompagnée d'une enveloppe timbrée pour la réponse.

## AVIATION - ASTRONAUTIQUE

**Air-Commodore Chisholm** : *La guerre des Radars*. Une technique qui, connue d'un petit nombre de spécialistes, n'avait pas encore été révélée au grand public : il s'agit de l'emploi du radar à bord des avions lors des combats de nuit entre chasseurs, ou entre chasseurs et bombardiers. Un volume traduit de l'anglais, « Bibliothèque de l'Aviation », 192 pages, 16x21, 8 pages de photos hors texte, sous couverture illustrée, 300 gr..... 740 fr.

**A. Sternfeld** : *Le vol dans l'espace cosmique*. Un volume traduit du russe, collection « Tout savoir », 195 pages, 25 figures dans le texte, 6 tableaux, sous couverture illustrée, 200 gr..... 320 fr.

## ASTRONOMIE

**P. Ravigneaux** : *Le ciel sans télescope*. Ce livre intéressera vivement tous les esprits curieux, jeunes ou vieux, qui désirent s'initier à l'étude et à l'observation du ciel, sans installation spéciale, ni instruments coûteux. VIII-32 pages 16x25, avec 3 figures et 3 planches. Broché, 150 gr..... 290 fr.

## SPELÉOLOGIE

**Norbert Costeret** : *Trente ans sous terre*. L'expédition victorieuse de 1953 à La Pierre-Saint-Martin, le gouffre le plus profond du monde. Un volume in-8<sup>o</sup> couronné de 304 pages, orné de 52 illustrations et de 2 cartes sous couverture illustrée et vernie, 400 gr..... 600 fr.

Du même auteur :

*Dix ans sous terre*, 300 gr..... 570 fr.  
*Mes cavernes*, 300 gr..... 570 fr.  
*Profondeurs*, 350 gr..... 630 fr.  
*Au fond des gouffres*, 300 gr..... 570 fr.  
*En rampant*, 250 gr..... 570 fr.  
*Exploration*, 350 gr..... 570 fr.  
*Ténébreux*, 350 gr..... 630 fr.  
*Dans les glaces souterraines les plus élevées du monde*. Album illustré de 81 héliogravures, sous couverture illustrée et vernie, 400 gr. Prix..... 1.200 fr.

**Guy de Lavour**, président du Spéléo-Club de Paris, secrétaire général du Comité National de Spéléologie : *Toute la spéléologie. Initiation à l'exploration souterraine*. Dans une première partie, l'auteur évoque les circonstances qui le conduisirent à l'exploration souterraine et raconte ses aventures. Dans la deuxième partie, nous voyons apparaître la passion du spéléologue pour une forme nouvelle d'exploration qu'il va systématiser et développer : la plongée souterraine, en créant une technique et un matériel destinés à assurer à la fois le maximum d'efficacité et de sécurité. Une troisième partie apporte un exposé simple et complet de l'évolution de la spéléologie, de ses techniques, de ses applications et aussi, de l'intérêt qu'y trouvent aujourd'hui les savants et les techniciens. Enfin, un appendice traite de l'organisation de la spéléologie en France. Un volume 16x21, 184 pages, 21 figures dans le texte, 8 pages de photos hors texte, sous couverture en couleurs, 300 gr..... 750 fr.

## NATURE

**Pierre Beck** : *Traité complet de la vie des animaux en aquarium*. L'aquarium. L'eau. Les plantes. Ennemis et maladies des pois-

sons. Etudes biologiques sur les animaux d'aquarium. Articulés. Batraciens. Poissons d'aquarium (495 espèces décrites). Un volume in-8<sup>o</sup> de la Bibliothèque Scientifique avec 103 figures..... 800 fr.

**Maurice Burton** : *Curiosités de la vie animale*. Un volume in-8<sup>o</sup> de la Bibliothèque Scientifique, avec 38 gravures, 350 gr... 750 fr.

**Elian-J. Finbert** : *Vie des chiens illustres*. C'était une grande injustice de ne pas avoir rapporté les belles actions, à travers les siècles, des chiens illustres. L'auteur a recherché dans les chroniques des anecdotes piquantes, mettant en lumière les qualités exceptionnelles des chiens, qu'ils aient été les compagnons de rois, de soldats, ou de poètes... Ce livre est non seulement un livre de « petite histoire » mais une contribution nouvelle et étonnante à la connaissance de ce monde animal, si proche de nous, et pourtant éternellement mystérieux. Un volume in-8<sup>o</sup> soleil, couverture illustrée, 8 hors-texte, 300 gr..... 520 fr.

**James R. Kinney et Ann Honeycutt** : *Votre chien*. Traduit de l'américain, avec 31 illustrations de James Thurber, légendes de Jean-Paul Lacroix. Préface de Pierre Mac Orlan de l'Académie Goncourt. Un livre à la fois plaisant et sérieux, dont l'auteur espère « qu'il contribuera à prévenir certaines tragédies et qu'il révélera quelques-unes des embûches qui guettent le débutant dans l'art d'élever les chiens, et peut-être aussi qu'il aidera à rendre plus longue et plus heureuse la trop brève existence du chien ». Un volume in-16 Jésus rogné, de 240 pages, 300 gr..... 560 fr.

**Marcel Legendre** : *La peruche ondulée et les inséparables* (Coll. Atlas d'histoire naturelle). L'histoire des Ondulées et des Inséparables, depuis leur découverte dans leur pays d'origine jusqu'à leur acclimatation dans les volières et dans les cages; la nourriture, la reproduction, la sélection, les maladies, les variétés de couleurs, les mutations, etc. Un petit livre précieux, magnifiquement illustré de photographies prises sur le vif et de planches en couleurs. Un volume in-16 Jésus avec 9 figures dans le texte, 8 planches en noir et 2 planches en couleurs, sous couverture en couleurs, 160 gr. 500 fr.

**J. Oberthur** : *Du héros aux perdrix, de la grive aux rapaces, Tome I*. Collection « Le Monde merveilleux des bêtes ». Ce premier tome est consacré aux grands chasseurs : héros, grues, outardes; aux râles et poules d'eau; à l'important groupe des « oiseaux gibiers » : perdrix, cailles, faisans, tétars. Viennent ensuite la famille des pigeons et tourterelles, enfin les grimpeurs, coucous et pies qui, s'ils ne sont pas à proprement parler des « gibiers » n'en sont pas moins chassés. Un volume 22,5x28, très largement illustré par l'auteur, 650 gr... 1.200 fr.

**Marcel Reney** : *Nos amis les chats*. Histoire naturelle du chat. Conduite de l'élevage. Maladies et remèdes. Les races de chats. Expositions. Un volume in-8<sup>o</sup>, sur alfa, avec 47 photographies hors-texte, sous couverture illustrée, 400 gr..... 950 fr.

## BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

dirigée par Paul Gaultier, de l'Institut.

**Jules Rouch**, Correspondant de l'Institut, Directeur du Musée Océanographique de Monaco : *Les mers polaires*. Continuant la série d'ouvrages sur la mer qu'il a déjà publiés dans la même collection, le capitaine de vaisseau Jules Rouch, ancien membre de l'expédition antarctique du docteur Charcot à bord du *Pourquoi Pas?* a pu faire appel à son expérience personnelle d'explorateur polaire. Après une promenade à travers toutes les mers polaires, l'auteur termine par un chapitre traitant de l'influence des voyages polaires sur les écrivains français. Un volume in-16 Jésus, broché, 251 pages, 250 gr..... 550 fr.

Du même auteur, dans la même collection :  
*La Méditerranée*, 250 gr..... 225 fr.  
*La Mer*, 250 gr..... 225 fr.

## VOYAGES

**Adrian Conan Doyle** : *Océan Indien*. Un paradis peuplé de monstres. Traduit de l'anglais par Max Roth. Les îles de corail qui se trouvent à l'est de Zanzibar appartiennent à une des régions les moins connues, les plus belles et les plus dangereusement hantées du monde. Entraîné jusque-là par les monstres marins auxquels il fait la chasse, l'auteur découvre dans la jungle de Songa Manara les vestiges d'un passé fabuleux. Son récit plein de verve, d'action, d'humour, est à la fois un document de premier ordre et une merveilleuse lecture d'évasion. Un volume in-8<sup>o</sup> broché, sous couverture illustrée, 198 pages, 300 gr..... 450 fr.

## COLLECTION « QUE SAIS-JE ? »

Nouveautés :

611. **Alain Huetz de Lempis** : *Australie et Nouvelle-Zélande*.  
 615. **Jean Terrien et André Marechal** : *Optique théorique*.  
 617. **Paul Vivier** : *La Pisciculture*.  
 623. **François Grégoire** : *Les Grands problèmes métaphysiques*.  
 626. **Pierre Pichot** : *Les Tests mentaux*. Chaque volume, 150 gr..... 144 fr.

## GÉOGRAPHIE HUMAINE

**J. Vellard** : *Une civilisation du miel*. Les Indiens Guayakis du Paraguay. Préface de Paul Rivet. 188 pages, 24 planches de photos hors texte, 300 gr..... 750 fr.

## BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

**Donald E. Keyhoe** : *Le Dossier des Soucoupes volantes*. Traduit de l'anglais. L'auteur de cet ouvrage a procédé à des enquêtes nombreuses et approfondies sur les soucoupes volantes. Il a eu sous les yeux des centaines de constats d'observations et les conclusions des services techniques de renseignements de l'aviation américaine. Il croit fermement à l'origine interplanétaire des soucoupes volantes. Un volume 15x21, de 252 pages, illustré de 4 hors-texte photographiques, broché sous couverture illustrée, 400 gr. Prix..... 650 fr.

## CONDITIONS D'ENVOI

Pour le calcul des frais d'envoi, veuillez vous reporter aux indications suivantes : France et Union Française, de 0 à 100 gr. 40 fr. ; de 100 à 300 gr. 55 fr. ; de 300 à 500 gr. 70 fr. ; de 500 à 1.000 gr. 95 fr. ; de 1.000 à 1.500 gr. 125 fr. ; de 1.500 à 2.000 gr. 145 fr. ; de 2.000 à 3.000 gr. 185 fr. Recommandation facultative en plus : 25 fr. par envoi. — *Etranger* : Jusqu'à 300 gr. 62 fr. par 50 gr. et fraction de 50 fr. 6 fr. Recommandation obligatoire en plus : 45 fr. par envoi.

Aucun envoi contre remboursement : paiement à la commande par mandat, chèque ou chèque postal (Paris 4-949-29). Les paiements en timbres ne sont pas acceptés. En raison des circonstances actuelles, la fourniture des ouvrages annoncés n'est pas garantie, ils seront fournis jusqu'à épuisement. Indiquez, si possible, quelques titres de remplacement. Tous nos envois voyagent aux risques et périls du destinataire.